




ANNALES POÉTIQUES,

OU

ALMANACH DES MUSES,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA POÉSIE FRANÇOISE,

TOME IV.


PIERRE RONSARD
Né en 1524. Mort en 1585.
Cl. Mellan del.
C.S. Gaucher inc.

ANNALES POÉTIQUES,

OU

ALMANACH DES MUSES,

DEPUIS L'ORIGINE DE LA POÉSIE FRANÇOISE.

TOME IV.



A PARIS,

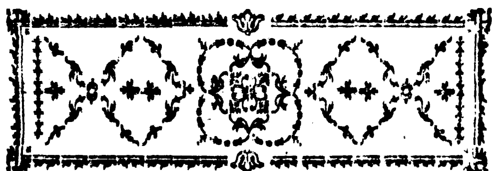
Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoiſe, Hôtel de la Fautriere.

M. DCC. LXXVIII.

AVIS.

L'ARTICLE des Poésies de Joachim du Bellay s'étant trouvé plus considérable que les Editeurs ne l'avoient prévu, ils sont obligés de renvoyer celles de Ronsard au volume suivant. Le portrait de ce dernier étoit fait d'avance : on le donne dans ce quatrieme volume ; mais il faudra le placer à la tête du cinquieme ; & on donnera, avec ce cinquieme volume, le portrait de Joachim du Bellay, qu'il faudra reporter au quatrieme.

Les Relieurs auront soin de substituer l'un à l'autre, & de supprimer cet avis.



MAURICE SEVE.

VOICI encore un de ces Auteurs qui, de leur tems, ont obtenu les plus grands éloges, ce qui ne suppose pas toujours un grand talent.

Maurice Seve, ou Sceve, qu'on dit avoir été de l'ancienne Maison des Marquis de Sceva, prit le parti du Barreau, & fut Conseiller-Echevin à Lyon, où ses parens étoient venus s'établir, avec d'autres illustres Etrangers. Il avoit, dit-on, un talent extraordinaire pour ordonner des fêtes publiques; ce fut lui qui présida à la brillante réception qu'on fit, dans cette ville, à Henri II,

lors de sa premiere entrée avec sa femme Catherine de Médicis.

Clément Marot, en passant à Lyon, se lia avec Maurice Seve, dont il paroît avoir fait beaucoup de cas. Sainte-Marthe, Du Bellay, La Croix du Maine & Du Verdier en font de grands éloges. C'étoit, dit ce dernier, *un petit homme en stature, mais du tout grand en sçavoir.*

Il falloit bien aussi une devise à Maurice Seve; il prit ces mots: *Souffrir, non souffrir.* Si cette devise a un sens, il nous paroît un peu énigmatique; & nous n'avons pu réussir encore à le pénétrer.

On a de ce Poëte deux Eglogues & un Recueil intitulé: *Délie, objet de plus haute vertu*, composé de cinquante-huit Dixains & de cinquante Emblêmes. Ce sont autant de

Pièces amoureuſes, mais qui ne ſeront jamais citées comme des modeles de goût. L'Auteur, qui paroît avoir étudié les Italiens, en avoit adopté tous les défauts : le faux bel eſprit, l'afféterie & les répétitions en rendent la lecture faſtidieuſe.

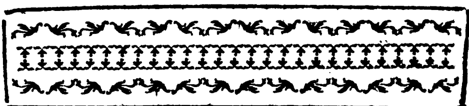
Maurice Seve a fait quelques *Blaſons du corps féminin*, comme tant d'autres Poëtes de ſon tems, & quelques traductions de Pſeaumes. Il a traduit auſſi de l'Eſpagnol la *déplorable fin de Flammette*; mais ſon Ouvrage le plus remarquable, c'eſt *le Microcoſme*, ou *petit Monde*, Ouvrage philoſophique, qui le ſeroit bien peu pour nous, mais qui l'étoit encore beaucoup pour ce tems-là.

Il eſt ſorti de ſa famille pluſieurs Ecrivains, tels que Jean Seve, Claudine & Sybille Seve, deux ſœurs, ſes proches parentes.

L'Abbé Goujet présume que c'est à elles que Clément Marot adressa les vers suivans, étant malade.

Puisque, vers les deux Damoiselles,
Il ne m'est possible d'aller,
Sus, Dixain, sus, courez vers elles;
Au lieu de moi, vous faut parler:
Dites-leur que me mettre à l'air
Je n'ose, dont me poise fort,
Et que, pour faire mon effort
D'aller visiter leurs personnes,
Je me souhaite estre aussi fort,
Qu'elles sont & belles & bonnes.





MAURICE SEVE.

ÉPIGRAMME.

AMOUR perdit les traits qu'il me tira,
Et de douleur se prit fort à se plaindre :
Vénus en eut pitié, & soupira,
Tant que par pleurs son brandon fit éteindre ;
Dont l'archier fut sans trait, Cypris sans flamme.
Ne pleure plus, Vénus, mais bien enflamme
Ta torche en moi ; mon cœur l'allumera :
Et toi, enfant, cesse, va vers ma Dame,
Qui de ses yeux tes fleches refera.



ÉPIGRAMME.

AMOUR, bruslant de se voir en portrait,
Bien eust voulu qu'Appelle fust en vie ;
A son défaut, autre Peintre il convie,
Lequel déjà achevoit arc & trait,
Croyant avoir portraiture acccomplie,
Quand je lui dis : Ami, que fais-tu là ?
Pour le bien peindre, efface tout cela,
Et seulement peins vîte ma Délie.

DIXAIN.

DÉLIE, aux champs troussée & accoustrée,
Comme un Veneur, s'en alloit esbattant.
Sur le chemin, d'Amour fut rencontrée,
Qui par-tout va jeunes Amans guettant ;
Et lui a dit, près d'elle voletant :
Comment vas-tu, sans armes, à la chasse ?
  N'ai-je mes yeux, dit-elle, dont je chasse,
Et par lesquels j'ai maint gibier surpris ?
Que sert ton arc, qui rien ne te pourchasse,
Vu que par eux toi-mesme je t'ai pris ?





HUGUES SALEL.

CET Auteur a publié plusieurs Poésies, sur-tout une foule de Dixains & de Huitains amoureux : il a traduit, par ordre de François I, les douze premiers livres de l'Iliade: il a été loué par Olivier de Magny, & par Clément Marot. De tout cela, rien ne nous étonne que les éloges. Hugues Salel, ainsi que Maurice Seve, & d'autres qui viendront après, est un de ces Poëtes dont nous parlons, parce qu'il faut en parler, & qui nous font éprouver de tems en tems l'envie de nous venger sur leur mémoire, de la fatigue & de l'ennui que leurs Ouvrages nous ont causés. Nous nous attacherons à faire connoître sa personne.

Hugues Salel naquit à Cazals en Quercy,

vers l'an 1504. Sa famille nous est inconnue. Il entra de bonne heure dans la carriere poétique, & apparemment il y fut distingué par François I, puisqu'il en obtint plusieurs bénéfices. Il fut le premier Abbé Commandataire de l'Abbaye de Saint-Cheron, à Chartres. Il prend, à la tête de ses Ouvrages, la qualité de *Valet-de-chambre ordinaire du Roi*; dans sa Traduction de l'Iliade, il est appellé *l'un des grands Maîtres-d'Hôtel du Roi*; & Olivier de Magny, en lui adressant une Epître, le qualifie *Conseiller & Aumônier de la Reine*; toutes ces qualités suffiroient seules pour prouver qu'il avoit de la naissance, ou beaucoup de réputation.

En 1547, François I étant mort, Salel se retira dans son Abbaye, où, après une maladie fort longue, il mourut, âgé de quarante-neuf ans & six mois, l'an 1553. Parmi plu-

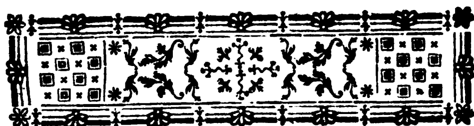
ſieurs Epitaphes d'Hugues Salel, voici celle qui fut faite par le fameux Jodelle.

Querci m'a engendré ; les Muſes m'ont appris ;
Les Rois m'ont enrichi ; Homere m'éterniſe ;
La Parque maintenant le corps mortel a pris ;
Ma vertu dans les cieux l'ame immortelle a miſe.
Donc ma ſeule vertu m'a plus de vie acquiſe,
Plus de divin ſçavoir, plus de richeſſe auſſi,
Et plus d'éternité que n'ont pas fait ici
Querci, les Rois, les Sœurs, l'Iliade entrepriſe.

Il paroît que Salel étoit au moins un homme inſtruit, & qu'il ſavoit le grec. Outre les douze premiers Livres de l'Iliade, dont nous avons parlé plus haut, il avoit traduit du grec d'Euripide la Tragédie d'*Hélene*, qu'on ne croit pas avoir été imprimée. On l'accuſa bien d'avoir traduit ſur des verſions latines, mais Olivier de Magny l'en juſtifia. Il y a beaucoup de galanterie dans les Poéſies de cet Ecccléſiaſtique. Il s'eſt mis auſſi au rang

des *Blasonneurs*, dont nous avons parlé plusieurs fois, & il s'est chargé de blasonner *l'Anneau* & *l'Epingle*. Tous ses vers roulent presque sur l'amour; il est vrai qu'il termine son Recueil par un *Chant Royal de la Conception de la Vierge Marie.*





HUGUES SALEL.

CHANT POÉTIQUE (1),

Auquel Cupido eſt tourmenté par Vénus.

Aux champs de deuil, où la foreſt ſacrée
A Cupido, pleine de myrthes verds,
Les clairs eſprits des amoureux récrée,
Comme Virgile a chanté par ſes vers,
Près d'un ruiſſeau coulant tout à travers,
Se promenoient les Dames amoureuſes,
Qui autrefois ont, par moyens divers,
Senti d'Amour les flammes vigoureuſes.

Jettant ſoupirs deſſus le verd rivage,
Cueilloient bouquets de diverſes couleurs,
Qui leur donnoient plus ample témoignage
Combien on ſouffre, en amour, de douleurs.

(1) *C'eſt une imitation de la ſixieme Idylle du Poëte Auſonne.*

O fait piteux, de voir changés en fleurs
Les plus beaux corps de tout ce mortel monde!
Or cet aſpect mettant leurs yeux en pleurs,
Fait qu'en regrets, hélas! leur cœur abonde.

Premiérement, la blanche Semellé
Se complaignoit d'avoir été déçue,
Montrant ſon corps du tonnerre bruſlé,
Par jalouſie encontre elle conçue;
Car quand Juno eut l'amour apperçu,
Que Jupiter portoit à la très-belle,
La ſuborna, & par fraude tiſſu
Subtilement, lui cauſa mort cruelle.

Puis Cénéis, Nymphe de Theſſalie,
Du Dieu marin ſi très-bien guerdonnée,
Que de femelle élégante & jolie,
A ſa requeſte, en maſle fut tournée,
Faiſant regrets, maudiſſant la journée
Que Cupido, de ſon dard, la bleſſa;
Car ſe voyoit en femme retournée,
Bien que fuſt maſle au temps que trépaſſa.

Héro portoit en ſa main le brandon
Que Léander diſoit ſon pole arctique,
Lorſqu'il mettoit ſa vie à l'abandon,
Pour traverſer la mer hélespontique.
Trop fut le vent & contraire & inique,
Qui l'amortit; car la Dame ennuyée,

Voyant l'ami mort, comme frénétique,
Chut en la mer, où elle fut noyée.

Les piteux vers que Sapho récitoit,
Pour amollir un cœur de diamant,
Montroient assez l'amour qu'elle portoit
Envers Phaon, le déloyal amant :
Toujours étoit son Phaon réclamant,
Bruslant d'ardeur plus que démesurée,
Avec maintien dont on l'alloit blasmant,
Non d'amoureuse, ains de désespérée.

Encore étoit chose plus pitoyable,
Voir le maintien des trois Dames de Crete,
L'une souffrant d'amour assez louable,
Les autres deux d'amour très-indiscrete,
Ariadné incessamment regrette
Son Théséus, Phédra son Hyppolite,
Et Pasiphé, sans se tenir secrete,
Suit pas-à-pas son grand taureau d'élite.

Mais qui croira que la très-claire Lune
Laissa souvent son beau manoir céleste,
Errant çà-bas autant ou plus que l'une,
Que le dur trait de cet Archer moleste.
Il n'est besoin qu'en ceci l'on conteste ;
On la voit là désirant son ami
Endymion, qui souvente fois reste
Au clair giron de la Belle endormi.

Or, de vengeance un désir furieux
Vint à la troupe ainsi déconsolée :
Et il advint que droit, en mesmes lieux,
Le Dieu d'Amour prit alors sa volée :
Tost fut connu de toute l'assemblée,
Au beau carquois, au brandon & aux aisles,
Et ne sçut tant se cacher à l'emblée,
Qu'il ne fust pris des gentes Damoiselles.

Ce petit Dieu étoit lors ressemblant
Un malfaiteur par Justice attrapé,
Pasle en couleur, & en maintien tremblant,
Qui bien voudroit estre loin échappé.
Je ne sçaurois dire s'il fut frappé,
En lui ostant l'arc, & trousse garnie ;
Mais il fut bien soudain enveloppé,
Et amené parmi la compagnie.

Les bras liés sur le dos d'une corde,
L'ont aussi-tost en un myrthe pendu :
Il crie, il pleure, & veut miséricorde ;
Mais on est sourd ; il n'est point entendu :
Du tout chargé, & de rien défendu,
Les condamnans sont Juges & partie ;
Chacune veut du crime prétendu
Toute la coulpe estre en lui convertie.

Divers propos, pour ses fautes juger,
Furent ouverts parmi cette assistance ;

Chacune veut de mesme se venger,
Comme elle est morte, & baille sa sentence:
L'une un licol, l'autre une épée avance;
L'autre le veut faire choir d'un rocher;
Qui lui prépare un feu pour récompense,
Et qui le veut faire en mer trébucher.

Une fut là non pas moins dépiteuse,
Mais quelque peu à pitié plus encline,
Ayant horreur de peine si honteuse,
Qui conseilla que, d'une tendre épine,
On le piquast sur sa blanche poitrine,
Pour en tirer, sans trop grieve contrainte,
Un peu de sang, & de liqueur divine,
Dont nous voyons *ainsi la rose teinte.*

Pendant ceci, pour le trouble augmenter,
Et rengréger de plus en plus la peine,
Dame Vénus se vint là présenter,
Très-indignée, & de grand courroux pleine;
Son doux regard, sa face plus qu'humaine,
Etoit alors d'elle bien estrangée,
En désirant, par colere soudaine,
Estre du fils cruellement vengée.

O faux garçon, ô géniture ingrate!
O cruauté sous beau semblant cachée!
Que gagnes-tu de ton feu qui tout gaste,
Me rendre ainsi dépiteuse & faschée?

Par ton moyen, m'eſt ſouvent reprochée
La douce nuit, que Vulcain le boiteux,
Entre les bras de Mars, me vit couchée,
Dont lui & moi ſommes encor honteux.

Ainſi diſoit la Dame de beauté,
Lui reprochant des maux à grand foiſon,
Une malice, une déloyauté,
Une inconſtance, un trouble de raiſon,
Un miel confit en amere poiſon,
Un aſſurer hors de toute apparence,
La liberté plus dure que priſon,
Un foible eſpoir plein de déſeſpérance.

Et non contente, après ces grands outrages,
Pour le punir de tous ſes démérites,
Fait amaſſer de ces roſes ſauvages
Un grand bouquet par l'une des charites,
Entremeſlant œillets & marguerites,
Avec lequel le tourmente & le feſſe
Sur bras, ſur corps, ſur ſes jambes petites:
Il crie, il pleure, & ſa faute confeſſe.

Tant le battit, que ſa chair précieuſe,
Près du tetin, fut un peu entamée,
Dont en ſortit liqueur délicieuſe,
Un ſang divin, une humeur embaumée,
Qui rendit lors couleur plus conſommée
Aux francs œillets & aux roſes vermeilles:

La marguerite en eſt plus renommée,
Et n'ont ces fleurs, au monde, leurs pareilles.

La cruauté, la mortelle menace,
Et la fureur à vengeance inclinée,
Soudainement abandonnent la place :
Miſéricorde & pitié l'ont gagnée ;
La peine ſemble aux Dames éloignée
De l'équité, & paſſer le péché ;
Et euſſent lors volontiers condamnée
Vénus la mere, & le fils relaſché.

A jointes mains, & les larmes aux yeux,
Vont requérant pour Cupido la grace,
Comme innocent, & aiment beaucoup mieux
S'en accuſer, pour couvrir ſa fallace :
Adonc Vénus, montrant joyeuſe face,
Lui fait pardon, le délie, & le baiſe,
Lui rend ſon arc, ſon carquois, & l'embraſſe.
Or devinez ſi Cupido fut aiſe.

O noble ſexe! ô vertu féminine !
Pouvant choiſir maints exemples divers,
J'ai entrepris de montrer, par mes vers,
Comme pitié en vos eſprits domine.
Je n'ai point lu grecque hiſtoire ou latine,
Faiſant récit de pitié plus extreſme,
Qu'eſt pardonner un malfaiteur inſigne,
Et, pour défendre autrui, blaſmer ſoi-meſme.



HUITAIN.

En passant par un Bois, & regrettant Marguerite.

ROSSIGNOLS, qui faites merveilles,
De jargonner par ces verds bois,
Ne remplissez plus mes oreilles
De si douce & plaisante voix,
Puisque voyez que je m'en vois (1)
Au lieu où joie est endormie ;
Chantez, s'il vous plaist, cette fois,
Le triste départ de m'Amie.

(1) *Je m'en vois*, je m'en vas.



ANTOINE DU SAIX.

C'EST vers l'an 1505, & à Bourg en Bresse, que naquit Antoine Du Saix, d'une famille illustre. Il eut plusieurs freres tués au service du Roi. Il a été lui-même Commandeur de Saint-Antoine, Abbé de Chesery, Précepteur & Aumônier de Charles, Duc de Savoie, dont il fut aussi Ambassadeur en France. On présume qu'il mourut en 1579.

Les armes de sa Maison sont d'argent tout plein, avec ces mots : *utrumque sors tulerit*, devise qu'il a adoptée dans ses Ouvrages, en la traduisant ainsi : *quoi qu'il advienne.*

Antoine Du Saix a fait plusieurs Ouvrages en prose, entr'autres des Traductions, & plusieurs Recueils de Poésies, dont l'un est

modeftement & juftement intitulé : *Petit fatras d'un Apprentif*, &c. Son Ouvrage le plus confidérable, c'eft *l'Eperon de bonne doctrine*, efpece de Traité de Morale encyclopédique.

Si les Œuvres d'Antoine Du Saix donnent une bonne idée de fes mœurs & de fes fentimens, ils font affez mal juger de fon talent pour la Poéfie. Il vouloit fans doute être utile, en publiant fes principes de morale; mais il ne pouvoit pas mieux les enfevelir, que de les enfermer dans fes vers. C'eft ainfi que bien des écrits moraux ne font aucun bien, & que plufieurs Ouvrages licencieux ne caufent aucun fcandale.

Antoine Du Saix prêche fa morale de fi bon cœur, que fon zèle ardent en vient fouvent jufqu'aux injures : par exemple, après avoir recommandé aux meres de nourrir leurs enfans,

enfans, il s'emporte contre celles qui s'y refusent, & les appelle

Têtes diaboliques,
Gouffres hautains, coffre à malins esprits,
Et venaison, dont le veneur est pris;
Egousts puans & ordes cagnardieres,
Trous tartarins, & fosses renardieres, &c.

Et à leurs maris, qu'il appelle *de gros lourdeaux*, il leur dit: *on vous devroit*

Faire le col brancher,
Ou enrouer en quelque haute place.

En général son style est barbare, bas, farci de trivialités, &, comme dit Moliere,

De proverbes traînés dans les ruisseaux des Halles.

C'est là sur-tout qu'il triomphe : il enfile les proverbes de vers en vers avec une facilité merveilleuse.

Quand l'arbre est gros, jamais ne se redresse;
Toujours pailleux est le fer mal forgé;

Foible sera jeune oiseau mal gorgé ;
Faucon mal fait ne revient pour le leure ;
Qui lait ne bat tost, on ne fait de bon beure ;
Au premier lustre, on voit le Teinturier ;
Le bien tailler fait le bon Couturier ;
De pois mal cuits n'est bonne la purée ;
Le beau limier a beau manger curée, &c.

Antoine Du Saix rimoit très-richement : il ne lui manquoit plus, pour completter la fatigue de ses lecteurs, que de courir après les rimes équivoques ; aussi l'a-t-il fait avec presque autant d'ardeur & de succès que Guillaume Cretin.

Peut à quelqu'un certainement *promettre*,
S'il de mensonge ès dits ne veut *prou mettre.*
Mais toutefois doit le Prince *d'honneur*,
Large en sa grace & libéral *donneur*,
Se souvenant que jadis tant *prisa*
L'homme mortel, qui corps humain *pris a*,
Reconnoissant le lignage *apparent*
De lui à nous, de gré comme *à parent*,
Comme à celui qui est le seul *refuge* ;
Car du pécheur jamais qu'il fist *refus, je*
N'ai point trouvé par exemple, &c.

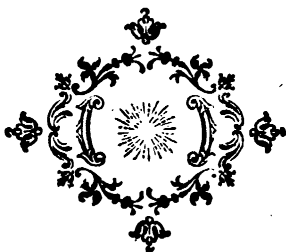
La morale de ce Poëte eſt fort ſaine, & même il ſe permet quelquefois des vérités aſſez hardies. Mais il paroît, par pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, qu'il croyoit beaucoup à l'Aſtrologie.

Il a quelquefois des idées aſſez ſingulieres. Il prétend que les enfans que la nature a deſtinés aux Lettres ont de petits yeux noirs & le nez long.

Qu'on nous permette de finir ſon article par une autre citation : c'eſt un Dixain qui nous a paru expliquer le myſtere de l'*Immaculée Conception*, d'une maniere aſſez ingénieuſe.

Comme en la fleur deſcend douce roſée,
Dont fruit procede & vient en la ſaiſon ;
Comme au miroir entre face oppoſée,
Et doucement comme pluie en toiſon ;
Comme une voix pénetre en la maiſon,
Sans ouverture, & au cœur la penſée,

Soleil en vitre, & par ce n'eſt percée :
Ainſi Jéſus, pour prendre humanité,
Vint en Marie, & n'en fut onc bleſſée,
Mais demeura mere en virginité.



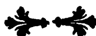


ANTOINE DU SAIX.

ÉPITAPHE

DE FEU M. LE PRÉSIDENT LE VISTE, *FAITE A CLÉRY.*

C'EST un arreſt, que le dépoſitaire
Eſt obligé de tout ce qu'a reçu ;
Et lui convient fournir ſon inventaire,
Ou autrement il s'en trouve déçu.
Puis donc que tel arreſt par-tout eſt ſçu,
Il faut ſi bien à point ſon compte faire,
Qu'on puiſſe au monde & à Dieu ſatisfaire.
Ainſi celui, qui cy eſt rédigé,
En a uſé, laiſſant le globe immonde ;
L'ame à Dieu rend, pour plus n'eſtre obligé,
Le corps à terre, & les procès au monde.



SUR LA VIE DE L'HOMME.

PERTE du temps, en festins de grand' chere,
Sera toujours la dépense plus chere.
Papes & Rois, Ducs, Nobles, Artisans,
Ne vivent pas plus de quatre-vingts ans,
Dont la moitié il faut premier rabattre
Au lit, à table, & à s'aller esbattre.
Durant huit ans, sommes presque en enfance,
Et davantage en folle adolescence.
Or, à seize ans, on ne sçait besogner
Chose qui vaille : on a beau s'y soigner ;
Car jeunes-gens sont fols, quoi qu'on leur die.
Trois ou quatre ans s'en vont en maladie.
Or, pour montrer ma raison apparente,
De quatre-vingts, rabattez-en quarante ;
Car à dormir, manger, & au séjour,
Va la moitié de la nuit & du jour ;
Puis seize & quatre, & comptez vingt en somme.
Par ce moyen, si bien calculez, l'homme,
Qu'elle lui soit ou tost ou tard ravie,
Ne vit jamais la moitié de sa vie.



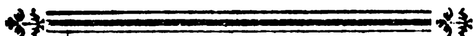
MORALITÉ.

Que les Parens doivent montrer bon exemple à leurs Enfans.

C'EST un grand point que parler doctement ;
Mais qui voudra m'instruire utilement,
Doit faire bien le métier dont se mesle :
Faire est le masle, & le dire est femelle.
Montrez par faits chose qu'avez ouïe :
Preuve de l'œil vaut mieux que de l'ouïe.
L'on peut sa voix mentir ou déguiser,
Mais par les faits on ne peut abuser :
Parquoi je dis qu'à leçon de science,
Faut joindre encor celle d'expérience.
Celui a beau bien dire & bien prescher,
Qui par effet ne veut avant marcher ;
Et après tout, science sans pratique,
Est un beau bras qui est paralytique.
  Quand vous direz : Enfans, vous n'estes rien,
Si, avant tout, vous n'estes gens de bien.
C'est fort bien dit, cela ne peut que plaire ;
Mais aux propos faut joindre l'exemplaire.
  Petits enfans, singes, souples & gais,
Merles, linots, pies & pape-gais,

Disent & font ainsi qu'ils ont vu faire,
A tout le moins, le veulent contrefaire.
Les voulez-vous prescher de netteté,
Si estes pleins de malhonnesteté ?
Celui a beau parler d'estoç & taille,
Qui le premier s'enfuit de la bataille;
Socrate a dit, de sagesse pourvu,
Sois toujours tel, que tu veux estre vu.



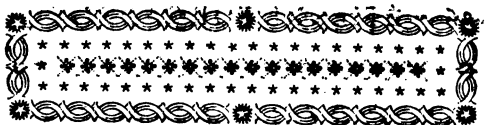


ÉTIENNE FORCADEL.

ÉTIENNE FORCADEL naquit à Béziers, d'Imbert Forcadel, homme d'èſprit, qui lui inſpira le goût de la Poéſie. Nous ne croyons pas qu'en cela il ait rendu un grand ſervice aux Lettres, ni à ſon fils. Ce dernier ſuivit auſſi la carriere du Barreau, où il acquit, non de la gloire, mais des honneurs; car il emporta une Chaire ſur le fameux Cujas; mais il n'en fut pas moins un pauvre Juriſconſulte, comme il étoit un aſſez mauvais Poëte. Il a fait des Poéſies diverſes, parmi leſquelles ſe trouvent quelques Traductions. La liſte en ſeroit inutile, & elle rendroit un aſſez mauvais ſervice à nos lecteurs, ſi elle leur inſpiroit l'envie de lire ſes Ouvrages.

Etienne Forcadel fut frere de Pierre Forcadel, Professeur de Mathématiques au College Royal à Paris, assez célebre dans son tems; & il mourut en 1573.





ETIENNE FORCADEL.

ÉPITAPHE.

VOUS ne sçavez qui gist ici :
C'est le gentil Guyon Preci,
Qui mille fois de soif mourut,
Ains que du monde il disparut.
Oh ! qu'il avoit mûr jugement
A bien décrire proprement
La couleur, framboise & le goust
D'un vin rassis, saunet, ou moust !
Bref, Silenus fut un resveur,
Auprès de ce subtil buveur.
Donc, si la terre rend de mesme
Le fruit pareil au grain qu'on seme,
Nous verrons, ô quelle merveille !
De son tombeau sourdre (1) une treille.

(1) *Sourdre*, sortir.

ÉPIGRAMME.

JE n'ai procés, de meurtre, ni poiſon,
Mais au libel trois chevres je demande,
Que mon voiſin embla (1) de ma maiſon;
Et ſur le point, où faut que l'on défende,
Pour conteſter, tu me dis que j'entende
Comme Hannibal, Sylla, Céſar, & maints,
Furent vaillans : tu tempeſtes des mains,
Et, en criant, tords mon droit, & tes levres.
J'entends, Helin, les hauts faits des Romains;
Mais réponds-moi à propos des trois chevres.

ÉPIGRAMME.

ONDES, ſouffrez, diſoit l'amant Léandre,
Que vers Héro j'aborde sûrement;
Et ſi je puis entre ſes bras me rendre,
Au revenir me noyez ſeulement.

(1) *Embla*, enleva.



COMPLAINTE

SUR LA MORT D'UN PERROQUET.

PLEUREZ, ferins, linots, pivers,
Pleurez, oiſeaux jaunes & verts :
La mort a eu, bon gré ma vie !
Sur notre Papegault envie.
O mort cruelle, trop habile ;
Pour un, tu as bleſſé cent mille ;
Tu as bleſſé tous les oiſeaux
De l'air, des foreſts & des eaux.
Je veux mourir, ſi tu n'as tort.
Que n'as-tu montré ton effort
Contre les corbeaux diſſolus,
Qui vivent maints ans révolus,
Sans métier autre que rapine !
A nous ravir, tu es encline,
Ce qui n'apporte nul danger.
O qu'il ſçavoit dire & ranger,
François, toſcan, latin & grec,
Bégayant un peu de ſon bec !
Si bien façonnoit le goſier,
Dans ſa priſon de franc oſier,

Qu'il aima plus que liberté,
D'autant qu'il y fut mieux traité
Par blanche main, & bon desir
D'elle, qui prend peine & plaisir
A lui redire sa leçon,
A fresle voix & petit son,
Que de peu près il imitoit;
Quelquefois mesme il ajoutoit.
Il sauteloit, puis çà, puis là,
Et voltigeoit, criant hola,
Qui frappe l'huis? Vive le Roi!
Est-ce vous, Monsieur? est-ce toi?
Voire, quand la mort le somma,
Par exprès sa Dame nomma,
Disant, adieu, maistresse, adieu.
Si que le Cygne n'a plus lieu
De se vanter l'oiseau unique
Qui, chantant, sa fin pronostique.
Celui-ci sa mort annonça,
Et ses obseques prononça,
Degosillant mille propos,
Indices d'éternel repos,
Indices d'éternel silence.
Il déprisoit, par contenance,
Le bien fragile & terrien,
Ne laissant en ce monde rien,
Non pas un sol, comme je cuide,
Hormis sa cage veuve & vuide.

O ne fust-il jamais venu !
Si ma Dame ne l'eust connu,
N'auroit regret de son ramage,
Ni de son précieux pennage.
Cent fois je vis le Paon cacher,
Honteux, ce crois-je, d'approcher
Le Perroquet tant coint, tant miste,
Qui ores va au chemin triste,
Dont ne peut ame revenir.
Quelqu'un a daigné soutenir
Que les oiseaux, heureux jadis,
L'ont mis dedans leur paradis.

ÉPIGRAMME.

A L'AUTEUR.

De notre temps se loue l'abondance
Des bons esprits, écrivant doctement :
Mais sur iceux, la vulgaire ignorance
Se veut mesler d'en faire jugement ;
Ce qui souvent est le retardement,
Que ne voyons de plusieurs les écrits :
Mais celui-ci, entre les bons esprits,
N'a point douté nous faire ses vers lire,
Certain d'avoir des savans los & prix,
Et qu'ignorans n'y verront que redire.



RÉPONSE

DE L'AUTEUR.

TU as, Aimar, monté ſur quelque Ovide
Le tien Dixain, d'art & d'engin doué.
Vu ſa douceur, vu ſa grace, je cuide (1)
Que Marot l'euſt pour un ſien avoué.
Vu que tu m'as en icelui loué,
Louer ne puis ce qu'as ſçu inventer :
Mais ſuis ton heur, fais ta Muſe chanter
En autre endroit, & ſi feras entendre
Que l'ignorant ne te peut imiter,
Et le ſçavant n'y voit rien à reprendre.

(1) *Je cuide*, je crois.





JOACHIM DU BELLAY.

ON a pu voir que le mérite de nos premiers Poëtes étoit le ſentiment, la ſimplicité du ſtyle, une naïveté quelquefois gracieuſe, & ſouvent groſſiere; preſque jamais de l'énergie dans la penſée, & moins encore de la poéſie dans l'expreſſion. Après Charles d'Orléans & Villon, Clément Marot perfectionna cette premiere langue poétique. Le naturel de ce Poëte a plus d'élégance, & aux charmes de la naïveté, il a joint toutes les graces de l'eſprit. Dans pluſieurs de ſes Ouvrages, il faut avouer qu'au langage près, qui même eſt quelquefois un agrément de plus, on ne peut guere aller plus loin dans le genre gracieux.

Nous allons entendre un nouvel idiôme;

notre langue a pris un caractere nouveau ; le génie plus hardi des Poëtes va apprendre aux Muses Françaises à parler comme les Muses Grecques & Latines. La grandeur des images, la hardiesse des métaphores, le grand secret des épithetes, sont connus. En un mot, jusqu'à présent, nous avons assisté, pour ainsi dire, aux concerts des Graces; nous allons entendre les accens de la Poésie. C'est à Joachim du Bellay, puisqu'il est né avant Ronsard, qu'appartient la gloire d'avoir commencé cette révolution. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ce Poëte ait touché au but. On ne doit pas perdre de vue que Marot perfectionnoit l'art des Poëtes qui l'avoient précédé, & que du Bellay ne faisoit qu'ébaucher celui de ses successeurs.

Joachim du Bellay, d'une famille illustre, est fils de Jean du Bellay, Seigneur de Gonor,

& de Renée Chabot, Dame de Liré, dans les Bauges, à quelques lieues d'Angers. C'eſt dans cette Terre de Liré qu'il naquit, vers l'an 1524.

Il vécut long-tems ſous la tutelle de René du Bellay, ſon frere aîné, qui négligea fort ſon éducation. Son goût, & l'exemple de pluſieurs des ſiens, morts au ſervice du Roi, l'appelloient au parti des armes; & la nature lui avoit donné de quoi ſe diſtinguer dans la lice poétique : l'une & l'autre carriere lui fut long-tems fermée.

La mort de ſon frere René lui rendit enfin la liberté : mais ce ne fut pour lui que changer de ſervitude; car ſon frere lui laiſſa à gouverner un jeune neveu, Claude du Bellay, Baron de Gonor. Ainſi il ne fût délivré d'un tuteur, que pour ſe voir chargé d'un

pupille. Les affaires très-dérangées de ce neveu, qui mourut fort jeune, occuperent si fort Joachim du Bellay, qu'ils lui emporterent son tems & sa santé. Il fut deux ans dangereusement malade. Pendant ce tems-là, il étudia les Poëtes Grecs & Latins, & il prouva, par ses Ouvrages, qu'il avoit su les lire avec fruit. On verra, par quelques unes de ses Poësies insérées dans ce Volume, qu'il savoit fort heureusement s'en approprier les beautés. François I, Henri II & la Reine de Navarre estimerent beaucoup son talent, qui le fit surnommer l'Ovide Français. L'Abbé Goujet lui accorde de la douceur, de la facilité, de l'abondance; mais la nature avoit été plus libérale envers ce Poëte, qui avoit de la verve, de l'énergie, & l'expression vraiment poétique.

Son style est nombreux, animé, & il a

cet heureux choix d'épithetes, qui flattent également l'oreille & l'esprit, en ajoutant à l'harmonie & à la pensée. A-t-il à parler de la vigne, qui embrasse l'ormeau? voici comme il s'exprime:

Du sep *lascif* les longs embrassemens.

S'il veut louer Henri II d'avoir imité, dès son bas âge, la vertu de François I, il ajoute:

La biche ainsi, ou le jeune cheval,
Ont vu de loin descendre contre val
Le lionceau hardi qui les dévore
Avec ses dents, innocentes encore.

Il est aisé de s'appercevoir du sentiment que cette expression, *innocentes encore*, ajoute à l'idée du Poëte. On pourroit citer une foule de traits semblables ou supérieurs à ceux-là: mais c'en est assez pour prouver que Joachim du Bellay avoit surpris le secret de la Poésie.

Nourri de la lecture des Anciens, qu'il

imitoit quelquefois ſi heureuſement, il ſentit que notre langue poëtique étoit pauvre encore, & il chercha à l'enrichir. Il lui eſt échappé ſouvent des *grécismes*, des *latiniſmes*; & comme il a créé une foule de mots, il lui eſt arrivé quelquefois d'être barbare dans ſon ſtyle. C'eſt là l'écueil des créateurs en ce genre, & l'on peut dire à la louange de du Bellay, qu'il a ſu l'éviter bien plus ſouvent que Ronſard, ſon contemporain. Soit que, dans ce projet d'ajouter aux richeſſes de notre langue, il ait donné l'exemple à Ronſard, ſoit qu'il l'ait reçu de lui, il eſt certain qu'ils concoururent l'un & l'autre au même but; & quoique Ronſard ait eu beaucoup plus de réputation, & qu'il ſoit encore aujourd'hui plus connu, il paroît néanmoins que, de leur tems, il y avoit des perſonnes qui accordoient à du Bellay le même dégré d'eſtime. On peut en juger par ces vers, que celui-ci adreſſe à Ronſard,

& qui caractérisent assez bien l'un & l'autre Poëte.

Ceux qui trop me favorisent,
Au pair de tes chansons les miennes autorisent,
Disant, comme tu sçais, pour me mettre en avant,
Que l'un est plus facile, & l'autre plus sçavant.

Du Bellay étoit fait pour avoir des ressemblances avec Ronsard & au physique & au moral : il devint sourd comme lui; & c'est presque par-là seulement qu'il a la modestie de se comparer à son rival.

Si ma facilité semble avoir quelque grace,
Si ne suis-je pourtant enflé de cette audace,
De la contrepeser avec ta gravité,
Qui sçait à la douceur mesler l'utilité.
Tout ce que j'ai de bon, tout ce qu'en moi je prise,
C'est d'estre, comme toi, sans fraude & sans feintise,
D'estre bon compagnon, d'estre à la bonne foi,
Et d'estre, mon Ronsard, demi-sourd comme toi.

Du Bellay gagna cette surdité à son voyage d'Italie, en 1549, à la suite de son parent le

Cardinal Jean du Bellay. Il y demeura trois ans; & ses fréquentes sorties contre Rome prouvent qu'il s'y est complettement ennuyé. Étant revenu en France, pour les affaires de Jean du Bellay, il le servit avec toute la chaleur de l'amitié; mais il eut des ennemis qui le calomnierent, & qui le firent tomber dans la disgrace du Cardinal. Cet événement le chagrina si fort, que sa santé, qui sembloit rétablie, s'affoiblit plus que jamais.

Son cousin, Eustache du Bellay, Evêque de Paris, le fit, en 1555, Chanoine de son Eglise; mais le Poëte ne garda qu'un an ce Canonicat. Ce n'est pas Joachim du Bellay, comme l'a dit M. Baillet, d'après du Verdier, mais Louis du Bellay, qui fut Archidiacre de Paris.

Joachim du Bellay mourut d'apoplexie la nuit

nuit du premier Janvier 1560, âgé de trente-sept ans, dit de Thou, & de trente-cinq, selon Sainte-Marthe. Il paroît qu'il s'étoit justifié auprès du Cardinal; car, lorsqu'il mourut, ce dernier se disposoit à lui résigner son Archevêché. Scevole de Sainte-Marthe a fait son Epitaphe par un sonnet.

O bienheureux esprits, qui habitez là-bas
Des Champs Élisiens la plaine toujours verte,
Que vous devintes bien riches de notre perte,
Quand du *Bellay changea sa vie à son trépas!*
Si nous nous plaisons tous en ces petits ébas,
Qui nous furent produits par sa Muse diserte,
Cependant que son ame étoit ici couverte
Du manteau qui, comme elle, immortel n'étoit pas;
Vous, qui à découvert, en cette ame gentille,
Voyez mille beautés, & beaucoup plus de mille,
Combien recevez-vous plus que nous de plaisirs!
Encore notre joie est d'ennui toute pleine;
Car tant plus nous trouvons plaisante cette veine,
Tant plus sa perte, hélas! nous vient à déplaisir.

Il avoit beaucoup aimé une Demoiselle

d'Angers, qu'il a désignée par le nom d'*Olive*, anagramme de son véritable nom, qui étoit Viole. Il a fait pour elle cent quinze Sonnets. Il s'est acquis beaucoup de réputation dans ce genre de Poëme, originairement Italien, qu'on venoit d'introduire en France. Outre ces Sonnets, il en a fait une foule d'autres, sur divers sujets, qui nous semblent supérieurs aux premiers. On peut remarquer ici que la galanterie des Poëtes Français étoit modelée alors sur celle des Italiens, qui étoient nos Maîtres en Littérature. Tous les Sonnets amoureux de du Bellay semblent traduits de Pétrarque. L'ivoire du front, les deux soleils (c'est-à-dire les yeux), la neige du sein, le corail des levres, les perles de la bouche, réguliérement enchâssés dans deux quatrains & deux tercets, présentent toujours le même tableau & le même ennui à ses Lecteurs. C'est

par ses autres Sonnets, plus variés, plus saillans, plus pleins d'idées & de tours, qu'il nous paroît mériter une des premieres places dans ce genre de Poésie.

Ses Œuvres, qui sont assez nombreuses, renferment divers genres de Poésies, entre autres des Odes, qui ont souvent les deux qualités les plus essentielles au genre lyrique, l'enthousiasme & l'harmonie. Il a traduit aussi plusieurs Livres de l'Énéide, mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ce même Poëte, qui imite fort heureusement plusieurs morceaux des anciens Poëtes, a traduit, en général, Virgile sans verve & sans intérêt; & nous ne croyons pas qu'on s'amuse à relire cette traduction, sur-tout depuis qu'un Académicien de nos jours (M. l'Abbé de Lille) nous a accoutumés à une version élégante, noble, digne en un mot de l'original.

Joachim du Bellay a développé ses principes sur la Poésie dans un Ouvrage intitulé : *Illustration de la Langue Françaife*, Ouvrage neuf alors en France & en Europe, si l'on excepte Vida, qui avoit écrit en Italie sur l'Art Poétique. L'*Illustration de la Langue* est en prose ; les graces du style en rendent la lecture intéressante. Il y parle de la Poésie en vrai Poëte, & ses principes en général sont ceux du goût. « Comment les Romains, dit-il dans cet Ouvrage, » ont-ils pu enri-» chir leur Langue, voire jusqu'à l'égaler à » la Grecque ? En imitant les meilleurs Au-» teurs Grecs, se transformant en eux, les » dévorant, &, après les avoir bien digé-» rés, les convertissant en sang & nourri-» ture ». C'est avec cette vivacité, cette énergie, qu'il exprime les regles de l'Art Poétique.

Nous ne résistons pas à l'envie de trans-

crire ce qu'il a dit de la rime dans ſon vieux langage. On verra ce qu'il penſoit de cette partie de notre verſification, & ce qui, par conſéquent, doit entrer dans l'Hiſtoire de notre Poéſie.

« Quant à la rythme (dit-il), je ſuis » bien d'opinion qu'elle ſoit riche, pour ce » qu'elle nous eſt ce qu'eſt la quantité aux » Grecs & Latins ; & bien que n'ayons » cet uſage de pieds comme eux, ſi eſt-ce » que nous avons un certain nombre de » ſyllabes en chacun genre de Poëme, par » lequel, comme par chaiſnons, le vers » françois, lié & enchaiſné, eſt contraint » de ſe rendre en cette étroite priſon de » rythme, ſous la garde, le plus ſouvent, » d'ume coupe féminine (1), faſcheux &

(1) L'*e* muet, qui eſt particulier à la Langue Françaiſe.

» rude géolier, & inconnu des autres vul-
» gaires. Quand je dis que la rythme doit
» estre riche; je n'entens qu'elle soit con-
» trainte. La rythme de notre Poëte sera
» volontaire, non forcée; reçue, non appel-
» lée; propre, non aliene; naturelle, non
» adoptive; bref, elle sera telle que le
» vers tombant en icelle ne contentera
» moins l'oreille, qu'une bien amoureuse
» musique tombante en un bon & parfait
» accord. Ces équivoques donc, & ces
» simples, rimés avec leurs composés, s'ils
» ne changent ou augmentent grandement
» la signification de leurs simples, me soient
» chassés bien loin, &c. »

Joachim du Bellay, dans ce même Ouvrage, approuve l'alternative des rimes masculines & féminines; mais il n'en fait pas une regle; il s'y est asservi dans plu-

ſieurs Ouvrages ; mais il s'en eſt diſpenſé dans beaucoup d'autres. Nous ne ſommes pas étonnés qu'on ait été long-tems à faire cette découverte, mais une fois faite, nous ne concevons pas qu'un homme de goût, avec une oreille exercée, ne s'en faſſe pas une loi inviolable, vu l'avantage qui en réſulte évidemment pour l'harmonie.

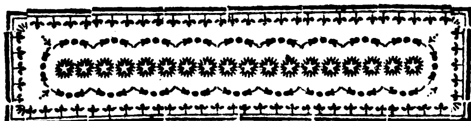
Tous les Ouvrages de du Bellay furent réimprimés après ſa mort, & dédiés au Roi Henri III. Voici le portrait que l'Editeur nous a laiſſé de la perſonne de ce Poëte célebre.

« Joachim du Bellay étoit prompt & aigu » en inventions, diſcret & modeſte en pa» roles, ſubtil en ſes diſcours, doux en ſa » converſation, prévoyant es choſes ſoup» çonneuſes, ouvert en celles qui étoient

» affurées, & entier en fes promeffes. Il » étoit autant difficile aux mauvais de le » tromper, comme aux bons chofe facile » de s'en aider ».

Ajoutons que du Bellay étoit fort inftruit, qu'il étoit favant dans les langues; qu'il paffe avec beaucoup de légereté du fublime au gracieux, qu'il y a beaucoup moins à rejetter dans fes Œuvres, que dans celles de plufieurs Poëtes anciens, & qu'on doit gémir fur la mort prématurée de ce Poëte, qui nous a dérobé fans doute un grand nombre de bons Ouvrages.





JOACHIM DU BELLAY.

DE L'IMMORTALITÉ DES POËTES,

ODE.

CELUI-CI quiert (1), par les dangers,
L'honneur du fer victorieux ;
Celui-là, par flots étrangers,
Le soin de l'or laborieux ;
L'un aux clameurs du Palais s'étudie ;
L'autre le vent de la faveur mendie.

Mais moi, que les graces chérissent,
Je hais les biens que l'on adore,
Je hais les honneurs qui périssent,
Et le soin qui les cœurs dévore :
Rien ne me plaist, fors ce qui peut déplaire
Au jugement du rude populaire.

(1) *Quiert*, cherche.

Les lauriers pris des fronts ſçavans,
M'ont jà fait compagnon des Dieux:
Les ardens Satyres, ſuivans
Les Nymphes des ruſtiques lieux,
Me font aimer, loin des connus rivages,
La ſainte horreur de leurs antres ſauvages.

Par le ciel errer je m'attends,
D'une aiſle encor non uſitée,
Et ne ſera guere long-temps
La terre par moi habitée.
Plus grand qu'Envie, à ces ſuperbes villes
Je laiſſerai leurs tempeſtes civiles.

Je volerai depuis l'aurore
Juſqu'à la grand'mere des eaux;
Et de l'ourſe à l'épaule more,
Le plus blanc de tous les oiſeaux.
Je ne craindrai, ſortant de ce beau jour,
L'épaiſſe nuit du ténébreux ſéjour.

De mourir ne ſuis en émoi (1),
Selon la loi du ſort humain;
Car la meilleure part de moi
Ne craint point la fatale main.
Craigne la mort, la fortune & l'envie,
A qui les Dieux n'ont donné qu'une vie.

---

(1) *En émoi*, en crainte.

Arriere tout funebre chant,
Arriere tout marbre & peinture;
Mes cendres ne vont point cherchant
Les vains honneurs de sépulture,
Pour n'estre errant cent ans à l'environ
Des tristes bords de l'avare Acheron.

Mon nom, du vil peuple inconnu,
N'ira sous terre inhonoré;
Les Sœurs du mont deux fois cornu
M'ont d'un sépulcre décoré,
Qui ne craint point les Aquilons puissans,
Ni le long cours des siecles renaissans.



SONNET.

On donne les dégrés au ſçavant Ecolier,
On donne les Etats à l'Homme de Juſtice,
On donne au Courtiſan le riche bénéfice,
Et au bon Capitaine on donne le collier;

On donne le butin au brave Aventurier,
On donne à l'Officier les droits de ſon office,
On donne au Serviteur le gain de ſon ſervice,
Et au docte Poëte on donne le laurier.

Eh! pourquoi fais-tu donc mainte plainte importune,
Du peu qu'à nos labeurs on donne de fortune;
Il faut, Jodelle, il faut autre labeur choiſir.

Quand on veut mériter & grades & finance;
Car quel loyer veux-tu avoir de ton plaiſir?
Puiſque le plaiſir meſme en eſt la récompenſe.



DISCOURS

SUR LA LOUANGE DE LA VERTU, & ſur les diverſes erreurs des Hommes.

L'HOMME vertueux eſt riche:
Si ſa terre tombe en friche,
Il en porte peu d'ennui;
Car la plus grande richeſſe,
Dont les Dieux lui font largeſſe,
Eſt toujours avecque lui.

Il eſt noble, il eſt illuſtre,
Et il n'emprunte ſon luſtre
D'une vitre, ou d'un tombeau,
Ou d'une image enfumée,
Dont la face conſumée
Rechigne dans un tableau.

S'il n'eſt Duc, ou s'il n'eſt Prince
D'une & d'une autre Province,
Si eſt-il Roi de ſon cœur;
Et de ſon cœur eſtre maiſtre,
C'eſt plus grand choſe que d'eſtre
De tout le monde vainqueur.

Que me sert-il que j'embrasse
Pétrarque, Virgile, Horace,
Ovide, & tant de secrets,
Tant de Dieux, tant de miracles,
Tant de monstres & d'oracles,
Que nous ont forgé les Grecs :

Si, pendant que ces beaux songes
M'appastent de leurs mensonges,
L'an, qui retourne souvent,
Sur les aisles empennées
De mes meilleures années,
M'emporte avecque le vent?

Que me sert la rhétorique
Du nombre pytagorique,
Un rond, une ligne, un point,
Le pinceter d'une corde,
Ou sçavoir quel ton accorde,
Et quel ton n'accorde point?

Que sert une longue barbe,
Du latin, de la rubarbe,
Pour me faire vertueux?
Ou une langue sçavante,
Ou une loi mise en vente
Au Barreau tumultueux?

Que me sert-il que je vole
De l'un jusqu'à l'autre pole,
Si je porte bien souvent
La peur & la mort en pouppe,
Avecque l'horrible troupe
Des ondes grosses du vent ?

Que me sert-il que je suive
Les Princes, & que je vive
Aveugle, muet & sourd,
Si, après tant de services,
Je n'y gagne que les vices,
Et le bon-jour de la Cour?

C'est une divine ruse,
De bien forger une excuse,
Et, en subtil Artisan,
Soit qu'on parle, ou qu'on chemine,
Contrefaire bien la mine
D'un vieux singe courtisan;

C'est chose fort singuliere,
Qu'une regle irréguliere
Dessous un front de Caton;
Ou dire qu'on est fragile,
Affublant de l'Evangile
La charité de Platon;

C'eſt un vertueux office,
Avoir pour ſon exercice
Force oiſeaux & force abbois,
Et en meutes bien courantes,
Diſperſer toutes ſes rentes
Par les champs & par les bois.

C'eſt une choſe divine,
Qu'une femme ou ſotte, ou fine:
C'eſt encore un heureux point,
De l'avoir pauvre & féconde,
Puis montrer à tout le monde
Les cornes qu'on ne voit point.

C'eſt un heureux avantage,
Qu'un alambic en partage,
Un fourneau mercurien;
Et, de toute ſa ſubſtance
Tirant une quinteſſence,
Multiplier tout en rien.

Le tonneau diogénique,
Le gros ſouris zénonique,
Et l'ennemi de ſes yeux (1),
Cela ne me déifie:

(1) *C'eſt ſans doute Héraclite qui pleuroit ſur les ſottiſes du genre humain, ou bien un autre Philoſophe qui ſe creva les yeux, pour ne pas les voir.*

La gaie philofophie
D'Aryftippe me plaift mieux.

Celui en vain fe travaille,
Soit en terre, ou foit qu'il aille
Où court l'avare Marchand,
Qui, fafché de fa préfence,
Pour trouver la fuffifance,
Hors de foi la va cherchant.

QUATRAIN,

SUR LA PAIX ET SUR LA GUERRE.

DU verd laurier fuperbe eft la couronne;
Moins d'apparence a le pafle olivier :
Mais plus amer eft le fruit du laurier,
Plus doux le fruit que l'olivier nous donne.



SONNET.

MAUNY, prenons en gré la mauvaise fortune,
Puisque nul ne se peut de la bonne assurer,
Et que de la mauvaise on peut bien espérer,
Etant son naturel de n'estre jamais une.

Le sage Nocher craint la faveur de Neptune,
Sçachant que le beau temps ne peut toujours durer;
Et ne vaut-il pas mieux quelque orage endurer,
Que d'avoir toujours peur de la mer importune?

Par la bonne fortune on se trouve abusé,
Par la fortune adverse on devient plus rusé:
L'une éteint la vertu, l'autre la fait paroistre:

L'une trompe nos yeux d'un visage menteur,
L'autre nous fait l'ami distinguer du flatteur,
Et si nous fait encore à nous-mesmes connoistre.



ODE

A RONSARD.

NUL, tant qu'il ne meure,
Heureux ne demeure :
Le ſort inconſtant
Or' ſe hauſſe, & ores
S'abaiſſe, & encores
Au ciel va montant.

Ainſi ſont retour
D'un ſucceſſif tour
Le jour & la nuit :
Par meſme raiſon,
Chacune ſaiſon
L'une l'autre ſuit.

Le puéril âge,
Lubrique & volage,
Au printemps reſſemble :
L'été vient après,
Puis l'automne eſt près,
Puis l'hiver qui tremble.

O que peu durable
(Choſe miſérable)

Eſt l'humaine vie,
Qui, ſans voir le jour
De ce clair ſéjour,
Eſt ſouvent ravie!

Que ſont devenus
Les murs tant connus
De Troye la ſuperbe?
Ilion eſt, comme
Maint palais de Rome,
Caché deſſous l'herbe.

Torrens, & rivieres
Bruyantes & fieres,
Courent en maints lieux,
Où rochers & bois
Sembloient autrefois
Menacer les cieux.

Les fieres montagnes,
Aux humbles campagnes,
On voit égalées:
Maints lieux foudroyés,
Les autres noyés
Des ondes ſalées.

Royaumes, Empires,
En meilleurs & pires,

On a vu changer:
Maint Peuple puiſſant,
Ses loix délaiſſant,
Suivre l'étranger.

Superbe courage,
Qui ne crains orage,
Foudre, ni tempeſte,
A ton fier marcher,
Tu ſembles toucher
Les cieux de ta teſte.

Quoi donc, ne ſçais-tu
Qu'un buiſſon battu
Moins eſt du tonnerre,
Qu'un haut cheſne, ou tremble,
Ou qu'un mont qui ſemble
Dépriſer la terre ?

Ami, qui, pour vivre,
Des ennuis délivré
Que la Cour procure,
T'es venu ranger,
Comme un étranger,
En la tourbe obſcure :

Laiſſe aux Courtiſans
Les ſoucis cuiſans;

Ne ſois curieux
Des biens acquérir,
Ou de t'enquérir
Du ſecret des Dieux.

HUITAIN.

VIVONS, Gordes, vivons; vivons, & pour le bruit
Des vieillards, ne laiſſons à faire bonne chere:
Vivons, puiſque la vie eſt ſi courte & ſi chere,
Et que meſme les Rois n'en ont que l'uſufruit.
Le jour s'éteint au ſoir, & au matin reluit,
Et les ſaiſons refont leur courſe coutumiere:
Mais quand l'homme a perdu cette douce lumiere,
La mort lui fait dormir une éternelle nuit.



MARS ET VÉNUS,

SURPRIS PAR VULCAIN.

CELUI qui vit le premier,
Avec ſa torche éthérée,
L'embraſſement coutumier
De Mars & de Cythérée,
Ce fut le tout voyant Dieu,
Celui qui tient le milieu
Du cœur hyppocrenien,
Dieu par qui fut révélée
Cette amour long-temps célée
Au boiteux Junonien.

Ce Dieu, tout couvert alors
De ſueur & de pouſſiere,
Doroit un harnois de corps
A la ſçavante Guerriere ;
Ouvrage laborieux,
Où l'ouvrier induſtrieux
Avoit feint ſubtilement
Les ſciences & les armes,
Que ſa ſœur docte aux alarmes
Favoriſe également.

Mais la honte & le dédain,
Qui lui domptent le courage,
Lui font oublier ſoudain
Cet ingénieux Ouvrage.
Lors, de ſes plus beaux outils,
Il forge les rets ſubtils
Attachés à clous d'aimant,
Dont la ſombre jalouſie,
Si l'on croit la poéſie,
Lia l'un & l'autre Amant.

Ayant dreſſé ſes appâts,
Il ſort de ſon domicile;
Tournant feintement ſes pas
Aux fournaiſes de Sycile,
Où les bras accoutumés
Des Cyclopes enfumés
Coup ſur coup vont martelant,
D'une tenaille mordante
Retournant la maſſe ardente
Du tonnèrre étincelant.

Là, ce vieillard Lemnien
Feint d'aller à l'heure, à l'heure (1),
Pour donner au Thracien
L'opportunité meilleure:
Puis, avecques un long tour,
Célant ſon maiſtre retour,

(1) *A l'heure, à l'heure,* bien vîte.

Pour

Pour ſurprendre l'étranger,
Ce ſot jaloux délibere,
Par un plus grand vitupere,
Sa grande honte venger.

A peine ce Dieu boiteux
Avoit la porte paſſée,
Et jà l'Amant convoiteux
Tenoit ſa Dame embraſſée;
Et preſſant l'ivoire blanc,
Or la cuiſſe, ores le flanc,
Or l'eſtomac lui ſerroit,
Cueillant à levres décloſes
L'ame qui, parmi les roſes,
Entre deux langues erroit.

Déjà le feu raviſſant
Des douces flammes cruelles,
D'un long ſoupir languiſſant
Humoit leurs tiedes moëlles:
Et voici de toutes parts
Mille petits nœuds épars,
Dont les deux Amans lacés,
Plus fort s'étraignent & lient,
Que les vignes ne ſe plient
Sur les ormes embraſſés.

Près du lit, qui gémiſſoit,
Témoin d'un ſi doux martyre,

Le jaloux se tapissoit,
Mordant ses deux levres, d'ire;
Puis, courant deçà, delà,
En sa chambre il appella
Toute la troupe des Dieux,
Et pallissant de colere,
Leur montra cet adultere,
Joyeuse fable des cieux.

Mars, paisible à cette fois,
Fronçant le haut de sa face,
Remaschoit, à basse voix,
Je ne sçais quelle menace:
Vénus, d'un regard piteux,
Tenoit en bas l'œil honteux,
Et de ses beaux doigts polis,
En vain mignardant sa force,
Çà & là cacher s'efforce,
Et les roses, & les lis.

Celui qui a vu le tour
De l'araigne (1) ménagere,
Filant ses rets à l'entour
De la mouche passagere,
Il a vu Mars & Vénus
Enchaisnés à membres nus;

(1) *L'araigne*, l'araignée.

Et Vulcain, guignant auprès
De ſon embuſche araigneuſe,
Qui la couple vergogneuſe
Alloit ſerrant de ſi près.

Alors les plus renfrognés
De la bande olympienne,
Soudain s'en ſont éloignés,
D'une ire ſaturnienne :
Mais quelqu'un des moins faſcheux,
Voyant ces folaſtres jeux,
Se ſent chatouiller le cœur,
Et, en ſouriant, deſire
D'appreſter ainſi à rire
A l'injurieux moqueur.



SONNET.

QUI eſt ami du cœur, eſt ami de la bourſe,
Ce dira quelque honneſte & hardi demandeur,
Qui de l'argent d'autrui libéral dépendeur,
Lui-meſme à l'hoſpital s'en va tout d'une courſe :

Mais ſonge là-deſſus, qu'il n'eſt ſi vive ſource
Qu'on ne puiſſe épuiſer, ni ſi riche preſteur,
Qui ne puiſſe à la fin devenir emprunteur,
Ayant affaire à gens qui n'ont point de reſſource.

Gordes, ſi tu veux vivre heureuſement Romain,
Sois large de faveur ; mais garde que ta main
Ne ſoit a tout venant trop largement ouverte.

Par l'un, on peut gagner meſme ſon ennemi ;
Par l'autre, bien ſouvent on perd un bon ami ;
Et quand on perd l'argent, c'eſt une double perte.



DE PORTER LES MISERES ET LA CALOMNIE.

RIEN n'eſt heureux de tout point en ce monde
L'Air & le Feu, le Ciel, la Terre & l'Onde
Nous font la guerre, & les juſtes Dieux meſmes
N'ont pardonné à leurs Palais ſupreſmes.
Ne vois-tu pas que les ſignes des Cieux
Sont mutilés de pieds, de bras ou d'yeux?
N'as-tu jamais d'Eclipſe coutumiere
Vu obſcurcir l'une & l'autre lumiere?
O que d'ennui ſans repos nous tourmente!
Les uns par faim ont peine vehémente:
Autres on voit en la priſon mourir,
Pluſieurs auſſi à la guerre courir.
Le flot, le vent, le Pirate & rocher,
Sont les périls de l'avare Nocher,
Qui de ſon aiſe & repos s'ennuyant,
Aux Indes court, la pauvreté fuyant.
Celui-ci, las de ſouffrir & de vivre,
Par fer, cordeau, ou poiſon ſe délivre.
Et c'eſtui là qui eſt mieux fortuné
Que les premiers, avant que d'être né,

Enſeveli d'un ſommeil éternel,
Fait ſon tombeau du ventre maternel.
Le cours des ans, des ſiecles & ſaiſons,
Les grands Cités & ſuperbes Maiſons,
Miſes par terre, & les ruines groſſes
Des vieux palais, théatres & coloſſes,
Montrent à l'œil tout ce qui eſt ça-bas
Eſtre caduc & ſujet à trépas.
O malheureux, qui baſtit eſpérance
Sur fondement d'incertaine aſſurance!
De tous états, de tout ſexe, & tout âge,
Sollicitude eſt le propre héritage.
Ell' ſuit les Rois, les Palais ſomptueux.
Couvents ſacrés, parquets tumultueux:
Le Laboureur la porte en ſa charrue,
Et du Paſteur aux toits elle ſe rue,
L'homme de guerre auſſi la porte en croupe,
Et le marchand avare dans ſa poupe.
Rien, que vertu, ne dompte la fortune,
Comme le roc, quand la mer importune
Et çà & là, contre lui ſe courrouſſe,
Rompt les gros flots, & de ſoi les repouſſe.
O bienheureux qui de rien ne s'étonne,
Et ne paſlit jamais, quand le Ciel tonne!
O bienheureux, que les torches ardentes,
Et des trois Sœurs les couleuvres pendantes
N'excitent point, qui n'interrompt le fruit
De ſon repos pour quelque petit bruit!

Cet homme-là pour vrai jamais ne tremble,
Bien que le Ciel à la terre s'assemble :
Et ont les Dieux sa fort'resse munie
Contre fortune, & contre calomnie.
Le Ciel vengeur, protecteur d'innocence,
Donne aux pervers souvent longue licence
De nuire aux bons : puis contre eux irrité
Commande au Tems, pere de vérité,
Découvrir tout : lors la cause plus forte
Devient soudain la plus foible, de sorte
Que la grandeur de la peine compense
La tardité de la juste vengeance.
Espere, ami, espere, dure, attens
Cette faveur & du Ciel & du tems.
Et quand le Ciel n'auroit aucun souci
De tout cela que nous faisons ici;
Mais bien seroient toutes humaines choses,
Sous le pouvoir de la fortune encloses,
Ne vaut-il mieux (vu qu'elle fait son tour)
Avoir espoir de son heureux retour,
Qu'estre toujours en peur de la ruine?
Cet air couvert d'une obscure bruine
S'éclaircira, ces ondes courroussées,
Jusques au Ciel par l'Aquilon poussés,
S'appaiseront ; & par l'ancre jettée,
Au port sera ta Navire arrestée.



SONNET.

CE que je ſens, ma langue me refuſe
Vous découvrir, quand ſuis de vous abſent;
Mais tout ſoudain que près de moi vous ſent,
Elle devient & muette & confuſe.

Ainſi, l'eſpoir me promet, & m'abuſe:
Moins près je ſuis, quand plus je ſuis préſent:
Ce qui me nuit, c'eſt ce qui m'eſt plaiſant:
Je quiers cela, que trouver je recuſe.

Joyeux, la nuit, le jour, triſte je ſuis:
J'ai en dormant ce qu'en veillant pourſuis:
Mon bien eſt faux, mon mal eſt véritable.

D'une (1) me plains, & défaut n'eſt en elle:
Fais donc, Amour, pour m'eſtre charitable,
Breve ma vie, ou ma nuit éternelle.

(1) *D'une*, c'eſt-à-dire, de ſa maîtreſſe.



A SALMON MACRIN,

SUR LA MORT DE SA GELONIS.

TOUT ce qui prend naiſſance,
Eſt périſſable auſſi :
L'indomptable puiſſance
Du ſort le veut ainſi.

La roſe journaliere
Meſure ſon vermeil
A l'ardente carriere
Du renaiſſant ſoleil.

Où eſt l'honneur de Grece,
L'épouſe au fin Gregeois,
Et la chaſte Lucrece,
Baniſſement des Rois ?

L'an, qui en ſoi retourne,
Court en infinité :
Rien ferme ne ſéjourne,
Que la divinité.

La conſtance immuable
De ta douce moitié,

Sa chasteté louable,
Son ardente amitié,

Tout cela fut sans force
Contre la fiere loi,
Qui a fait le divorce
De ta femme & de toi.

Cuides tu, par ta plainte,
Soulever un tombeau,
Et d'une vie éteinte
Rallumer le flambeau?

Ton deuil peu secourable
Ne désarmera pas
Le juge inexorable
Qui préside là-bas.

La harpe thracienne,
Qui commandoit aux bois,
Aussi bien que la tienne,
Lamenta quelquefois.

Son pitoyable office
Aux enfers descendit,
Où sa chere Eurydice
En vain on lui rendit.

Macrin, ta douce lyre,
La mignonne des Dieux

Ne peut ſurmonter l'ire
Du ſort injurieux.

Il faut que chacun paſſe
En l'éternelle nuit :
La mort qui nous menace,
Comme l'ombre nous ſuit.

Ses fleches, empennées
Des ſiecles révolus,
Emportent nos années,
Qui ne retournent plus.

N'avance donc le terme
De tes jours limités ;
La vertu qui eſt ferme,
Fuit les extrémités.

Trop & trop toſt la Parque
T'enverra priſonnier
Dedans l'avare barque
Du vieillard Nautonnier.



SONNET

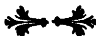
A LA REINE DE NAVARRE.

JE ne veux plus de ces Poëtes vieux
Plaindre le ſort & la fortune amere ;
Je ne veux plus pauvre appeller Homere,
Ni accuſer les aſtres envieux :

Je veux plutoſt faire venir des cieux
Les doctes Sœurs, & dire que leur mere
Fut une Reine, & Jupiter leur pere,
Jupiter Roi des Hommes & des Dieux.

Tant qu'on voudra, l'on blaſmera les Muſes,
Et ceux qui ont leurs ſciences infuſes :
Les Muſes ſont de la race des Rois :

Reines plutoſt elles ſont, ce me ſemble,
Puiſqu'une Reine avec elles s'aſſemble,
Et qu'Apollon s'eſt rendu Navarrois.



ODE.

BERGERS, courez à l'envers,
A l'ombre des saules verds;
Bergers qui, auprès des ondes
Du Clain, lentement fuyant,
Arrestez le cours bruyant
De ses Nymphes vagabondes,

Démanchez vos chalumeaux,
Et dites à ces ormeaux,
A ces antres & fontaines:
N'écoutez plus nos chansons,
Ni ces ruisseaux, ni leurs sons,
Enfans de roches hautaines;

Mais oyez le son divin
Du chalumeau poitevin,
Renouvellant la mémoire
Du Pasteur Sicilien,
Et du grand Italien
La vive & durable gloire.

Nagueres votre Berger,
Traversant d'un pied léger

Le dos chenu des montagnes,
Ramena les doctes Sœurs,
Abbreuvant de leurs douceurs
Les Poitevines campagnes.

C'est le premier des Bergers
Qui, dédaignant les dangers
De l'envieuse ignorance,
À ses vers osta le frein,
Les faisant d'un libre train
Galopper parmi la France.

Qu'ils ont retardé souvent
Et les ondes & le vent,
Quand les Nymphes Poitevines,
Et les Dieux aux pieds de bouc,
Trépignoient dessous le joug
De ces cadences divines!

Mais bien les troupeaux barbus,
Oyant des sommets herbus
Ses aubades nompareilles,
Ont fait mille & mille sauts,
Et les plus lourds animaux
En ont dressé leurs oreilles.

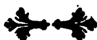
Ainsi le grand Thracien,
De son luth musicien,
Tiroit les pierres oyantes,
Les fleuves émerveillés,

Et des chesnes oreillés
Les testes en bas ployantes.

Heureux Berger, désormais
Tu seras par-tout jamais
L'honneur des champs & des prées,
L'honneur des petits ruisseaux,
Des bois & des arbrisseaux,
Et des fontaines sacrées.

L'Amour se nourrit de pleurs,
Et les abeilles de fleurs;
Les prés aiment la rosée;
Phoebus aime les neuf Sœurs,
Et nous aimons les douceurs
Dont ta Muse est arrosée.

Ainsi l'Arcadique Dieu
Te favorise en tout lieu,
Et tes brebis camusettes!
Ainsi à toi seulement
Demeure éternellement
L'honneur des vieilles Musettes!



SONNET.

Qui a nombré, quand l'aſtre qui nous luit,
Ja le milieu du bas cercle environne,
Tous ces beaux feux qui font une couronne
Aux noirs cheveux de la plus claire nuit;

Et qui a ſçu combien de fleurs produit
Le verd Printems, combien de fruits l'Automne,
Et les tréſors que l'Inde riche donne
Au Marinier, qu'avarice conduit;

Qui a compté les étincelles vives
Du Mont Véſuve, & les flots qui en mer
Heurtent le front des écumeuſes rives;

Celui encor d'une, qui tout excelle,
Peut les vertus & beautés eſtimer,
Et les tourmens que j'ai pour l'amour d'elle.



LA COMPLAINTE

DU DÉSESPÉRÉ.

AINSI que la fleur cueillie,
Ou par la bise assaillie,
Perd le vermeil de son teint,
En la fleur du plus doux âge,
De mon pallissant visage
La vive couleur s'éteint.

Une languissante nue
Me sille déjà la vue,
Et me souviens, en mourant,
Des lieux où, plein de tristesse,
Navré par le Dieu qui blesse,
Mes amours allois pleurant.

Les bleds aiment la rosée,
Dont la plaine est arrosée;
La vigne aime les chaleurs;
Les abeilles les fleurettes,
Et les vaines amourettes,
Les complaintes & les pleurs.

Mais j'ai bien autre souffrance !
Depuis ma premiere enfance,
Jusqu'à mes ans vigoureux,
Las ! hélas ! quelle journée
Fut onc si mal fortunée
Que mes jours les plus heureux ?

Mes os, mes nerfs & mes veines,
Témoins secrets de mes peines,
Et mille soucis cuisans,
Avancent de ma vieillesse
Le triste hiver, qui me blesse
Devant l'été de mes ans.

Comme l'automne saccage
Les verds cheveux du bocage
A son triste avénement,
Ainsi peu-à-peu s'efface
Le crespe honneur de ma face,
Veuve de son ornement.

D'une entre-suivante fuite,
Il ajourne, & puis ennuite (1) :
L'an, d'un mutuel retour,
Ses quatre saisons rameine ;

(1) *Il ajourne, & puis ennuite*, il fait jour, & puis il fait nuit.

Et après la lune pleine,
Le croissant luit à son tour.

Tout ce que le ciel entourne,
Fuit, refuit, tourne & retourne,
Comme les flots blanchissans
Que la mer venteuse pousse,
Alors qu'elle se courrouce
Contre ses bords gémissans.

Chacune chose décline
Au lieu de son origine;
Et l'an, qui est coutumier
De faire mourir & naistre
Ce qui fut rien avant d'estre,
Réduit à son rien premier.

Mais la tristesse profonde,
Qui d'un pied ferme se fonde
Au plus secret de mon cœur,
Seule immuable demeure,
Et contre moi, d'heure en heure,
Acquiert nouvelle vigueur.

Lorsque d'un pas difficile,
Hors du triste domicile,
Je me traisne par les champs,
Le souci, qui m'accompagne,
Ensemence la campagne
De mille regrets tranchans.

Si d'aventure j'arrive
Sur la verdoyante rive,
J'essourde le bruit des eaux :
Si au bois je me transporte,
Soudain je ferme la porte
Aux doux gosiers des oiseaux.

Pourtant ne suis de la race
Qui, dessus les monts de Thrace,
O Dieux ! s'arma contre vous ;
Ni de l'hoste abominable,
Qui, pour son forfait damnable,
Accrût le nombre des loups.

Je ne suis né de la terre
Qui, en la thébaine guerre,
Huma le sang fraternel,
Dont le mutuel outrage
Témoigna l'aveugle rage
De l'inceste paternel.

Divine Majesté haute,
D'où me viennent, sans ma faute,
Tant de remords furieux ?
O malheureuse innocence,
Sur qui ont tant de licence
Les astres injurieux !

Heureuse la créature,
Qui a fait sa sépulture

Dans le ventre maternel !
Heureux celui dont la vie,
En naissant, lui fut ravie
Par un sommeil éternel !

SONNET.

FLATTER un créditeur, pour son terme alonger,
Courtiser un Banquier, donner bonne espérance,
Ne suivre, en son parler, la liberté de France,
Et pour répondre un mot, un quart-d'heure y songer ;

Ne gaster sa santé, par trop boire & manger,
Ne faire sans propos une folle dépense,
Ne dire à tous venans tout cela que l'on pense,
Et, d'un maigre discours, gouverner l'étranger :

Connoistre les humeurs, connoistre qui demande,
Et, d'autant que l'on a la liberté plus grande,
D'autant plus se garder que l'on ne soit repris :

Vivre avecque chacun, de chacun faire compte ;
Voilà, mon cher Morel (dont je rougis de honte),
Tout le bien, qu'en trois ans, à Rome j'ai appris.




SONNET.

CENT mille fois, & en cent mille lieux,
Vous rencontrant, ô ma douce guerriere,
Le pied tremblant me retire en arriere,
Pour avoir paix avecque vos beaux yeux.

Mais je ne puis, & ne pourroient les Dieux
Frener le cours de ma volonté fiere.
Si je le puis, la ſuperbe riviere
Fera le ſien monter juſques aux Cieux.

Que te ſert donc éloigner le vainqueur,
O toi, mon œil, ſi, au milieu du cœur,
Je ſens le fer dont il faut que je meure?

Ainſi, le Cerf, par la plaine élancé,
Evite l'arc meurtrier qui l'a bleſſé,
Mais non le trait, qui toujours lui demeure.



ODE.

Qu'il faut écrire dans sa Langue.

QUI grec & latin veut écrire,
Semble un Icare, un Phaéton ;
Et semble, à le voir, qu'il désire
A la mer donner nouveau nom.

Il y met de l'eau, ce me semble,
Et pareil (peut-estre) encor est
A celui qui du bois assemble,
Pour le porter en la forest.

Princesse, je ne veux point suivre
D'une telle mer les dangers,
Aimant mieux entre les miens vivre,
Que mourir chez les étrangers.

Mieux vaut que les siens on précede,
Le nom d'Achille poursuivant,
Que d'estre ailleurs un Diomede,
Voire un Thersite bien souvent.

Quel siecle éteindra ta mémoire,
O Boccace ? & quels durs hivers

Pourront jamais ſécher la gloire,
Pétrarque, de tes lauriers verds?

Qui verra la voſtre muette,
Dante, Bembe, à l'eſprit hautain?
Qui fera taire la muſette
Du Paſteur Néapolitain?

Le Lot, le Loir, Touvre, & Garonne,
A vos bords vous direz le nom
De ceux que la doĉte couronne
Éterniſe d'un haut renom.

Et moi (ſi pourtant mon délire
Ne me déçoit) je te promets,
Loire, & je jure que ta lyre,
Si je vis, ne mourra jamais.



LE

LE COMBAT D'HERCULE ET D'ACHELOIS (1),

Traduit d'Ovide.

CE n'est ici que je chante
Les Titans fiers, outrageux ;
Ni ceux que la Grece vante,
Ni le Troyen courageux :
Je ne redis l'entreprise
De Turne, & du fils d'Anchise,
Et je ne rechante pas
Tydé, Capanée, Adraste,
Ni les deux fils d'Iocaste,
Ni les Thessales combats.

Mais je veux chanter Alcide,
Quand d'Amour suivant les loix,
Il dompta la force humide
Des trois formes d'Achelois ;
D'Achelois, ce brave fleuve,
Qui à son dam fit épreuve

(1) *C'est le Fleuve* Achelois, *que du Bellay a fait de trois syllabes.*

De ſa force & de ſon cœur,
Et ſe briſa, dit la fable,
Contre le bras indomptable,
De tant de monſtres vainqueur.

La Princeſſe Etolienne
Avoit dompté, ſous ſes yeux,
La grandeur herculienne,
Et ce fleuve audacieux.
Une alliance auſſi belle,
Mille autres encore appelle;
Mais tous cedent à ces deux.
Achelois premier s'adreſſe
Au pere de la Princeſſe,
Haut aſſis au milieu d'eux.

Reçois-moi, dit-il, pour gendre,
Prince Calidonien.
Mais plutoſt veuille moi prendre,
Dit le grand Aonien:
Ta fille aura pour beau-pere,
Celui qui le ciel tempere:
Mille monſtres ſurmontés,
Pour douaire je lui donne:
Pour ton ſervice, j'ordonne
Ces bras non jamais domptés.

Achelois dit au contraire:
J'apporte ma déité,

Plus riche & digne douaire,
Que ne l'eſt l'humanité.
Je ſuis d'un grand fleuve Prince;
Je traverſe ta province
En mille tours fluctueux:
Du gras limon qui arrive
Deſſus ma fertile rive,
Je rends les champs fructueux.

Contre moi n'eſt irritée
La grand Princeſſe des Dieux;
Je ne connois Euryſtée,
Ni ſon courage odieux;
Je ne me ſuis feint un pere,
Par le crime de ma mere,
Ni tous ces monſtres conquis.
Roi doncques, ne veuille querre
Un gendre en étrange terre,
L'ayant chez toi tout acquis.

L'ami de Déïanire,
A ces mots injurieux;
Soudain embraſe ſon ire,
Et d'un regard furieux:
Toi, dit-il, trop plus adextre
Du parler, que de la dextre,
Brave tant que tu voudras,
Ton braver ne me fait honte,

Pourvu que je te ſurmonte
Par la force de mon bras.

Diſant ces mots, il deſſerre
Ses bras nerveux & charnus ;
Jette ſa maſſe par terre,
Et montre ſes membres nus.
Achelois, ſa robe verte,
De joncs & roſeaux couverte,
S'arrache deſſus le dos :
Chacun d'eux baiſſe la teſte,
Et à la lutte s'appreſte,
De nerfs, de membres & d'os.

Leurs paulmes ils enſablonnent,
Et leurs dos contrecourbés,
Des priſes qu'ils s'entredonnent
Sont tout meurtris & plombés :
Qui tient, qui lache ſa priſe ;
Qui par force, ou par ſurpriſe,
Gagne le deſſous des bras ;
Qui ſes jambes contrelace
Qui, ſans bouger de ſa place,
Se tient ferme ſur ſon pas.

Long-temps Hercule s'efforce ;
Long-temps, contre ſes efforts,
Achelois a moins de force,
Que de peſanteur de corps :

L'un en vain travaille & ſue ;
L'autre tardif ſe remue,
Non moins ferme qu'une tour,
Ou qu'un rocher qui ſe fonde
Immobile contre l'onde,
Qui le bat tout à l'entour.

Trois fois Hercule repouſſe
La poitrine d'Achelois ;
La roideur de ſa ſecouſſe,
Fut vaine juſqu'à trois fois :
A la quatrieme, il s'élance,
Et de ſa plus grand' vaillance,
Met ſon lutteur au deſſous,
L'eſtreint, le heurte, le ſerre,
Et lui fait mordre la terre,
Accablé ſous ſes genoux.

Le fleuve ſe ſentant moindre,
Et d'adreſſe & de pouvoir,
A ſa force voulut joindre
Le ſecours de ſon ſçavoir.
Des mains d'Hercule il s'écoule,
Et fait ſerpent qui ſe roule,
En longs cercles va gliſſant,
Siffle comme une ſagette,
Dardant menu ſa languette,
En deux pointes finiſſant.

C'est de mon berceau l'ouvrage,
Dit Hercule; & qui te fait
Si prodigue de courage,
Sous un serpent contrefait?
Quand bien tu te pourrois dire
De tous les serpens le pire,
Pourtant cet hydre n'es-tu,
Cet hydre qui, tant fertile,
Gagnoit, d'un dommage utile,
Deux chefs, pour un abattu.

Toi donc, sous forme empruntée,
Penses-tu bien surmonter
Cette puissance indomptée,
Qui sçut tel monstre dompter?
Ainsi se rioit Alcide,
Jà tenant ce Dieu liquide,
Qui en vain se hérissant,
Se démene & se travaille,
Pour sortir de la tenaille,
Qui va sa gorge pressant.

Voici la derniere épreuve:
Jà, d'un miracle nouveau,
S'étoit déguisé le fleuve
Sous la forme d'un taureau,
Qui, rouant son œil terrible
D'un long meuglement horrible,

Remasche un peu sa fureur ;
Puis, d'une course élancée,
S'en vient la teste baissée,
Portant la foudre & l'horreur.

Mais celui dont le courage
Ne sentit oncque la peur,
Attend bravement l'orage
De ce troisieme labeur.
La jambe droite il avance,
Et d'une égale balance
Saisit à bras déployés
Ses cornes, qu'il tire & pousse,
Et d'une adroite secousse,
Étend le fleuve à ses piés.

Mais l'ire & la force, à l'heure,
Hercule tant anima,
Que de la corne meilleure,
Le front il lui désarma :
Du pied lui donne en la panse,
Et la corne arriere lance,
Que les Nayades alors
Ont chérement recueillie,
Et l'ont richement remplie
De leurs plus riches trésors.

Hercule alors, pour sa peine,
De son peuplier couronné,
Sa douce Guerriere emmeine;
Le Fleuve reste écorné,
Et se couronnant de saule,
Jusqu'au dessus de l'épaule,
Se tapit dedans ses eaux,
Où, vergogneux, il essaie
Cacher sa nouvelle plaie,
De ses cannes & roseaux.

SIXAIN

CONTRE SES ENVIEUX.

PLUSIEURS me grondent de bien loin;
Mais celui qui de tout a soin,
Par bonheur, y a mis bon ordre :
Ils sont comme chiens qui, de nuit,
Abboient la lune qui luit,
Et ne la peuvent jamais mordre.



ÉLÉGIE D'AMOUR.

S'il m'en souvient, vous me dites un jour,
En vous tenant quelque propos d'amour,
Que vous n'étiez de si leger courage
Que de juger du cœur par le visage.
Qu'amour si-tost ne se peut enflammer,
Qu'il faut enfin connoistre avant d'aimer;
Et que hastif je voulois faire gerbe
D'une moisson qui est encore en herbe.
Quant au premier, je ne veux soutenir
Que vous deviez pour oracle tenir
Tout ce qu'on dit; ni que, soit vraie ou feinte,
Dessus le front toujours l'amour soit peinte.
Quant est de moi, je ne pris oncq' plaisir
A contrefaire un amoureux desir,
Comme ceux-là qui aiment par la plume,
Et, sans aimer, font l'amour par coutume.
Quant à vouloir en herbe moissonner,
Ce qu'en épi vous pourriez me donner
Avec le temps, si j'avois la science
De le gagner avec la patience,
Je ne voudrois qu'on me pust reprocher
Que les fruits verds je voulusse arracher;
Ni que si fol ou si hastif je fusse,
Que leur saison attendre je ne pusse:

E 5

Mais ne peut-on l'amour assaisonner,
Comme les fruits, & par art lui donner
Maturité, sans bien souvent attendre
Si longuement, pour le trouver plus tendre,
Que par le temps, ou autre deffaveur,
Il ait perdu le goût ni la saveur ?
  Les fruits d'amour sont de nature telle,
Qu'ils plaisent plus en leur saison nouvelle,
Qu'en leur hyver, d'autant que leur verdeur
Ne se mûrit jamais par la froideur ;
Et n'ont le goust & la couleur si franche,
Quand de soi-mesme ils tombent de la branche.
  L'amour, Madame, en mon affection,
Est arrivé à sa perfection ;
Et ne pourroient ni le temps, ni l'usage,
Y ajouter un seul point davantage.
Donques pourquoi en sont les fruits trop verds ?
Prenez le cas, que cinq ou six hyvers
Soient ja passés, & qu'avec longue peine
Ils soient venus en accroissance pleine,
Et souffrez lors que j'ose les cueillir ;
C'est les gaster, que les laisser vieillir.



SONNET.

PANJAS, veux-tu ſavoir quels ſont mes paſſe-
temps ?
Je ſonge au lendemain, j'ai ſoin de la dépenſe
Qui ſe fait chacun jour, & ſi faut que je penſe
A rendre, ſans argent, cent créditeurs contens.

Je vais, je viens, je cours, je ne perds point de
temps.
Je courtiſe un Banquier, je prends argent d'avance :
Quand j'ai dépéché l'un, un autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que je prétends.

Qui me préſente un compte, une lettre, un mé-
moire :
Qui me dit que demain eſt jour de conſiſtoire :
Qui me rompt le cerveau de cent propos divers.

Qui ſe plaint, qui ſe deult (1), qui murmure, qui
crie.
Avecque tout cela, dis (Panjas), je te prie,
Ne t'ébahis-tu point, comme je fais des vers ?

(1) *Deult*, lamente.



SONNET.

MARAUD, qui n'es Maraud que de nom
seulement,
Qui dit que tu es sage, il dit la vérité;
Mais qui dit que le soin d'éviter pauvreté
Te ronge le cerveau, ta face le dément.

Celui vraiment est riche & vit heureusement,
Qui, s'éloignant de l'une & l'autre extrémité,
Prescrit à ses desirs un terme limité:
Car la vraie richesse est le contentement.

Sus donc (mon cher Maraud) pendant que notre
Maistre,
Que pour le bien public la nature a fait naistre,
Se tourmente l'esprit des affaires d'autruy,

Va devant à la vigne apprester la salade;
Que sçait-on qui demain sera mort ou malade?
Celui vit seulement, lequel vit aujourd'hui.



LE RETOUR

DU PRINTEMPS.

A JEAN DORAT.

DE l'hiver la trifte froidure,
Va fa rigueur adouciffant,
Et des eaux l'écorce tant dure,
Au doux zéphire amoliffant.
  Les oifeaux, par les bois,
  Ouvrent à cette fois
  Leurs gofiers étrécis:
  Et plus, fous durs glaffons,
  Ne fentent les poiffons
  Leurs manoirs raccourcis.

La froide humeur des monts chenus
Enfle déja le cours des fleuves;
Déja les cheveux font venus
Aux forefts fi longuement veuves.
  La terre, au Ciel riant,
  Va fon teint variant

De mainte couleur vive :
Le Ciel, pour lui complaire,
Orne sa face claire
De grand' beauté naïve.

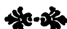
Or est temps que l'on se coronne
De l'arbre, à Venus consacré ;
Où que sa tête en environne
Des fleurs qui viennent de leur gré.
Qu'on donne au vent aussi
Cet importun souci,
Qui tant nous fait la guerre :
Que l'on aille sautant,
Que l'on aille heurtant,
D'un pied libre, la terre.

Voici déja l'Eté qui tonne,
Chasse le peu durable ver ;
L'Eté, le fructueux Automne ;
L'Automne, le frilleux Hiver.
Mais les lunes volages,
Réparent ces dommages ;
Et nous, hélas ! nous hommes,
Quand descendons aux lieux
De nos ancestres vieux,
Ombre & poudre nous sommes.

Pourquoi donc avons-nous envie
Du foin qui les cœurs ronge & fend ?
Le terme bref de notre vie
Long efpoir avoir nous défend.
  Ce que les deftinées
  Nous donnent de journées,
  Eftimons que c'eft gain.
  Que fçais-tu fi les Cieux
  Octroiront à tes yeux
  De voir un lendemain ?

SUR LES AUTEURS OBSCURS.

SANS embarras venons au point.
Que fert-il de fe vouloir faire
Émerveillable au populaire,
Par les chofes qu'il n'entend point ?
  Celui qui veut que fon œuvre
  Profitable fe defcœuvre,
  Qu'il foit utile & plaifant ;
  Ou, s'il veut cacher fon dire,
  Sans prendre peine à écrire,
  Qu'il le cache en fe taifant.



SONNET.

NOUVEAU venu, qui cherche Rome en Rome,
Et rien de Rome en Rome n'apperçois.
Ces vieux palais, ces vieux arcs que tu vois,
Et ces vieux murs, c'eſt ce que Rome on nomme.

Voi quel orgueil, quelle ruine, & comme
Celle qui mit le monde ſous ſes loix,
Pour dompter tout, ſe dompta quelquefois,
Et devint proye au tems, qui tout conſomme.

Rome, de Rome, eſt le ſeul monument;
Et Rome, Rome, a vaincu ſeulement.
Le Tybre ſeul, qui vers la mer s'enfuit,

Reſte de Rome; ah! mondaine inconſtance!
Ce qui eſt ferme, eſt par le temps détruit,
Et ce qui fuit, au temps fait réſiſtance.



CHANT

DE L'AMOUR ET DU PRINTEMPS.

QUELQUE plus heureux ſonneur
Sonne l'immortelle gloire,
Qui doit conſacrer l'honneur
De la françaiſe victoire;
  Chante l'aigle abandonné
De ſon Eſpagne fuitive,
Et le croiſſant couronné,
Menant la guerre captive.
  A l'Amour j'offre mes chants;
Pour lui, déployant mes aiſles,
Je raſe la fleur des champs
Des neuf Filles immortelles.
  Autant que me ſemble doux
Le trait de ma flamme vive,
Autant, mes vers, ſoyez-vous
Remplis de douceur naïve.
  Le blanc taureau raviſſeur
Dore la ſaiſon nouvelle,
Et en nouvelle douceur
Mon amour ſe renouvelle.
  Si les joyeux oiſelets,
Deſſus les vertes fleurettes,

Et par les bois nouvelets,
Dégoisent leurs amourettes,
  Pourquoi ne dirois-je aussi
Le seul plaisir de ma vie,
Puisqu'Amour le veut ainsi,
Et que le ciel m'y convie?
  Le flambeau, dont les chaleurs
Ardent l'antique froidure,
De mille sortes de fleurs
Repeint la jeune verdure.
  Des fleuves les pieds glissans
Frappent leurs plus hautes rives,
Et les sommets verdissans
Rehaussent leurs testes vives.
  Déjà les seps, tournoyans
Autour des branches, verdoient:
Jà les verds sillons ployans
Par les campagnes ondoient.
  Bacchus, Priape & Cerès,
Palès, Vertumne & Pomone,
Et chaque Dieu des forests
Se prépare une couronne.
  Tous les verds trésors des cieux,
Riche ornement de la plaine,
Représentent à mes yeux
L'objet de ma douce peine.
  Je vois dedans ces œillets
Rougir les deux levres closes,

Dont les boutons vermeillets
Blesmissent le teint des roses.
  Je vois paslir dans ces lis,
Qui en longueur se blanchissent,
La neige des doigts polis,
Qui en dix perles finissent.
  Ce vent, qui rase les flancs
De la plaine colorée,
A longs soupirs doux soufflans,
Qui rident l'onde azurée,
  M'inspire un doux souvenir
De cette haleine tant douce,
Qui fait doucement venir,
Et plus doucement repousse.
  Ici, dédier je veux
Un autel à ma Déesse,
Pour y consacrer les vœux
Que ma Muse lui adresse.
  Qu'il n'y ait dans ce beau clos
Branche qui ne reverdisse,
Bouton qui ne soit éclos,
Ni herbe qui ne fleurisse!
  Jamais n'y manque le thym,
L'œillet, le lis, ni la rose,
Ni la fleur qui, au matin,
Est ouverte, & au soir close!
  Jamais n'y faille le miel,
Ni le lait, ni la rosée,

Et de la manne du ciel,
Toujours ſoit l'herbe arroſée !
Toujours y faſſent leur tour
Les carrieres ondoyantes ;
Toujours les bois, à l'entour,
Courbent leur cîmes ployantes !
De nuit, ſur l'humide front
Des fleurs de vermeil écrites,
Y viennent danſer en rond
Les Nymphes & les Charites !
De jour, lorſque le ſoleil
Darde ſa flamme plus grande,
Y viennent prendre ſommeil,
Diane, & ſa chaſte bande !
Deſſus les ſieges herbus,
Paſliſſe la verde olive ;
Et le verd trône de Phœbus,
Y ait ſa perruque vive !
Paſteurs, que de ces chapeaux
Chacun ait ſa teſte ceinte :
Mais n'y menez vos troupeaux,
Car toute l'herbe en eſt ſainte.



CHANT

DE L'AMOUR ET DE L'HIVER.

ORES, que mon Roi s'efforce,
Malgré l'hiver & la force
D'Orion le pluvieux,
De ſuivre l'heur de ſa gloire,
Et l'honneur de la victoire
Que lui promettoient les Dieux;

Amour, ſuivant l'entrepriſe
De ſa dépouille conquiſe,
M'a guidé juſques ici,
Où ſa déité compagne
Suit, par la veuve campagne,
Et mes pas & mon ſouci.

Bien que l'œil, qui tout regarde,
Œil de qui la lampe darde
Les rayons de notre jour,
N'ait rien vu encore au monde,
Qui perdurable ſe fonde
D'un immuable ſéjour:

Si voit-il toujours ma peine
Opiniaſtre & certaine,
Soit que du blanc raviſſeur
Il dore la riche corne,
Soit qu'il entre au capricorne
Par le cercle traverſeur,

Dédaignant la face veuve
De la terre autrefois neuve,
Le chef vieillard des foreſts,
Des prés la toiſon mouillée,
Et la plaine dépouillée
Du blond honneur de Cérès.

Je me plains de ta nature,
Amour, vu que ta peinture
N'époinçonne les oiſeaux,
Fors en la ſaiſon nouvelle,
Lorſque ta fleche cruelle
Sonde le plus creux des eaux;

Mais ta cruauté félonne,
Toujours, toujours m'aiguillonne
D'un perpétuel retour,
Soit au temps de la froidure,
Soit que la jeune verdure
Déride le front du jour.

Heureux trois fois, voire quatre,
Le ſoldat qui va rabattre

D'Eſpagne le brave effort,
Et qui, loin de ſa province,
Devant les yeux de ſon Prince,
S'acquiert une belle mort!

Mais moi, chétif, qui demeure,
Hélas! il faut que je meure,
Non devant les yeux des Rois,
Sur la guerriere campagne,
Rouge du ſang de l'Eſpagne,
Mais ſous l'horreur de ces bois;

Bois triſtes & ſolitaires,
De ma peine ſecrétaires,
Où l'Amour, qui me conduit,
Livrant mon cœur aux alarmes,
Baigne ſouvent de mes larmes
L'humide ſein de la nuit.

Là, je reſonge ſans ceſſe
L'heureux ſoir, que ma Déeſſe
Liſoit la carte des cieux,
Au doigt me montrant la face
De mille flambeaux, qu'efface
Le double feu de ſes yeux.

Je vois la fuyante ſuite
D'une eau ſillonnant ſa fuite,
Au pied d'un rocher mouſſu,
Fondant le dos d'une prée

Étroitement emmurée
D'un double tertre boſſu.

Sur l'un, quelquefois ondoient
Mille ſillons, qui blondoient ;
Sur l'autre, ſont les murs vieux,
Hideux de ronces & d'hierre,
Séjour qui la tige enſerre
De mes maternels aïeux.

Là mes cendres je dédie ;
Mais à ces fleurs je ſupplie,
Et à ces herbes auſſi,
Au myrthe, au laurier encore,
Et à l'arbre qui m'honore,
Ne croiſtre jamais ici.

Jamais n'y croiſſent les roſes,
Ni les fleurettes décloſes !
Jamais le rouſſoyant miel
N'y coule deſſus ma tombe,
Ou, ſi quelque choſe y tombe,
Que ce ſoit l'ire du ciel !

Que les oiſelets s'y taiſent !
Que les ruiſſeaux s'y appaiſent !
Que l'an, veuf de fleurs & fruits,
N'ait qu'une ſaiſon ſtérile !
Rien n'habite cet aſile
Que mes douloureux ennuis !

Au

Au croc d'une vieille ſouche,
Qui d'un décourbé ſe couche
Deſſus le front de ces eaux,
Soit cette harpe attachée,
Indigne d'eſtre accrochée
A ces jeunes arbriſſeaux.

Vous donc, Troupe Delienne,
Et vous, l'Alcidanienne,
Cherchez ailleurs vos ébats;
Faunes, Satyres, Driades,
Pour trépigner vos aubades,
N'apportez ici vos pas.

Mais ſi quelqu'un, d'aventure,
Sur la triſte ſépulture,
D'un pas errant eſt guidé,
Ces vers il y puiſſe lire,
Engravés ſous une lyre,
Sur l'écorce au front ridé:

C'étoit la lyre Angevine
D'un, que ſa toute-divine
A conduit au dernier point,
Par une ennuyeuſe abſence,
Pource qu'il n'eut la puiſſance
De vivre, & ne la voir point.



DE DEUX AMANS,

A VÉNUS.

Nous deux Amans, qui, d'un mesme courage,
Sommes unis en ce prochain village,
Chaste Cypris, vouons à ton autel,
Avec le lis, l'amaranthe immortel;
Et c'est afin que notre amour soit telle,
Que l'amaranthe a la fleur immortelle;
Soit toujours pure, & de telle blancheur
Que sont les lis, en leur pasle fraischeur;
Et que nos coeurs mesme lien assemble,
Comme ces fleurs on voit jointes ensemble.



LE MORETUM

DE VIRGILE (1).

JA l'éveilleur du rustique séjour,
Par son chant rauque, avoit prédit le jour,
Lorsque Marsault, qui pour tout héritage,
Ne possédoit qu'un petit jardinage,
Craignant déja la faim du jour suivant,
De son grabat tout beau se va levant;
Et tastonant, avec la main soigneuse,
L'obscurité de la nuit sommeilleuse,
Cherche le feu, lequel il a trouvé,
Après l'avoir à son dam éprouvé.
 Là, d'une souche, à demi consumée,
Sortoit encor quelque peu de fumée;
Et, sous la cendre, étoit le feu caché :
Alors Marsault, avec le front penché
Sur le foyer, vient approcher sa meche,
Et attirant un peu d'étouppe feche,

(1) *Cette Pièce porte si fort l'empreinte du talent, que nous avons cru devoir la recueillir, quoique longue, & peu intéressante par le sujet.*

D'un fer pointu, ſouffle tant & ſi fort,
Qu'il alluma le feu à demi mort.
  L'obſcurité fait place à la chandelle:
Marſault chemine, & toujours autour d'elle
Porte la main, pour la garder du vent,
Puis ouvre un huis, qui étoit au-devant.
D'un moncelet de fourment il va prendre,
Autant que peut la meſure comprendre,
Qui environ ſeize livres contient.
Il part de-là, à la meule s'en vient:
Et ſur un aix, ſervant à cette affaire,
Met près du mur ſon petit luminaire,
Alors il va déplier ſes bras nuds,
Ses deux gros bras bien nerveux & charnus,
Portant de chevre une peau hériſſée,
Deſſus le flanc ruſtiquement trouſſée:
Prend le ballay, & tout à l'environ,
Va nettoyant la meule & le gyron;
Et puis il met ſes mains à l'exercice,
Et à chacune ordonne ſon office.
Avec la gauche, il fait tomber le grain
Deſſous la meule; & avec l'autre main,
Donne le tour d'un rond qui point ne ceſſe:
Le blé moulu, tombe en farine épaiſſe.
  Aucune fois, d'un travail ſuccéſſeur,
La gauche tourne & ſoulage ſa ſœur:
Lui-même auſſi quelquefois ſe ſoulage,
Chantant des vers, & chanſons de village.

Alors Catou il huche (1) hautement.
Pour tous servans, il avoit seulement
Cette Catou, qui, à sa laide mine,
Montroit assez qu'elle étoit Limousine;
Les cheveux roux, & le teint tout hassé,
La lippe enflée, & le sein avallé,
Le ventre gros, jambe grosse, & grands plantes(2),
Et aux talons toujours mules & fentes.
Marsault lui dit qu'elle fasse du feu,
Que l'eau soit chaude; & voyant peu-à-peu
Son blé moulu, il le prend, il le sasse:
Le son demeure, & la farine passe.
  Puis, sur un aix, l'agence tout soudain;
Verse l'eau tiede, &, en menant la main,
Tout au travers, pétrit tout pesle-mesle:
Avecque l'eau la farine se mesle.
Des grains de sel il y répand aussi:
L'œuvre se forme & devient épaissi.
Avec la paulme, en rond, il le façonne,
Presse le moule, & sa marque lui donne,
Le porte au feu (Catou, premierement,
Avoit le lieu nettoyé proprement).
D'un teƈt voulté il a fait sa fournaise:
Et cependant que la tuile & la braise

(1) Il *huche*, il appelle.
(2) *Plantes*, pieds.

Font leur devoir, Marſault ne chomme pas,
Mais ſe pourvoit d'autres mets & repas,
Pour ne trouver, en la mangeant ſeulette,
Fade ſaveur au gouſt de ſa galette.
  De chair de Porc, par le ſel endurci,
Les gros quartiers, & les jambons auſſi
N'étoient pas-là pendus pour ſon uſage;
Mais ſeulement le rond d'un vieux fromage,
Par le milieu, traverſé d'un genet,
Et tout auprès un vieux fagot d'Aneth:
Lui donc, ayant le ſoin de ſa paſture,
Pour ſon diſner cherche autre nourriture.
  Joignant la loge, où Marſault habitoit,
Fut un jardin, un jardin qui étoit,
D'un peu d'oſiers, clos devant & derriere,
Et de roſeaux à la canne legere:
Petit de lieu, mais d'herbes bien fourni.
Ce jardin-là n'étoit pas dégarni
De ce qui ſert à un pauvre ménage:
Souvent le riche y prenoit ſon uſage.
Quant au labeur, cela ne lui couſtoit
Que l'entretien: cet entretien, c'étoit
Quand quelque feſte, ou ſaiſon pluvieuſe,
Avoient rendu ſa charrue ocieuſe (1).
  Marſault ſavoit les plantes diſpoſer,
Marſault ſavoit ſemer & arroſer

(1) *Ocieuſe*, oiſive.

Là, se trouvoit toute herbe de potage;
Là, s'épandoit la bette au grand feuillage,
Et la vienne, espessement croissant,
Avec la mauve, & l'eau le verdissant:
Les chiches poids y prenoient nourriture,
Oignons, pavots d'endormante nature;
Là, s'étendoit la friande laitue,
Et là, s'enfloit la coucourde ventrue.
Cela n'étoit de Marsault le manger.
(Car qui étoit plus que lui ménager?)
Son revenu au peuple étoit utile,
Il en portoit certains jours à la ville,
Et puis au soir retournoit à grand' joie,
Leger d'épaule & chargé de monnoye.
Bien peu souvent de la chair achetoit;
Le rouge oignon son appétit domptoit,
Et le porreau bien teillant: quelquefois
Il se paissoit de cresson alénois,
Qui prend au nez, d'endive & de roquette (1),
Bons aux vieillards: voilà comment se traite
Le bon Marsault, qui, songeant à son cas,
En son jardin, va chercher son repas.
Premierement, grattant un peu la terre,
Quatre aulx épais déracine & déterre,
Arrache aussi des coriandres grêles,
Et du persil aux petites umbelles;

(1) *Sortes de salades.*

De verte rue il a sçu se pourvoir ;
Puis, tout joyeux, près du feu vient s'assoir :
Huche Catou, demande le mortier,
Plume l'oignon, prend ce qui fait mestier (1),
Jette le reste, & puis en belle eau frotte,
Bien nettement, la terreuse échalotte ;
Et tout cela vous jette dans le fond
De son mortier, qui fust cavé en rond.
  Des grains de sel il y met davantage,
Il y ajoute encore du fromage
Dur & salé ; & puis ces herbes-là,
Dont j'ai parlé, jette sur tout cela :
Et puis dessous ses aynes hérissées,
De la main gauche à ses robbes troussées ;
De l'autre main, il va pillant les aulx,
Dont la senteur offense les nazeaux :
Le suc de l'un avec l'autre s'assemble,
Le pilon tourne, & brise tout ensemble :
Lors, peu à peu, cestuy perd sa valeur,
Et cestui-là ; tous n'ont qu'une couleur,
Qui, pour le blanc, n'est du tout verdissante,
Ni pour le verd, toute aussi blanchissante.
Souvent Marsault, comme tout courroucé,
Souffle, renifle, & d'un nez retroussé,
Maudit ses aulx : souvent torche ses yeux
Du bout des doigts ; souvent tout furieux,

---

(1) *Ce qui fait mestier*, ce dont il a besoin.

Va maugreant la vapeur innocente.
Déjà ſe fait la matiere plus lente
Qu'auparavant : le pilon, qui tenoit
Dans le mortier, plus lentement tournoit.
Or, il y meſle un peu d'olif, & ores
Un petit fil de vinaigre, & encores
Remeſle tout, & puis un autre fois
Le meſle encore ; puis avecque deux doigts
Finalement le mortier environne,
Et en tourteau la matiere façonne.
Voilà comment la Sauce l'on faiſoit,
Qui *Moretum*, en latin, ſe diſoit.
Catou, ſoigneuſe, avecque la main nette,
En attendant tire auſſi ſa galette.
Ainſi Marſault, ne craignant plus la faim,
Pour ce jour-là, ſe dépeſche ſoudain,
Prend ſon chapeau, ſes gueſtres, & ſe rue,
Avec ſes bœufs, au fait de ſa charrue.



SONNET.

NI la fureur de la flamme enragée,
Ni le tranchant du fer victorieux,
Ni le dégat du soldat furieux,
Qui, tant de fois, Rome, t'a saccagée;

Ni, coup sur coup, ta fortune changée,
Ni le ronger des siécles envieux,
Ni le dépit des hommes & des Dieux,
Ni, contre toi, ta puissance rangée;

Ni l'ébransler des vents impétueux,
Ni le débord de ce Dieu tortueux,
Qui tant de fois t'a couvert de son onde,

N'ont tellement ton orgueil abbaissé,
Que la grandeur du rien qu'ils t'ont laissé,
Ne fasse encore émerveiller le monde.



VILLANELLE.

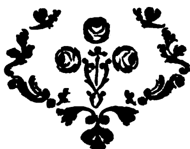
En ce mois délicieux,
Qu'amour toute chose incite,
Un chacun, à qui mieux mieux,
La douceur du temps imite;
Mais une rigueur despite
Me fait pleurer mon malheur;
Belle & franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

Dedans votre œil gracieux
Toute douceur est escrite;
Mais la douceur de vos yeux,
En amertume est confite:
Souvent la couleuvre habite
Dessous une belle fleur;
Belle & franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

Or, puisque je deviens vieux,
Et que rien ne me profite,
Désespéré d'avoir mieux,
Je m'en irai rendre hermite:

Je m'en irai rendre hermite
Pour mieux pleurer mon malheur ;
Belle & franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.

Mais si la faveur des Dieux
Au bois vous avoit conduite,
Où, desperé d'avoir mieux,
Je m'en irai rendre hermite,
Peut-estre que ma poursuite
Vous feroit changer couleur ;
Belle & franche Marguerite,
Pour vous j'ai cette douleur.



SONNET.

Si tu veux sûrement en Cour te maintenir,
Le ſilence, Ronſard, te ſoit comme un decret;
Qui baille à ſon ami la clef de ſon ſecret,
Le fait, de ſon ami, ſon maiſtre devenir.

Tu dois encor, Ronſard, ce me ſemble, tenir
Avec ton ennemi, quelque moyen diſcret,
Et, en le deſſervant, montrer qu'à ton regret,
Le ſeul devoir te fait en ces termes venir.

Nous voyons bien ſouvent une longue amitié
Se changer, pour un rien, en fiere inimitié,
Et la haine en amour ſouvent ſe transformer;

Dont (vu le temps qui court) il ne faut s'ébahir.
Aimes donques, Ronſard, comme pouvant haïr,
Haïs doncques, Ronſard, comme pouvant aimer.



SONNET.

MARCHER d'un grave pas & d'un grave ſourci,
Et d'un grave ſouris à chacun faire feſte,
Balancer tous ſes mots, répondre de la teſte,
Avec un *meſſer non*, ou bien un *meſſer ſi*:

Entremeſler ſouvent un petit, *& coſi*,
Et d'un, ſon ſerviteur, contrefaire l'honneſte;
Et, comme ſi l'on euſt ſa part à la conqueſte,
Diſcourir ſur Florence, & ſur Naples auſſi:

Seigneuriſer chacun d'un baiſement de main,
Et, ſuivant la façon du Courtiſan Romain,
Cacher ſa pauvreté d'une brave apparence:

Voilà de cette Cour la plus grande vertu,
Dont ſouvent, mal monté, mal ſain, & mal veſtu,
Sans barbe & ſans argent, on s'en retourne en France.



A VÉNUS.

AYANT, après long désir,
Pris, de ma douce ennemie,
Quelques arres du plaisir,
Que sa rigueur me dénie,

Je t'offre ces beaux œillets,
Vénus, je t'offre ces roses,
Dont les boutons vermeillets
Imitent les levres closes,

Que je baisai par trois fois,
Marchant tout beau dessous l'ombre
De ce buisson, que tu vois;
Et ne sçus passer ce nombre,

Parce que la mere étoit
Auprès de là, ce me semble,
Laquelle nous aguettoit:
De peur encore j'en tremble.

Or je te donne des fleurs:
Mais, si tu fais ma rebelle
Autant piteuse à mes pleurs,
Comme à mes yeux elle est belle,

Un myrthe je dédierai
Deſſus les rives de Loire,
Et ſur l'écorce écrirai
Ces quatre vers à ta gloire :

Thenot, ſur ce bord ici,
A Vénus ſacre & ordonne
Ce myrthe, & lui donne auſſi
Ses troupeaux & ſa perſonne.



ÉPITAPHE

D'UN CHIEN.

CE bon Hurauld, qui souloit estre
Le mignon de Jaquet son maistre,
Hurauld, venu du bas Poitou,
Sur les douces rives d'Anjou,
Pour garder le troupeau champestre,

Pendant que la bande compagne
Des autres chiens, sur la campagne,
Dormant giffoit, deçà, delà,
Faisant le guet sur ce bord-là,
Où Meine à Loire s'accompagne :

Ce bon chien, sur tous chiens fidelle,
Défendit de la dent cruelle
Les agnelets ; mais cependant
Il mourut, en les défendant,
Digne de louange immortelle.

Son maistre, regrettant sa perte,
L'a mis sous cette motte verte :

Auſſi avoit bien mérité
Une telle fidélité,
D'eſtre ſi dignement couverte.

Les pauvres troupeaux le gémiſſent;
Mais les animaux qui raviſſent,
Et les larrons, s'attendent bien
D'eſtre maiſtres de notre bien,
Et de ſa mort ſe réjouiſſent.

REGRETS.

IL n'a pas plu aux Dieux me permettre de ſuivre
Ma jeune liberté, ni faire que, depuis,
Je vécuſſe auſſi franc de travaux & d'ennuis,
Comme d'ambition j'étois franc & délivre:
Il ne leur a pas plu, qu'en ma vieille ſaiſon,
Je ſçuſſe quel bien c'eſt de vivre en ſa maiſon,
De vivre entre les ſiens, ſans crainte & ſans envie:
Il leur a plu, hélas! qu'en ce bord étranger,
Je viſſe ma franchiſe en priſon ſe changer,
Et la fleur de mes ans, en l'hiver de ma vie.



EPITAPHE

D'UN CHAT.

MAINTENANT le vivre me fasche :
Et afin, Magni, que tu sçache
Pourquoi je suis tout éperdu,
Ce n'est pas pour avoir perdu
Mes anneaux, mon argent, ma bourse
Et pourquoi est-ce doncques ? Pource
Que j'ai perdu, depuis trois jours,
Mon bien, mon plaisir, mes amours.
Eh quoi! ô souvenance greve!
A peu que le cœur ne me creve,
Quand j'en parle ou que j'en écris :
C'est Belaud, mon petit chat gris ;
Belaud, qui fut, par aventure,
Le plus bel œuvre que nature
Fit onc en matiere de chats :
C'étoit, Belaud, la mort aux rats,
Belaud, dont la beauté fut telle,
Qu'elle est digne d'estre immortelle.
  Doncques Belaud, premiérement,
Ne fut pas gris entiérement,

Ni tel qu'en France on les voit naiſtre,
Mais tel qu'à Rome on les voit eſtre,
Couvert d'un poil gris-argentin,
Raſet, poli comme ſatin,
Couché par ondes ſur l'échine,
Et blanc deſſous comme une hermine,
  Petit muſeau, petites dents,
Yeux qui n'étoient point trop ardens,
Mais deſquels la prunelle perſe (1)
Imitoit la couleur diverſe
Qu'on voit en cet arc pluvieux,
Qui ſe courbe au travers des cieux.
La teſte à la taille pareille,
Le col groſſet, courte l'oreille,
Et deſſous un nez ébenin,
Un petit muffle lyonnin,
Autour duquel étoit plantée
Une barbelette argentée,
Armant d'un petit poil folet
Son muſequin damoiſelet.
Jambe greſle, petite patte,
Plus qu'une mouffle délicate,
Sinon alors qu'il déguainoit
Cela dont il égratignoit :

---

(1) *Perſe*, bleue.

La gorge douillette & mignonne ;
La queue longue à la guenonne (1),
Et mouchetée diverſement
D'un naturel bigarrement ;
Le flanc hauſſé, le ventre large,
Bien retrouſſé deſſous ſa charge,
Et le dos moyennement long,
Vrai ſourian, s'il en fut oncq.
Tel fut Belaud, la gente beſte,
Qui, des pieds juſques à la teſte,
De telle beauté fut pourvu,
Que ſon pareil on n'a point vu.
O quel malheur ! ô quelle perte,
Qui ne peut eſtre recouverte !
O quel deuil mon ame en reçoit !
Vraiment la mort, bien qu'elle ſoit
Plus fiere qu'un ours, l'inhumaine !
Si de voir elle euſt pris la peine
Un tel chat, ſon cœur endurci
En euſt eu, ce crois-je, merci ;
Et maintenant ma triſte vie
Ne perdroit de vivre l'envie.
Mais la cruelle n'avoit pas
Gouſté les folaſtres ébas
De mon Belaud, ni la ſoupleſſe
De ſa gaillarde gentilleſſe :

(1) *A la guenonne*, comme la guenon.

Soit qu'il fautaft, foit qu'il grattaft,
Soit qu'il tournaft, ou voltigeaft
D'un tour de chat, ou foit encores
Qu'il priſt un rat, & ore & ores,
Le relaſchant pour quelque temps,
S'en donnaſt mille paſſe-temps:
Soit que d'une façon gaillarde,
Avec ſa patte fretillarde,
Il ſe frottaſt le muſequin,
Ou ſoit que ce petit coquin
Privé ſautelaſt ſur ma couche;
Ou ſoit qu'il raviſt de ma bouche
La viande, ſans m'outrager,
Alors qu'il me voyoit manger;
Soit qu'il fiſt, en diverſes guiſes,
Mille autres telles mignardiſes.
Mon dieu, quel paſſe-temps c'étoit,
Quand ce Belaud vire-voltoit,
Folaſtre autour d'une pelotte!
Quel plaiſir, quand ſa teſte ſotte,
Suivant ſa queue en mille tours,
D'une roue imitoit le cours!
Ou quand, aſſis ſur le derriere,
Il s'en faiſoit une jartiere;
Et montrant l'eſtomac veſtu
De panne blanche creſpelu,
Sembloit, tant ſa trogne étoit bonne,
Quelque Docteur de la Sorbonne!

Nul Chat ne fut si bien appris
A combattre rats & souris :
Belaud sçavoit mille manieres
De les surprendre en leurs tanieres ;
Nul n'échappoit : au demeurant
Belaud n'étoit pas ignorant :
Il sçavoit bien, tant fut traitable,
Prendre la chair dessus la table,
J'entends quand on lui présentoit ;
Car autrement il vous grattoit,
Et, avec la patte friande,
De loin muguetoit la viande.
Belaud n'étoit point mal-plaisant,
Belaud n'étoit point mal-faisant,
Et ne fit onc plus grand dommage,
Que de manger un vieux fromage,
Une linotte & un pinçon,
Qui le faschoient de leur chanson.
« Mais quoi, Magny, nous-mesmes, hommes
» Parfaits de tous points nous ne sommes ».
Belaud n'étoit point de ces Chats,
Qui nuit & jour vont au pourchas,
N'ayant souci que de leur panse :
Il ne faisoit si grand' dépense,
Mais étoit sobre à son repas,
Et ne mangeoit que par compas.
Aussi n'étoit-ce sa nature
De faire par-tout quelque ordure,

Comme un tas de Chats, qui ne font
Que gaster par-tout où ils vont;
Car Belaud, la gentille beste,
Si de quelque acte moins qu'honneste
Contraint possible il eust été,
Avoit bien cette honnesteté,
De cacher dessous de la cendre
Ce qu'il étoit contraint de rendre.
Belaud me servoit de jouet,
Belaud ne filoit au rouet,
Grommellant une litanie
De longue & fascheuse harmonie,
Ains se plaignoit mignardement
D'un enfantin miaulement.
Vraiment les Dieux sont pitoyables
Aux pauvres humains misérables,
Toujours leur annonçant leurs maux,
Soit par la mort des animaux,
Ou soit par quelqu'autre présage,
Des cieux le plus certain message.
Le jour que la sœur de Cloton
Ravit mon petit pelotton,
Je dis, j'en-ai bien souvenance,
Que quelque maligne influence
Menaçoit mon chef de là-haut;
C'étoit de la mort de Belaud:
Car quelle plus grande tempeste
Me pouvoit foudroyer la teste?

Belaud

Belaud étoit mon cher mignon,
Belaud étoit mon compagnon,
A la chambre, au lit, à la table :
Belaud étoit plus accointable,
Que n'eſt un petit chien friand,
Et de nuit n'alloit point criant,
Comme ces gros matous terribles,
En longs miaulemens horribles :
Auſſi le petit mitouard
N'entra jamais en matouard ;
Et en Belaud, quelle diſgrace !
De Belaud s'eſt perdu la race.

Que pluſt à Dieu, petit Belon,
Que j'euſſe l'eſprit aſſez bon,
De pouvoir, en quelque beau ſtyle,
Blaſonner ta grace gentille,
D'un vers auſſi mignard que toi !
Belaud, je te promets, ma foi,
Que tu vivrois tant que, ſur terre,
Les chats aux rats feront la guerre.



SONNET.

HEUREUX celui qui peut long-temps ſuivre la guerre,
Sans mort, ou ſans bleſſure, ou ſans longue priſon;
Heureux qui longuement vit hors de ſa maiſon,
Sans dépenſer ſon bien, ou ſans vendre ſa terre!

Heureux qui peut en Cour quelque faveur acquerre,
Sans redouter l'envie, ou quelque trahiſon:
Heureux qui peut long-temps, ſans danger de poiſon,
Jouir d'un chapeau rouge, ou des clefs de S. Pierre!

Heureux qui, ſans péril, peut la mer fréquenter;
Heureux qui, ſans procès, le Palais peut hanter;
Heureux qui peut, ſans mal, vivre l'age d'un homme!

Heureux qui, ſans ſouci, peut garder ſon tréſor,
Sa femme ſans ſoupçon; & plus heureux encor
Qui a pu, ſans peler, vivre trois ans à Rome!



BAISER.

Sus, ma petite Colombelle,
Ma petite Belle rebelle,
Qu'on me paie ce qu'on me doit;
Qu'autant de baifers on me donne,
Que le Poëte de Véronne
A fa Lesbie en demandoit.

Mais pourquoi te fais-je demande
D'auffi peu de baifers, friande,
Que ce galant Poëte en veut?
Peu vraiment Catulle en défire,
Et peu fe peuvent-ils bien dire,
Puifqu'ainfi compter il les peut.

De mille fleurs, la belle Flore,
Les vertes rives ne colore;
Cérès, de mille épis nouveaux
Ne rend la campagne fertile,
Et de mille raifins & mille,
Bacchus n'emplit pas fes tonneaux.

Autant donc que de fleurs fleuriffent,
D'épis & de raifins mûriffent,

Autant de baiſers donne-moi :
Autant je te rendrai ſur l'heure,
Afin qu'ingrat je ne demeure
De tant de baiſers envers toi.

Mais ſçais-tu quels baiſers, mignonne ?
Je ne veux pas qu'on me les donne
A la françoiſe, & ne les veux
Tels que la Vierge chaſſereſſe,
Venant de la chaſſe, les laiſſe
Prendre à ſon frere aux blonds cheveux :

Je les veux à l'italienne,
Et tels que la cidalienne
Les donne à Mars, ſon Amoureux
Lors ſera contente ma vie,
Et loin qu'aux Dieux je porte envie,
Je vais eſtre envié par eux.



ÉPITAPHE

D'UN PETIT CHIEN.

Dessous cette motte verte,
De lis & roſes couverte,
Giſt le petit Peloton,
De qui le poil foleton
Friſoit d'une toiſon blanche
Le dos, le ventre & la hanche.
Son nez camard, ſes gros yeux,
Qui n'étoient point chaſſieux,
Sa longue oreille velue
D'une ſoie crépelue,
Sa queue au petit floquet,
Semblant un petit bouquet,
Sa jambe greſle, & ſa patte
Plus mignarde qu'une chatte
Avec ſes petits chattons,
Ses quatre petits tetons,
Ses dentelettes d'ivoire,
Et la barbelette noire
De ſon muſequin friand:
Bref, tout ſon maintien riant,

Des pieds jusques à la teste,
Digne d'une telle beste,
Méritoit qu'un Chien si beau
Eust un plus riche tombeau.
  Son exercice ordinaire
Étoit de japper & braire,
Courir en haut & en bas,
Et faire cent mille ébats,
Tous étranges & farouches;
Et n'avoit guerre qu'aux mouches,
Qui lui faisoient maint tourment:
Mais Peloton, dextrement,
Leur rendoit bien la pareille;
Car, se couchant sur l'oreille,
Finement il aguignoit,
Quand quelqu'une le poignoit:
Lors, d'une habile souplesse
Happant la mouche traistresse,
La serroit bien fort dedans,
Faisant accorder ses dents
Au tintin de sa sonnette,
Comme un clavier d'épinette.
  Peloton ne caressoit,
Sinon ceux qu'il connoissoit,
Et n'eust pas voulu repaistre
D'autre main que de son maistre,
Qu'il alloit toujours suivant;
Quelquefois marchoit devant,

Faiſant ne ſçais quelle feſte,
D'un gai branlement de teſte.
Peloton toujours veilloit,
Quand ſon maiſtre ſommeilloit,
Et ne ſouilloit point ſa couche
Du ventre ni de la bouche ;
Car ſans ceſſe il gratignoit,
Quand ce déſir le poignoit :
Tant fut, la petite beſte,
En toutes choſes honneſte.
Le plus grand mal, ce dit-on,
Que fit notre Peloton,
(Si mal appellé doit eſtre)
C'étoit d'éveiller ſon maiſtre,
Jappant quelquefois la nuit,
Quand il ſentoit quelque bruit ;
Ou bien, le voyant écrire,
Sauter, pour le faire rire,
Sur la table, & trépigner,
Folaſtrer & gratigner,
Et faire tomber ſa plume,
Comme il avoit de coutume.
« Mais quoi ! nature ne fait
» En ce monde rien parfait,
» Et n'y a choſe ſi belle,
» Qui n'ait quelque vice en elle ».
Peloton ne mangeoit pas
De la chair à ſon repas :

Ses viandes plus prisées,
C'étoient miettes brisées,
Que celui qui le paissoit,
De ses doigts amollissoit;
Aussi sa bouche étoit pleine
Toujours d'une douce haleine.
  Mon dieu, quel plaisir c'étoit,
Quand Peloton se grattoit,
Faisant tinter sa sonnette
Avec sa teste follette!
Quel plaisir, quand Peloton
Cheminoit sur un bâton;
Ou, coiffé d'un petit linge,
Assis comme un petit singe,
Se tenoit mignardelet,
D'un maintien damoiselet;
Ou, sur les pieds de derriere,
Portant la pique guerriere,
Marchoit d'un front assuré,
Avec un pas mesuré;
Ou, couché dessus l'échine,
Avec ne sçais quelle mine,
Il contrefaisoit le mort;
Ou, quand il couroit si fort,
Qu'il tournoit comme une boule,
Ou un pelotton qui roule!
Bref, le petit Peloton
Sembloit un petit mouton,

Et ne fut onc créature
De si bénigne nature.
Las! mais ce doux passe-temps
Ne nous dura pas long-temps;
Car la mort, ayant envie
Sur l'aise de notre vie,
Envoya devers Pluton
Notre petit Peloton,
Qui maintenant se promeine
Parmi cette ombreuse plaine,
Dont nul ne revient vers nous.
Que maudites soyez-vous,
Filandieres de la vie,
D'avoir ainsi, par envie,
Envoyé devers Pluton
Notre petit Peloton;
Peloton, qui étoit digne
D'estre au ciel un nouveau signe,
Tempérant le chien cruel
D'un printemps perpétuel?



SONNET.

JE ne te conterai de Boulogne & Venise,
De Padoue & Ferrare, & de Milan encor,
De Naples & Florence, & lesquelles sont or'
Meilleures pour la guerre, ou pour la marchandise :

Je te raconterai du Siege de l'Eglise,
Qui fait d'oisiveté son plus riche trésor,
Et qui, dessous l'orgueil de trois couronnes d'or,
Couve l'ambition, la haine & la feintise :

Je te dirai qu'ici le bonheur & malheur,
Le vice, la vertu, le plaisir, la douleur,
La science honorable, & l'ignorance abonde :

Bref, je dirai qu'ici, comme en ce vieux cahos,
Se trouve, Peletier, confusément enclos
Tout ce qu'on voit de bien & de mal en ce monde.



CONTRE LES PÉTRARQUISTES (1).

J'AI oublié l'art de pétrarquizer :
Je veux d'amour franchement deviser,
Sans vous flater, & sans me déguiser ;
Sans écrire des plaintes.
Si, pour sembler autre que je ne suis,
Je me plaisois à masquer mes ennuis,
Je saurois bien, & les jours & les nuits,
Jetter des larmes feintes.

Et savez-vous ce qu'alors je dirois ?
De vos deux yeux, deux astres je ferois,
Vos blonds cheveux, en or je changerois,
Et vos mains en ivoire :
Quand est du teint, je le peindrois trop mieux
Que le matin ne colore les cieux :
Bref, vous feriez belles comme les Dieux,
Si vous vouliez me croire.

Mais cet enfer de vaines passions,
Ce paradis de belles fictions,
Déguisement de nos affections,

(1) *Contre ceux qui font des vers amoureux dans le goût de Pétrarque.*

Ce ſont peintures vaines,
Qui donnent plus de plaiſirs aux liſans,
Que vos beautés à tous vos courtiſans,
Et qu'au plus fou de tous ces biendiſans,
Vous ne donnez de peines.

Vos beautés donc leur ſervent d'argumens,
Et ne leur faut de meilleurs inſtrumens,
Pour les tirer tous vifs des monumens :
Auſſi, comme je penſe,
Sans qu'autrement vous les recompenſez
De tant d'ennuis, mieux écrits que penſez,
Amour les a de peine diſpenſez,
Et vous, de recompenſe.

L'un meurt de froid, & l'autre meurt de chaud;
L'un vole bas, & l'autre vole haut;
L'un eſt chétif, l'autre a ce qu'il lui faut;
L'un ſur l'eſprit ſe fonde;
L'autre s'arreſte à la beauté du corps :
On ne vit onc ſi horribles diſcords
En ce cahos, qui troubloit les accords,
Dont fut baſti le monde.

Quelqu'autre encor, la terre dédaignant,
Va du tiers ciel les ſecrets enſeignant;
Et de l'amour, où il ſe va baignant,
Tire une quinteſſence;
Mais quant à moi, qui plus terreſtre ſuis,

Je n'aime rien, que ce qu'aimer je puis:
Le plus ſubtil, qu'en amour je pourſuis,
S'appelle jouiſſance.

Nos bons ayeux, qui, cet art démenoient,
Pour en parler, Pétrarque n'apprenoient,
Ains franchement leur dame entretenoient
Sans fard, ou couverture :
Mais auſſi-tôt qu'amour s'eſt fait ſavant,
Lui, qui étoit François auparavant,
Eſt devenu flatteur & decevant,
D'italique nature.

Si vous trouvez quelque importunité
En mon amour, qui votre humanité
Préfere trop à la divinité
De vos graces cachées,
Changez ce corps, objet de mon ennui;
Alors je crois que de moi ni d'autrui,
Quelque beauté que l'eſprit ait en lui,
Vous ne ferez cherchées.

Seules ſerez, quand les hivers naiſſans
Auront ſéché la fleur de vos beaux ans,
Ridé ce marbre, éteint ce feu luiſant;
Quand vous verrez encore
Ces cheveux d'or en argent ſe changer,
De ce beau ſein l'ivoire s'alonger,
Ce lis faner, & de vous s'eſtranger
Ce beau teint de l'aurore.

N'attendez donc que la grand' faux du temps
Moiſſonne ainſi la fleur de vos printemps,
Qui rend les Dieux & les hommes contens:
Les ans, qui peu ſéjournent,
Ne laiſſent rien que regrets & ſoupirs,
Et, empennés de nos meilleurs déſirs,
Avecques eux emportent nos plaiſirs,
Qui jamais ne retournent.

Je ris ſouvent, voyant pleurer ces fous,
Qui mille fois voudroient mourir pour vous,
Si vous croyez de leur parler ſi doux
Le parjure artifice:
Mais quant à moi, ſans feindre ni pleurer,
Touchant ce point, je vous puis aſſurer
Que je veux ſain & diſpos demeurer,
Pour vous faire ſervice.



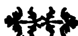
SONNET.

JE hais du Florentin l'usuriere avarice ;
Je hais du fol Siennois le sens mal arresté ;
Je hais du Genevois la rare vérité,
Et du Vénitien la trop caute malice :

Je hais le Ferrarois, pour je ne sçais quel vice ;
Je hais tous les Lombards, pour l'infidélité ;
Le fier Napolitain, pour sa grand' vanité,
Et le poltron Romain, pour son peu d'exercice :

Je hais l'Anglois mutin, & le brave Écossois ;
Le traistre Bourguignon, & l'indiscret François ;
Le superbe Espagnol, & l'ivrogne Tudesque :

Bref, je hais quelque vice en chaque Nation ;
Je hais moi-mesme encor mon imperfection ;
Mais je hais parsus tout un sçavoir pedantesque.



SONNET.

Ne t'émerveille point que chacun il méprise,
Qu'il dédaigne un chacun, qu'il n'estime que soi,
Qu'aux ouvrages d'autrui il veuille donner loi,
Et comme un Aristarq' lui-mesme s'autorise :

Paschal, c'est un pédant ; & quoiqu'il se déguise,
Sera toujours pedant. Un pedant & un Roi
Ne te semblent-ils pas avoir je ne sçais quoi
De semblable, & que l'un à l'autre symbolise ?

Les sujets du pedant, ce sont ses écoliers ;
Ses classes, son Etat ; ses Régens, Officiers ;
Son college, Paschal, est comme sa province :

Et c'est pourquoi jadis le Syracusien,
Ayant perdu le nom de Roi Sicilien,
Voulut estre pedant, ne pouvant estre Prince.



ÉPITAPHE

DE L'ABBÉ BONNET.

CI gift Bonnet, qui tout fçavoit;
Bonnet, qui la pratique avoit
De tous les fecrets de nature,
Dont il parloit à l'aventure:
Car il eut fi fubtil efprit,
Qu'onc il n'en lut un feul écrit.
  Bonnet ne lut onc en fa vie
Un feul mot de philofophie,
Et fi en fçavoit, ce dit-on,
Plus qu'Ariftote, ni Platon.
  Bonnet fut un Docteur fans titre,
Sans loi, paragraphe & chapitre;
Bonnet avoit lu tous Auteurs,
Fors Poëtes & Orateurs.
  Bonnet entendoit la magie,
Auffi bien que l'Aftrologie:
Bonnet le futur prédifoit,
Et de tout préfages faifoit,
Sur mutations de provinces,
Sur guerres, & fur mort de Princes;

Mais il n'eut oncque le sçavoir
De pouvoir la sienne prévoir.
Bonnet sçut la langue hébraïque,
Aussi bien que la chaldaïque ;
Mais en latin, le bon Abbé,
N'y entendoit ni a, ni b.
Bonnet fut de l'Académie
De ceux qui soufflent l'alchymie,
Il avoit soufflé tout son bien,
Pour multiplier tout en rien.
Il avoit fait maintes minieres
Des métaux de toutes manieres ;
Bonnet avoit deux pleins tonneaux
De bagues, de pierres, d'anneaux,
D'or en masse, & parloit sans cesse
De ses biens & de sa richesse.
Bonnet portoit barbe de chat ;
Bonnet étoit de poil de rat ;
Bonnet fut de moyen corsage ;
Bonnet étoit rouge en visage,
Avecques un œil de furet,
Et sec comme un harang soret :
Bonnet eut la teste pointue,
Et le col comme une tortue.
Bonnet s'accoustroit tous les jours
De deux soutanes de velours,
Et ne changeoit point de vesture
Pour le chaud, ni pour la froidure.

Bonnet étoit toujours crotté
En hiver, & poudreux l'été ;
Et toujours traifnoit par la rue
Quelque femelle découfue.
Bonnet, foit qu'il pluft ou fift beau,
Portoit toujours un vieux chapeau,
Et ne porta, tant fut grand fefte,
Qu'après fa mort bonnet en tefte :
Bref, ce Bonnet fut un Bonnet
Qui ne porta jamais bonnet.
Bonnet alloit fur une mule,
Auffi vieille que Pape Jule,
Accompagné d'un gros valet,
Toujours crotté jufqu'au collet,
Avec la bride & couverture
Dignes d'une telle monture.
Bonnet en tout fe connoiffoit,
Bonnet de tous maux guériffoit,
Et fi n'ufoit que d'eau-de-vie :
Mais la mort, qui en eut envie,
Tellement fes forces ravit,
Que fon eau rien ne lui fervit.
D'une vieille lettre authentique
Pour trouver quelque titre antique ;
Pour rendre un procès éternel,
Pour faire un civil criminel,
Et pour donner une traverfe
Au droit de fa Partie adverfe ;

Pour étonner de ſon caquet
Un Juge, une Cour, un Parquet;
Pour faire une importune inſtance,
Pour appeller d'une Sentence,
Pour connoiſtre celle qui point,
Et pour ſoudain prendre le point
De quelque matiere profonde,
Il n'étoit qu'un Bonnet au monde.
  Vrai eſt qu'on lui fit maint excès;
Mais il gagna tous ſes procès:
Et fut Bonnet tant habile homme,
Qu'onc ne perdit en Cour de Rome,
Ou fuſt à droit, ou fuſt à tort,
Procès, ſinon contre la mort.



LE POËTE COURTISAN.

Je ne veux point ici du Maiſtre d'Alexandre,
Touchant l'Art Poétic, les préceptes t'apprendre :
Tu n'apprendras de moi comment jouer il faut
Les miſeres des Rois, deſſus un échaffaud :
Je ne t'enſeigne l'art de l'humble Comédie,
Ni du Méonien la Muſe plus hardie :
Bref, je ne montre ici, d'un vers Horacien,
Les vices & vertus du Poëme ancien :
Je ne dépeins auſſi le Poëte du Vide (1) ;
La Cour eſt mon Auteur, mon exemple & mon guide.
Je te veux peindre ici, comme un bon Artiſan,
De toutes ſes couleurs l'Apollon Courtiſan,
Où la longueur ſur-tout il convient que je fuie ;
Car de tout long Ouvrage, à la Cour, on s'ennuie.
Celui donc qui eſt né (car il ſe faut tenter,
Avant que l'on ſe vienne à la Cour préſenter)

(1) *Du Vide*, de Vida, Poëte célebre, qui a fait un Art Poétique.

Pour ce gentil métier, il faut que de jeunesse,
Aux ruses & façons de la Cour il se dresse.
Ce précepte est commun ; car qui veut s'avancer
A la Cour, de bonne heure il convient commencer.

Je ne veux que long-temps à l'étude il pâlisse ;
Je ne veux que resveur sur le livre il vieillisse,
Feuilletant studieux, tous les soirs & matins,
Les exemplaires grecs & les Auteurs latins ;
Pour un vers alonger, que ses ongles il ronge,
Ou qu'il frappe sa table, ou qu'il resve, ou qu'il songe,
Se brouillant le cerveau de pensemens divers,
Pour tirer de sa teste un misérable vers,
Qui ne rapporte, ingrat ! qu'une longue risée,
Par-tout où l'ignorance est plus autorisée.

Toi donc, qui as choisi le chemin le plus court,
Pour estre mis au rang des Sçavans de la Cour,
Sans mascher le laurier, ni sans prendre la peine
De songer au Parnasse, & boire à la fontaine
Que le cheval volant de son pied fit jaillir,
Faisant ce que je dis, tu ne pourras faillir.

Je veux en premier lieu, que, sans suivre la trace,
Comme font quelques-uns, d'un Pindare & Horace,
Et sans vouloir, comme eux, voler si hautement,
Ton simple naturel tu suives seulement.

Ce procès tant mené, & qui encore dure,
Lequel des deux vaut mieux, ou l'art, ou la
nature,
En matiere de vers, à la Cour est vuidé;
Car il suffit ici que tu soyes guidé
Par le seul naturel, sans art & sans doctrine,
Fors cet art qui apprend à faire bonne mine;
Car un petit Sonnet qui n'a rien que le son,
Un Dixain à propos, ou bien une Chanson,
Un Rondeau bien troussé, avec une Ballade,
(Du temps qu'elle couroit) vaut mieux qu'une
Illyade.

Laisse-moi doncque là ces Latins & Gregeois,
Qui ne servent de rien au Poëte François,
Et soit la seule Cour ton Virgile & Homere,
Puisqu'elle est, comme on dit, des bons esprits
la mere:
La Cour te fournira d'argumens suffisans,
Et seras estimé entre les mieux disans.

Je veux qu'aux grands Seigneurs tu donnes des
devises,
Je veux que tes Chansons en musique soient
mises,
Et afin que les Grands parlent souvent de toi,
Je veux que l'on les chante en la chambre du Roi.
Un Sonnet à propos, un petit Épigramme
En faveur d'un grand Prince, ou de quelque grand
Dame,

Ne ſera pas mauvais, mais garde-toi d'uſer
De mots durs, ou nouveaux, qui puiſſent amuſer (1)
Tant ſoit peu le liſant; car la douceur du ſtyle
Fait que l'indocte vers aux oreilles diſtille:
Et ne faut s'enquérir s'il eſt bien ou mal fait;
Car le vers plus coulant eſt le vers plus parfait.
Dès qu'un nouveau Poëte à la Cour ſe préſente,
Je veux qu'à l'aborder finement on le tente;
Car, s'il eſt ignorant, tu ſçauras bien choiſir
Lieu & temps à propos, pour en donner plaiſir:
Tu produiras par-tout cette beſte, &, en ſomme,
Aux dépens d'un tel ſot, tu feras galant homme.
S'il eſt homme ſçavant, il te faut dextrement
Le mener par le nez, le louer ſobrement,
Et d'un petit ſouris & branlement de teſte,
Devant les grands Seigneurs, lui faire quelque feſte;
Le préſenter au Roi, & dire qu'il fait bien,
Et qu'il a mérité qu'on lui faſſe du bien.
Ainſi tenant toujours le pauvre homme ſous bride,
Tu te feras valoir, en lui ſervant de guide;
Et combien que tu ſois d'envie époinçonné,
Tu ne feras pour tel toutefois ſoupçonné.
Je te veux enſeigner un autre point notable,
Pour ce que de la Cour l'école c'eſt la table:

(1) *Amuſer*, pour *arrêter*.

Si

Si tu veux promptement en honneur parvenir,
C'eſt où plus ſagement il te faut maintenir ;
Il faut avoir toujours le petit mot pour rire ;
Il faut des lieux communs, qu'à tout propos on tire,
Paſſer ce qu'on ne ſçait, & ſe montrer ſçavant
En ce que l'on a lu deux ou trois ſoirs devant.
Mais qui des grands Seigneurs veut acquérir la grace,
Il ne faut que les vers ſeulement il embraſſe ;
Il faut d'autres propos ſon ſtyle déguiſer,
Et ne leur faut toujours des lettres deviſer.
Bref, pour eſtre en cet art des premiers de ton âge,
Si tu veux finement jouer ton perſonnage,
Entre les Courtiſans, du Sçavant tu feras,
Et entre les Sçavans, Courtiſan tu feras.
Pour ce, te faut choiſir matiere convenable,
Qui rende ſon Auteur aux Lecteurs agréable,
Et qui de leur plaiſir t'apporte quelque fruit :
Encore pourras-tu faire courir le bruit
Que, ſi tu n'en avois commandement du Prince,
Tu ne l'expoſerois aux yeux de ta Province,
Ains te contenterois de le tenir ſecret ;
Car ce que tu en fais eſt à ton grand regret.
Et à la vérité, la ruſe coutumiere,
Et la meilleure, c'eſt ne rien mettre en lumiere ;
Ains jugeant librement des œuvres d'un chacun,
Ne ſe rendre ſujet au jugement d'aucun,

De peur que quelque fol te rende la pareille,
S'il gagne, comme toi, des grands Princes l'oreille.
Tel étoit de son temps le premier estimé,
Duquel si on eust lu quelque ouvrage imprimé,
Il eust renouvellé peut-estre la risée
De la montagne enceinte, & sa Muse, prisée
Si haut auparavant, eust perdu, comme on dit,
La réputation qu'on lui donne à crédit.
Retiens doncque ce point; &, si tu m'en veux croire,
Au jugement commun ne hasarde ta gloire:
Mais sage, sois content du jugement de ceux
Lesquels trouvent tout bon, auxquels plaire tu veux,
Qui peuvent t'avancer en état & offices,
Qui te peuvent donner de riches bénéfices,
Non ce vent populaire & ce frivole bruit,
Qui, de beaucoup de peine, apporte peu de fruit.
Ce faisant, tu tiendras le lieu d'un Aristarque,
Et entre les Sçavans feras comme un Monarque:
Tu feras bien venu entre les grands Seigneurs,
Desquels tu recevras les biens & les honneurs,
Et non la pauvreté, des Muses l'héritage,
Laquelle est à ceux-là réservée en partage,
Qui, dédaignant la Cour, fascheux & mal-plaisans,
Pour alonger leur gloire, accourcissent leurs ans.



SONNET.

Tu dis que du Bellay tient réputation,
Et que de ses amis il ne tient plus de compte;
Si ne suis-je Seigneur, Prince, Marquis, ou Comte,
Et n'ai changé d'état ni de condition.

Jusqu'ici, je ne sçais que c'est d'ambition,
Et pour ne me voir Grand, ne rougis point de honte:
Aussi ma qualité ne baisse, ni ne monte;
Car je ne suis sujet qu'à ma complexion.

Je ne sçais comme il faut entretenir son Maistre,
Comme il faut courtiser, & moins ce qu'il faut estre
Pour vivre entre les Grands, comme on vit aujourd'hui;

J'honore tout le monde, & ne fasche personne:
Qui me donne un salut, quatre je lui en donne:
Qui ne fait cas de moi, je ne fais cas de lui.



SONNET.

COMME le champ semé en verdure foisonne,
De verdure se hausse en tuyau verdissant,
Du tuyau se hérisse en épi fleurissant,
L'épi jaunit en grain, que le chaud assaisonne :

Et comme, en la saison, le rustique moissonne
Les ondoyans cheveux du sillon blondissant,
Les met d'ordre en javelle, & du bled jaunissant
Sur le champ dépouillé mille gerbes façonne :

Ainsi, de peu à peu, crut l'Empire Romain,
Tant qu'il fut dépouillé par la barbare main
Qui ne laissa de lui que ces marques antiques,

Que chacun va pillant : comme on voit le glaneur,
Cheminant pas à pas, recueillir les reliques
De ce qui va tombant après le moissonneur.



LA COURTISANNE REPENTIE,

Du latin de P. GILLEBERT.

RETIREZ-VOUS, amoureufes penfées,
Des faux plaifirs de Vénus offenfées;
Et toi, qui es le pere du fouci,
Cruel enfant, retire-toi auffi.
Retirez-vous, ourdiffeurs de fineffe,
Propos flatteurs, qui gaftez la jeuneffe,
Larmes, foupirs, notre plus grand fçavoir,
Subtils appâts pour les fols decevoir:
Retirez-vous, petites mignardifes,
Et vous, du lit folaftres gaillardifes,
Et tout cela que, par art féminin,
Amour détrempe au miel de fon venin:
D'un long adieu, adieu donc, mes complices,
Qui vieilliffez au bourbier de vos vices,
Et qui déjà, fur la fleur de vos ans,
Allez par-tout chercher des Courtifans!
Je ne veux plus, pour tels loyers acquerre,
Gagner la folde en l'amoureufe guerre;
Je ne veux plus ces fineffes braffer,
Je ne veux plus les Amans enlacer,

Par les appâts de promeſſes frivoles,
Ni pour l'argent donner belles paroles.
Par la cité, portant deſſus le front
Le feint martel, je n'irai comme vont,
Quand la fureur les a fait plus malades,
Du Dieu Bacchus les vineuſes menades:
Je laiſſe là tous ces ſifflets menus,
Sifflets tant bien des amoureux connus:
Je ne veux plus me promener en coche,
Marque jadis des Dames ſans reproche,
Signe aujourd'hui des vices effrontés
Qui ont rendu nos honneurs éhontés.
Rome, qui as vu, de tes ſept montaignes,
Tout l'univers ployé ſous tes enſeignes,
Tu ne vois plus, pour ton plus grand bonheur,
Qu'un grand troupeau de filles ſans honneur.
As-tu reçu d'Ilia, la veſtale,
De tant de maux la ſemence fatale?
Tiendrois-tu point, ô Romaine Cité,
De ton auteur ton impudicité,
Qui enleva, par publiques rapines,
Impudemment les craintives Sabines?
Mars te donna un eſprit belliqueur;
Tu tiens d'Ilie à cette heure le cœur:
Les anciens ont adoré le pere,
Et maintenant nous adorons la mere.
Adieu donc, fards, dont mon viſage eſt peint,
Boiſtes, où ſont les couleurs de mon teint:

Dès maintenant j'abandonne l'ufage
Du fard menteur, qui gafte le vifage.
Plus de pincette & miroir je ne veux :
Adieu le foin de frifer les cheveux,
Eaux & onguens, par lefquels on efface
Taches, rougeurs & rouffeurs de la face ;
Ce qui déride, & plus étroitement
Serre la peau deffous le veftement ;
Ce qui les dents convertit en ivoire,
Et des fourcils la voufte rend plus noire ;
Ce qui les doigts craffeux & mal polis,
Change en couleur de rofes & de lis.
Adieu vous dis, ô vous herbes encore,
Par qui le chef de jaune fe colore :
Drogues adieu, & adieu tout cela
Par qui revint mon poil, qui s'en alla :
Adieu encor la caulte médecine,
Qui m'a gardé de réclamer Lucine.
Adieu par qui s'échauffe la froideur,
Adieu par qui fe corrige l'odeur,
Eaux de fenteur, mufq', & civette, & ambre,
Parfums de lit, & parfums de la chambre ;
Le luth, le bal, & tout ce qui plaift mieux,
Soit du Pétrarque, ou foit du furieux :
Adieu liens, enchantemens & charmes,
Qui de notre art font les dernieres armes.
Adieu feneftre & porte, où trop fouvent
J'ai amufé l'amoureux pourfuivant ;

Porte cent fois, d'une main courroucée,
Des fols Amans en colere pouſſée :
Adieu ſifflets & petits bruits légers,
Signes qui ſont mutuels meſſagers,
Et tous les arts, dont la vieilleſſe uſée
Sçait appaſter la jeuneſſe abuſée.
J'ai affranchi mes eſprits retenus
Trop longuement ſous les loix de Vénus.
Et quant à vous, ô robes tyriennes,
Robes de ſoie, & perles indiennes ;
Petits anneaux par l'oreille paſſés,
Riches carcans à mon col enlacés,
Pompeux habits, dont la molle richeſſe
Fut le loyer de ma folle jeuneſſe,
Ou ſoyez-vous par la flamme abolis,
Ou au plus creux de l'onde enſevelis !



LA CONTRE-REPENTIE,

Du même P. Gillebert.

Si le séjour d'un travail ocieux,
Nourrissement des desirs vicieux,
Réveille en moi la flamme accoutumée,
Plus que devant en mon cœur allumée,
Pourquoi, hélas! d'un nœud si rigoureux
Ai-je lié mes ans plus vigoureux,
Et pourquoi s'est la douleur de ma vie,
Dessous un joug si pesant, asservie?
Folle, pourquoi, en lieu si resserré,
Dedans mon corps s'est mon cœur enterré,
Si, en moi-mesme étant ensevelie,
Je suis encor de la flamme assaillie?
  Or adieu donc, vaine captivité,
Qui serve tiens notre pudicité,
Pudicité sous misérable feinte,
D'un soin forcé honteusement contrainte.
Mere d'Amour, suivant mes premiers vœux,
Dessous tes loix remettre je me veux,
Dont je voudrois n'estre jamais sortie,
Et me repens de m'estre repentie.

Repoſez donc aux Champs Éliſiens,
Repoſez-vous, eſprits des Anciens,
Et toujours ſoient, de roſes rougiſſantes
Et de beaux lis, vos urnes floriſſantes,
Pour, à bon droit, avoir déifié
Ce ſaint troupeau à Vénus dédié,
Ce ſaint troupeau de filles plus humaines,
Tant révéré des Matrones Romaines.
Hélas! pourquoi allons-nous donc courant
Après l'avis du ſot peuple ignorant?
Pourquoi nous a la liberté ravie,
Ce faux honneur, tyran de notre vie?
Rome, feignons qu'on nous chaſſe d'ici,
Soudainement tu te verras auſſi
Abandonner, & cette ſeule perte
Pourra ſuffire à te rendre déſerte:
Soudain de toi l'Etranger s'enfuira,
D'y demeurer le Moine s'ennuira,
Et de tes murs ſe rendra fugitive
Des Courtiſans la grand troupe laſcive.
Des monumens par le temps dévorés,
Nous ſommes ſeuls ornemens demeurés;
Seuls ornemens de l'antique mémoire,
Et de ce lieu la renaiſſante gloire.
Rome, qui ſçus tout le monde dompter,
Tu le peux bien encore ſurmonter
Par le moyen des armes cypriennes,
Et regagner tes palmes anciennes.

Dévotes Sœurs, qui estes sur la fleur
De vos beaux ans, je plains votre malheur,
Je plains le soin qui vous ronge sans cesse,
Je plains le temps, je plains votre jeunesse,
Las! vous séchez, & les flambeaux ardens
De vos desirs vous brûlent au dedans,
Comme du bled les forests jaunissantes
Bruslent parmi les flammes ravissantes!
Vous languissez, & voyant tout-autour
Vos corps serrés d'un effroyable tour,
Vous efforcez, avecques mains craintives,
Rompre les lacs qui vous tiennent captives!
Ainsi l'oiseau, en la cage enfermé,
Recherche en vain son bois accoutumé:
Ainsi en vain la beste prisonniere
Veut retourner en sa vieille taniere:
Et vous ainsi voulez sortir de là;
Mais les destins s'opposent à cela,
Vous enserrant plus fort que la noire onde,
Qui court là-bas en neuf tours vagabonde.
Las! peu-à-peu vos corps se brusleront,
Et tout séchés en cendre tomberont:
Mais quant à moi, libre, je m'en déporte,
Et de bonne heure éloigne votre porte.
Adieu verroux, adieu portaux ferrés,
Les petits trous des huis toujours serrés,
Les lieux dévots, les chambrettes petites,
L'enroué son des chansons tant redites,

Le long ſilence & le tombeau des corps,
Avant leur mort, mis au nombre des morts,
Les veuves nuits, & l'aiguillon qui touche
Les tendres cœurs en leur déſerte couche.
Cherchez, cherchez qui d'un teint paſliſſant
Trompe l'ardeur de ſon feu languiſſant;
Ou qui, par art, un mari ſe façonne,
Et ſes plaiſirs elle-meſme ſe donne;
Ou qui ſi fort l'imagine en veillant,
Qu'elle le ſente encore en ſommeillant;
Ou qui, avec quelque compagne ſienne,
Aille imitant la docte Lesbienne.
Je laiſſe là ces plaiſirs contrefaits,
Je veux ſentir les naturels effets,
Et m'en retourne aux tentes plus heureuſes,
Gagner la ſolde aux guerres amoureuſes.
Et quant à vous, armes de chaſteté,
Habits témoins de notre honneſteté,
Le vermoulu, & les teignes encore,
Et le reclus déſormais vous dévore!
Je vous délaiſſe, & promets ne ſentir
Dorénavent un autre repentir.



LA VIEILLE COURTISANNE.

Bien que du mal duquel je ſuis atteinte,
Soit déſormais tardive la complainte,
Peut-eſtre au moins que de mon ſoupirer
Quelqu'un pourra quelque profit tirer,
Et que mon mal, ſi bien on le contemple,
Aux moins ruſés pourra ſervir d'exemple;
Récompenſant par ce nouveau bienfait,
Si mieux ne puis, mon antique forfait.
  Donques, afin de me faire connoiſtre,
Plus que mon ſens, venant mon âge à croiſtre
Pour mon malheur, ſur les douze ou treize ans,
Etant nourrie aux délices plaiſans,
Que peut gouſter une fille légere
Deſſous la main d'une impudique mere,
Pour ne laiſſer deſſus l'arbre vieillir
Ma belle fleur, je la laiſſai cueillir,
Non à quelqu'un dont on duſt faire compte,
Mais à un ſerf, dont encor j'en ai honte.
  Bientoſt après, je vins entre les mains
De deux ou trois Gentilshommes Romains,
Deſquels je fus auſſi vierge rendue,
Comme j'avois pour vierge été vendue:

De main en main je fus mise en avant
A cinq ou six, vierge comme devant.
Depuis, suivant une meilleure voie,
D'un grand Prélat je fus faite la proie,
Qui chérement ma jeunesse acheta,
Comme pucelle, & si bien me traita,
Que je devins, voire en bien peu d'espace,
Belle, en bon point, & de meilleure grace.
Dès-lors j'appris à chanter & baller,
Toucher du luth, & proprement parler,
Vestir un corps d'accoustrement propice,
Et embellir mon teint par artifice.
Mais combien mal convient la majesté
Avec l'amour! Rien que la liberté
Ne me manquoit; mais défaillant icelle,
Me défailloit toute chose avec elle.
Ni les faveurs, ni les bons traitemens,
Chaisnes, anneaux, & riches vestemens,
De cent valets me voir estre honorée,
Et du Seigneur à-peu-près adorée,
Estre nourrie en repos ocieux;
Bref, s'il y a chose qui plaise mieux,
Quoi que l'on fist ou dist pour me complaire,
Rien ne pouvoit mon esprit satisfaire.
La liberté de pouvoir deviser,
D'aller en masque & de se déguiser,
Siffler de nuit par une jalousie,
Faire l'amour, vivre à sa fantaisie,

Ce ſeul deſir mon eſprit châtouilloit,
Ce ſeul ennui mon repos travailloit,
Et peu-à-peu, d'une lente triſteſſe,
Décoloroit la fleur de ma jeuneſſe;
Ce que voyant mon Prélat à part ſoi,
Pour ſe défaire honneſtement de moi,
Fit par ſous main braſſer un mariage,
Non ſans vanter mon bien & mon lignage,
Ma bonne grace & mon honneſteté,
Et par-ſus tout ma grande chaſteté.
A ces appâts ſe vint prendre un jeune homme,
Qui, peu ruſé aux fineſſes de Romme,
Se tint heureux d'avoir tel bien trouvé:
Mais quand il eut à ſa honte éprouvé
Ce que j'étois, premiérement il uſe
De grands rigueurs, puis d'une plus grand' ruſe;
Diſſimulant ſon projet odieux,
Par beau parler, & par carreſſe d'yeux,
Ores priant, ores d'une autre grace,
A la priere ajoutant la menace;
En peu de temps ſe gouverna ſi bien,
Qu'il ſe fit maiſtre & du ſien & du mien.
Finalement ſe dreſſant un voyage,
Mon bon époux ſe met en équipage,
Se part de Rome, & renonçant à moi,
S'en va mourir au ſervice du Roi.
Mon Prélat mort auſſi, de ma richeſſe
Ne me reſta qu'un petit de jeuneſſe,

Dont avec art affinant les plus fins,
En peu de temps fameuſe je devins.
Je ſçavois bien à l'un faire carreſſe,
A l'autre uſer de plus grande rudeſſe,
Selon que d'eux je connoiſſois le cœur
Se manier par douceur ou rigueur,
N'oubliant pas cette commune ruſe,
De contenter de quelque maigre excuſe,
Le mal content ; & ſans aimer aucun,
Donner à tous le martel en commun ;
Par ce moyen, chacun ſe penſant eſtre
Plus favori, pour dèmeurer le maiſtre,
Comme à l'envi par préſent achetoit
Ce qu'avoit moins à qui plus il couſtoit.
Aucune fois je ſuppoſois des dettes ;
Concluſion, j'avois mille recettes,
Pour leur tirer des quatrains de la main,
Ores feignant de me faire nonain ;
Ores parlant de quelque mariage,
Ores de faire à Naples un voyage,
Ou à Veniſe, ou en quelqu'autre lieu,
Et que bientoſt je leur dirois adieu.
Gants parfumés, robes, & pianelles,
Garnels, bourras, chamarres, caparelles,
Lit de parade & corames dorés,
Savon de Naples, & fards bien colorés,
Miroirs, tableaux où j'étois en peinture,
Maſques, banquets, & coches de veſture,

Et s'il y a de consumer le bien
Autres façons, n'étoient comptés pour rien.
J'avois de plus quelque nuit la semaine,
Qui m'étoit franche ; & lors je mettois peine
De pratiquer quelque nouvelle amour,
Et ne passois inutile un seul jour.
Certaine vieille, à cela bien apprise,
Trouvoit moyen de faire l'entreprise,
N'oubliant pas de prendre avant la main,
Disoit, comment j'étois de sang Romain,
Et que j'étois femme d'un Gentilhomme,
Lequel pour lors étoit banni de Romme.
Ces jeunes gens j'avois soin de chasser,
Qui pensent estre aimés sans débourser ;
Nous croyant bien payer d'une gambade,
D'une chanson, d'un luth, ou d'une aubade.
Au reste, boire & manger sobrement,
Pour [illegible]r bon, me tenir proprement,
Fut en pu[illegible]c, ou fut dedans ma chambre,
Où l'e[illegible]ffe, & la civette, & l'ambre,
Le linge b[illegible]c, le pennache éventant,
Et le sachet de poudre bien sentant,
Rien n'y manquoit ; sur-tout je prenois garde
(Ruse commune à quiconque se farde)
Qu'on ne me pust surprendre le matin,
Bref tout cela qu'enseigne l'Aretin,
Je le sçavois, & sçavois mettre en œuvre
Tous les secrets que son livre descœuvre,

En y joignant mille tours inconnus,
Pour éveiller la dormante Vénus.
J'étois pourtant en mes propos honneste,
Et ne faisois à tout le monde feste.
De la vertu je sçavois deviser,
Et je sçavois tellement déguiser,
Que rien qu'honneur ne sortoit de ma bouche
Sage au parler, & folastre à la couche.
Aussi voit-on qu'un propos vicieux,
Plus que le vice est souvent odieux.
Six ou sept ans je fis ce beau ménage;
Ayant passé le meilleur de mon âge
En ces plaisirs, (si plaisir faut nommer,
Un peu de doux meslé de tant d'amer.)
Mais cependant, une semaine sainte,
Étant pour lors ma conscience atteinte
D'un saint remors, que quelque bon Démon
Me fit sentir au milieu d'un sermon:
Sans y penser soudain je me dispose
Faire de moi une métamorphose,
Et de changer mon lascif vestement,
En un dévot & saint accoustrement.
Ce que je fis, & devins convertie,
Donnant dès-lors une grande partie
De mes trésors à la religion:
Mais tost après, changeant d'opinion,
Je me trouvai à mal parti rangée,
Et plus d'habits que de vouloir changée.

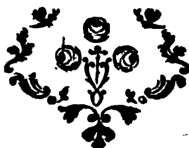
Donc inhabile au ſervice de Dieu,
J'abandonnai de bonne heure ce lieu;
Et retournant d'où je m'étois partie,
Me repenti de m'eſtre repentie.
Lors promptement déſertant le monſtier,
Je retournai à mon premier métier,
Où je racquis d'un utile dommage,
Tout le perdu, & beaucoup davantage.
Adonc je vins en réputation,
Et pris dès-lors telle préſomption,
De grands Seigneurs me voyant courtiſée,
Que mon mépris me rendit mépriſée.
Je tais ici, pour mon premier bonheur,
Maint fort chagrin, & maint grand déshonneur.
Encor long-temps, au moins ma bonne grace
Récompenſa, d'une ſi brave audace,
Ce que les ans de beau m'avoient oſté,
Que mon automne on prenoit pour eſté.
J'avois au lit cent mille gaillardiſes,
Mille bons mots, & mille mignardiſes:
De bien baller on me donnoit le prix;
J'avois du luth moyennement appris,
Et quelque peu entendois la muſique:
Quant à la voix, je l'avois angélique,
Et ne ſe fuſt nul autre pu vanter,
De ſçavoir mieux le Pétrarque chanter;
Aucune fois, en accouſtrement d'homme,
Je paſſageois pompeuſement par Romme:

Bref je sçavois de toute chose un peu,
Et n'étois pas ignorante du jeu,
Fust aux échets, ou fust à la premiere,
Où je n'étois de perdre coustumiere,
Jouant toujours à moitié pour celui
Qui ne prenoit que la perte pour lui.
Voilà comment, par cent moyens honnestes,
Je recueillois la laine de mes bestes,
Dont quelquefois les unes je tondois,
Et bien souvent les autres écorchois;
Usant par-tout de si grand artifice,
Que sans montrer un seul point d'avarice,
Ceux-là, dont plus de présens j'avois pris,
Se reputoient estre plus favoris.
Ma maison donc, moins que jamais déserte,
Étoit quasi comme une école ouverte
D'honnesteté, où il falloit venir,
Pour bien sçavoir Dames entretenir:
Là se disoient mille bons mots pour rire,
Là les plus sots s'efforçoient de mieux dire,
Comme à l'envi, & le soir & matin
Se rapportoit toute chose au butin.
Je me trouvois de ducats plusieurs milles,
Qui ne m'étoient en un coffre inutiles:
J'avois meublé une belle maison,
Et richement, & selon la saison:
Et sur la porte avois mis pour devise,
La pluie d'or de la fille d'Acrise;

Voulant par-là honneſtement montrer,
Que par l'or ſeul on y pourroit entrer.
Heureuſe, las, heureuſe & trop heureuſe,
Si Cupidon de ſa torche amoureuſe,
Pour chaſtier cent mille indignités
De tant d'amans que j'avois maltraités,
N'euſt allumé dans mes froides moëlles
Le feu vengeur de ſes flammes cruelles :
Me contraignant d'aimer plus que mes yeux,
Plus que mon cœur, un jeune audacieux,
Qui d'autant plus que d'une humble carreſſe,
Je m'efforçois d'amollir ſa rudeſſe,
Plus me fuyoit, & ſe paiſſoit, cruel,
De mon tourment & pleur continuel!
Las! quante fois jalouſement malade,
Courant par-tout ainſi qu'une Ménade,
Ai-je ſuivi, ſans crainte du moqueur,
Cet inhumain qui m'emportoit le cœur?
Las quantes fois, en lieu d'eſtre endormie,
Le penſant eſtre ès bras d'une autre amie,
Nus pieds, nu chef, au temps des longues nuits,
Ai-je rompu & feneſtres & huis,
Injuriant de mille outrages celle
Qui receloit mon ennemi chez elle?
Ce n'eſt pas tout, les préſens amoureux,
Et tout le bien que mes ans plus heureux
M'avoient acquis avec peine infinie,
Vignes, maiſons, argent à compagnie,

En moins d'un an, tout cela fut vendu,
Et en banquets & préſens deſpendu.
  Et puis voici pour m'achever de peindre,
Celle que plus les Dames doivent craindre,
Sur un baſton marchant à pas comptés,
Dame Vieilleſſe aux cheveux argentés,
Qui m'a ravi d'une main larronneſſe
Ce qui reſtoit encor de ma jeuneſſe.
  De ce beau chef tout l'honneur eſt éteint;
Ce beau viſage a changé ſon beau teint
En teint de mort; & cette bouche bleſme,
Deſſus ſes bords a peinte la mort meſme.
  Je ne puis plus ni ſentir ni gouſter;
Plus ne me plais les doux ſons écouter;
Le ſens me manque, & l'eſprit qui me laiſſe,
Plus que le corps ſe ſent de la vieilleſſe.
J'ai oublié tout cela qu'autrefois
J'avois appris du luth & de la voix;
J'ai oublié tous mes bons mots pour rire;
Je ne ſçais plus que me plaindre & médire;
Je ne ſçais plus que touſſer & cracher,
Faſcher autrui, & d'autrui me faſcher.
  O que je ſuis différente de celle
Que j'étois lors, quand, jeune, riche & belle,
Un eſcadron j'avois, de tous coſtés,
De Courtiſans pompeuſement montés,
M'accompagnans ainſi qu'une Princeſſe,
Fuſt au matin, quand j'allois à la Meſſe,

Ou fust au soir, alors qu'il me plaisoit
De me trouver où le bal se faisoit !
Las ! maintenant un chacun me dédaigne ;
Et seulement pauvreté m'accompaigne !
Je n'en puis plus, & mes pleurs, qui s'épandent
A grands ruisseaux, le parler me défendent.
Doncques priant ceux-là qui me liront,
Et de mes pleurs peut-estre se riront,
De m'excuser, si, par trop de langage,
Vice commun à celles de mon âge,
J'ai discouru & mon mal & mon bien ;
Je ferai fin. Que pusse-je aussi bien,
Pour n'estre plus à ces maux asservie,
Comme à mes pleurs, mettre fin à ma vie !



SONNET.

Ceux qui ſont amoureux, leurs amours chanteront;
Ceux qui aiment l'honneur, chanteront de la gloire;
Ceux qui ſont près du Roi, publiront ſa victoire;
Ceux qui ſont Courtiſans, leurs faveurs vanteront;

Ceux qui aiment les arts, les ſciences diront;
Ceux qui ſont vertueux, pour tels ſe feront croire;
Ceux qui aiment le vin, deviſeront de boire;
Ceux qui ſont de loiſir, des fables écriront;

Ceux qui ſont médiſans, ſe plairont à médire;
Ceux qui ſont moins faſcheux, diront des mots pour rire;
Ceux qui ſont plus vaillans, vanteront leur valeur;

Ceux qui ſe plaiſent trop, chanteront leur louange;
Ceux qui veulent flatter, feront d'un diable un ange:
Moi, qui ſuis malheureux, je plaindrai mon malheur.



ENTREPRISE

ENTREPRISE

DU ROI-DAUPHIN,

Pour le Tournoi sous le nom de Chevaliers aventureux.

A la Reine et aux Dames.

Par cet écrit, nous dirons brévement
D'où nous venons, & pourquoi, & comment.
Bien loin en mer, au-delà d'Hybernie,
Se trouve une Isle, en peuples bien fournie,
Dont en tout temps les citoyens heureux
Furent nommés Amans aventureux.
L'oisiveté, qui est mere des vices,
N'entretient là les hommes en délices,
Et n'y sont point les Amans estimés,
Pour estre bien en point & parfumés,
Pour bien baller, pour soupirs, ni pour larmes,
Ains seulement pour estre preux aux armes:
Car ce qui est ailleurs voluptueux,
Sert là d'objet pour estre vertueux.

Auſſi dit-on qu'un Chevalier de Thrace
Fut le premier auteur de notre race,
Lequel fut fils de Vénus & de Mars.
Ce Chevalier, avec quelques ſoudars,
Après un long & faſcheux navigage,
Se ſauva là du danger du naufrage :
Il ordonna que tous les plus gaillards
Iroient chercher femmes de toutes parts,
Non point uſant de fraudes & rapines,
Dont Romulus uſa vers les Sabines,
Mais par vertu, par proueſſe & valeur,
Par courtoiſie, & nobleſſe de cœur,
Sauvant l'honneur des Dames & Pucelles,
Gardant les bois, chaſtiant les rebelles,
Suivant les Cours des Princes & des Rois,
Et fréquentant les jouſtes & tournois.
Par tel moyen ſe peupla notre terre,
Dont puis après vinrent en Angleterre
Ces Chevaliers tant connus ſur les rangs,
Qu'on nomme encor les Chevaliers errans;
Là, Paladins prirent leur origine,
Ainſi que nous, de Mars & de Cyprine.
Au lieu qu'ainſi nous vous avons décrit,
Princeſſe illuſtre & de royal eſprit,
Vint nous conter la Déeſſe emplumée,
Chez les humains ayant nom, Renommée,
« Que dans Paris un Tournoi va s'ouvrir,
» Où en valeur on pourra concourir,

» Et témoigner, par effet, que les armes
» Profitent plus, en amour, que les larmes ».
Incontinent que du peuple épandu
De toutes parts ce bruit fut entendu,
Maints jeunes gens arriverent par troupe;
Les Mariniers de fleurs ornent la poupe;
Puis de Vénus le feu luisant & beau,
Sur notre mast allume son flambeau
Pour nous guider : & le pere Neptune
Chasse bien loin la tempeste importune.
Quand l'Angleterre apparut à nos yeux,
En éloignant ce bras non spacieux,
Qui s'élargit d'une embouchure grande,
Entre Angleterre & la coste d'Irlande,
Loin vers le Nord, laissâmes l'Écossois,
Où maintenant fleurit le lys François,
Et costoyant cette part d'Angleterre,
Où Cornouaille en pointe se resserre,
Vimmes surgir en Bretagne, & adonc
Étant au bout d'un voyage si long,
Sans craindre plus ni les vents, ni l'orage,
Chacun joyeux saute au front du rivage.
Là nous étant refraischis quelques jours,
Puis rembarqués sur le Loire au long cours,
Qui traversant mainte Province heureuse,
Roule en la mer son onde sablonneuse,
Vismes d'Anjou les beaux prés florissans,
Et ses costeaux de pampres verdissans,

Laissant à part les campagnes du Maine,
Et costoyant les beaux champs de Touraine,
Entre les ports & d'Amboise & de Blois,
Tant renommés pour le berceau des Rois.
Là mainte Nymphe à fleur d'eau vagabonde,
Au bruit des flots, mit son chef hors de l'onde,
S'ébahissant assez de voir nager,
Dessus son fleuve, un navire étranger.
L'une dessous, où l'onde étoit moins forte,
Le soulageant, sur son dos le supporte;
L'autre le va par les flancs costoyant,
Et l'autre encor va devant ballayant
Les bancs de sable, ou hastant sa carriere,
Avec la main le pousse par derriere:
Finalement, par ces Nymphes guidés,
Sommes au port d'Orléans abordés.
Dessus ce port, d'une fureur mal saine,
Le nourrisson du bon pere Silene,
La belle Nymphe Aurélie trouva,
Et amoureux par force l'enleva.
Fille du Loire étoit cette Aurélie,
Qui se jouant sur l'arene polie,
Où chaque jour venir elle souloit,
Pour trier l'or que son pere rouloit,
Fut de Bacchus par malheur apperçue,
Et lui épris, aussi-tost qu'il l'eut vue.
Elle soudain d'un pied léger le fuit,
Et lui soudain d'un plus léger la suit;

D'elle la peur rend les plantes isnelles, (1)
A lui l'Amour aux talons met des aisles :
Mais qui sçauroit, tant sçut bien s'éprouver,
D'un amoureux & d'un Dieu se sauver?
  Du haut d'un roc, la Nymphe violée,
Pour se noyer, jà s'étoit ébranlée,
Lorsque le Dieu de bonheur y survint,
Qui, & sa vie, & sa course retint :
Nymphe (dit-il) chere Nymphe, que j'aime
Plus que mes yeux, que mon cœur, ni moi-mesme,
Arreste-toi, & ne t'élance à bas ;
Car d'un mortel la proie tu n'es pas,
Ains de celui, à qui des Dieux le pere
Ne dédaigna jadis servir de mere.
Je suis Bacchus, des Indes le vainqueur,
Qui ai trouvé cette douce liqueur,
Douce liqueur, le plaisir de la vie,
Qui au Nectar porte bien peu d'envie.
  Pour ton amour ici je planterai
Ma belle vigne, & croistre j'y ferai
Le meilleur vin que but jamais la France,
Laquelle aura toujours en révérence
Toi, & ton nom, dont sera désormais
Dit Orléans, ce lieu par-tout jamais.

---

(1) *Les plantes isnelles*, les pieds légers.

Ainſi Bacchus flatoit ſon Aurelie,
Et peu-à-peu ſa triſteſſe elle oublie.
Or ſommes-nous, par le vouloir divin,
Dedans Paris arrivés à la fin.
Vingt Chevaliers nous ſommes d'une bande,
Qui ſupplions Votre Majeſté grande,
De trouver bon que, ſous votre faveur,
Nous efforcions de gagner quelque honneur.
Notre deviſe eſt aſſez évidente,
C'eſt une lance, & une torche ardente :
Mars eſt la lance, Amour eſt le flambeau,
Qui enlacés ſont d'un double chapeau;
L'un de laurier que la Victoire donne,
L'autre de myrth' dont Vénus ſe couronne :
Deviſe propre à ceux qui ſont venus,
Ainſi que nous, de Mars & de Vénus.



COMPLAINTE

SUR LA MORT DU DUC HORACE FARNAISE (1).

DITES, Romains, je vous prie,
Qui eſt ce corps que l'on ſuit ?
Que veut ce peuple qui crie ?
Pourquoi fait-on ſi grand bruit ?

Je vois la brunette face,
Les cheveux crépés je voi :
Hélas ! c'eſt le jeune Horace,
C'eſt le gendre de mon Roi !

O ſainte & heureuſe cendre !
Quelle dure cruauté
A fait au cercueil deſcendre
Si grand' jeuneſſe & beauté ?

(1) *Cette Piece & beaucoup d'autres, comme on a dû s'en appercevoir, ont été faites à Rome, où l'Auteur avoit ſuivi ſon parent le Cardinal du Bellay.*

Telle est la fleur outragée,
Ou du soc audacieux,
Ou du haut, ou trop chargée
De l'eau qui tombe des cieux :

Tel fut le visage blesme
De celui qui, de ses pleurs,
Enamouré de soi-mesme,
Accrut le nombre des fleurs.

O ciel trop avare & chiche
Du bien que tu as presté !
O terre injustement riche
De notre grand' pauvreté !

Horace, qui, pour ton prince,
Le plus grand de ton souci,
Parens, amis & province
Avois délaissé ici !

Las ! ton épouse dolente,
La fille d'un si grand Roi,
Par une mort violente,
Bientost est veuve de toi !

Et ta mere, qui endure
Tant de mal sur ses ans vieux,
A qui, pour droit de nature,
Tu devois fermer les yeux,

A bien perdu l'efpérance
De voir, avant que mourir,
Auprès du beau lis de France,
Sa belle race fleurir!

Mais plus griévement qu'Achille
Ne vengea fon ami mort,
Des morts coufte mille & mille
Ta mort, que je plains fi fort!

Plus cher que du fils d'Evandre
La vie encor ne coufta,
Se puiffe la tienne vendre
A celui qui te l'ofta!

O cruelle deftinée,
Et vous aftres trop puiffans,
D'avoir fini fa journée,
Devant le foir de fes ans!

Ne fçaviez-vous que nous fommes
Trop véritables témoins
Que la jeuneffe des hommes
Eft l'âge qui dure moins?

Plutoft que la fleche aiflée
Ne s'envole au décocher,
Notre verdure écoulée
Voit fon printemps deffécher.

Et qu'eſt-ce des ans qui gliſſent ?
Qu'eſt-ce des biens alléchans ?
Ils floriſſent, ils faniſſent,
Ainſi que l'herbe des champs.

Falloit-il donc que la foudre
D'un gros boulet meurtriſſant
Vint ainſi réduire en poudre
L'arbre encore fleuriſſant ?

Tout le bien que la nature
Eut oncques en ſon tréſor,
Cette jeune créature
Nous le promettoit encor.

Mais quoi ! le ciel, qui prend gloire
D'avoir notre heur abaiſſé,
Rien, que la triſte mémoire,
De lui ne nous a laiſſé !

Tu as choiſi, pour ta place,
Des aſtres le plus beau lieu :
Adieu, bienheureux Horace,
Adieu d'éternel adieu !

O trop aveugle penſée !
Tu peux bien te ſouvenir
De la fortune paſſée,
Mais non prévoir l'avenir !

Le ciel, d'un jour peu durable
Voulut notre âge borner,
Et le temps irréparable
Ne peut jamais retourner.

Mais avoir, pour la victoire,
Jusqu'à la mort combattu,
C'est le chemin de la gloire,
C'est l'œuvre de la vertu.

Ainsi la race d'Alcmene
S'est assise entre les Dieux;
Ainsi des freres d'Hélene,
Les astres luisent aux cieux.

C'est chose fort douce & belle,
Que pour son Prince mourir;
Puisque de la mort cruelle
On n'est sauvé pour courir.

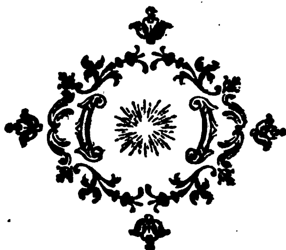
Combien que la crainte donne
L'aisle au talon fugitif,
Pourtant la mort ne pardonne
Au dos de l'homme craintif.

N'est-ce donc plus grand' louange,
Tomber sous un brave effort,
Puisque la vertu nous venge
Des injures de la mort?

I 6

Heureux, bienheureux Horace,
Si mes vers ont mérité
De rencontrer quelque grace
Devant la poſtérité !

Si ma lyre eſt eſtimée,
Si je chante rien de beau,
Ta cendre & ta renommée
N'iront ſous meſme tombeau.

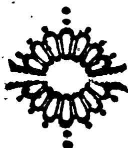


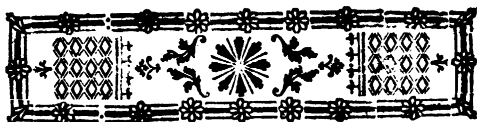
PERNETTE DU GUILLET.

LYON est la patrie de Pernette du Guillet, dite *Cousine*, qui fut contemporaine & rivale en poésie de Louise Labbé, dont nous parlerons bientôt. Nous devons le recueil de ses œuvres à son Mari, qu'elle paroît avoir aimé aussi tendrement qu'elle en fut aimée. Ses Poésies ne virent le jour qu'après sa mort, arrivée le 17 Juillet 1545. Elle étoit alors à la fleur de son âge. Ses œuvres sont intitulées : *Rimes de gentille & vertueuse Dame Pernette du Guillet*, & renferment diverses petites Pieces, parmi lesquelles se trouvent quelques Vers Italiens. Outre qu'elle possédoit plusieurs instrumens de musique, elle parloit & écrivoit l'Italien & l'Espagnol, savoit déja assez bien le latin, & la mort

la ſurprit, comme elle alloit ſe livrer à l'étude du Grec.

Pernette du Guillet nous a paru le céder pour le talent à la Reine Marguerite, & à Louiſe Labbé ; mais ſes Poéſies annoncent une ame ſenſible & honnête. Elle paſſe pour avoir eu des mœurs irréprochables. Pluſieurs Poëtes de ſon tems ont ſemé des fleurs ſur ſon tombeau.





PERNETTE DU GUILLET.

ADONIS.

AMOUR, avecque Psychés,
Qu'il tenoit à sa plaisance,
Jouoient ensemble aux échets,
En très-grand réjouissance.

Mais bientost il a ouï
Bien loin lamenter un cygne,
De quoi peu s'est réjoui,
Et l'a pris pour mauvais signe.

Laissons le jeu, je vous pri',
Dit-il d'une voix amere,
Et allons ouïr le cri
Du messager de ma mere.

Lors tous deux s'en vont bouter
A la prochaine fenestre,
Et leur vue droit jetter
Là où l'oiseau pouvoit estre.

Si ont vu, ſur un étang
Long & grand comme une mer,
Un beau cygne pur & blanc,
Qui chantoit un chant amer.

« O Déeſſe, diſoit-il,
» Regnant au ciel empyrée,
» Par ton engin trop ſubtil
» Notre joye eſt empirée!

» Puiſque, par ta grande envie,
» Au malheureux Adonis
» Tu as abrégé la vie,
» Et ſont ſes beaux jours finis ».

Lors l'Enfant, à ces nouvelles,
Son épouſe a accollée,
Et ébranlant ſes deux aiſles,
En l'air a pris ſa volée.

Arrivé près de Cypris,
Avec les enfans de Gnide,
Tous enſemble ont entrepris
Punir la beſte homicide;

Et ſi bien ont pourchaſſé
Et continué leur ſuite,
Que le ſanglier tout laſſé
N'a ſçu où prendre la fuite.

Parquoi toute la cohorte
S'eſt étendue à l'entour,
Et d'une corde bien forte
Au col lui ont fait maint tour :

L'un le traiſnoit par la corde,
L'aiguillonnant & heurtant ;
L'autre, ſans miſéricorde,
De ſon arc l'alloit battant.

Ainſi pris, l'ont amené
Devant Vénus éplorée,
Qui, pour lui, a démené
Complainte déſeſpérée ;

Et tant de lui ſe douloit,
Que, ſans plus vouloir attendre,
Tout ſoudain elle vouloit
L'étrangler de ſa main tendre :

Mais les Graces lui ont dit,
Qu'elle ſe feroit outrage,
Afin qu'à ce contredit,
Elle appaiſaſt ſon courage.

Qui alors euſt vu la beſte,
Comment morte elle ſembloit,
Humblement baiſſoit la teſte,
Tant de peur elle trembloit.

« Qui t'a meu, beſte inſenſée,
» D'avoir mon ami outré » ?
Dit Vénus, qui, offenſée,
Adonis lui a montré,

Giſſant là tout étendu,
La face découlourée,
Dont maint ſoupir a rendu
La pauvre Amante éplorée.

Alors le ſanglier honteux
S'eſt proſterné à genoux,
Et d'un ſon doux & piteux
S'eſt excuſé devant tous,

Diſant : « Déeſſe honorée,
» Pardonne-moi ce méfait;
» Car d'ire délibérée
» Ne t'ai cet outrage fait.

» Bien eſt vrai que, quand je vis
» La forme du jeune enfant,
» Certes il me fut advis
» De voir un Dieu triomphant,

» Tant me donnoit grand' merveille
» Sa chair blanche & délicate,
» Et ſa bouche plus vermeille
» Que n'eſt aucune écarlate.

» Parquoi d'une ardeur ſurpris,
» Je me laiſſai approcher,
» Me ſemblant un trop grand prix,
» Si je le pouvois toucher.

» Donc au contour d'une branche,
» Pour mon ardeur appaiſer,
» Découvrant ſa cuiſſe blanche,
» Je la lui voulus baiſer :

» Mais lui, trop chaud & ardent,
» Suivant ſa courſe adreſſée,
» Se va jetter ſur ma dent,
» Que je tenois abaiſſée ;

» Et tellement lui méchut,
» Qu'à cette heure trop perverſe,
» Au plus près de moi il chut,
» Tout ſanglant, à la renverſe.

» Mais j'atteſte tous les Dieux,
» Juges de mon innocence,
» Que ſur moi j'euſſe aimé mieux
» Attirer ſi grande offenſe.

» Et pour ce que la dent fit
» Si outrageux malefice,
» Et que tant vers vous méfit,
» Je veux bien qu'on la puniſſe.

» Voici la dent & la hure
» Qui ont causé tel émoi :
» Las! de leur male aventure
» Prenez vengeance sur moi ».

Ainsi parloit la douleur
Du sanglier, qui tant souffroit ;
Comme cause du malheur,
Qu'à la mort mesme il s'offroit.

Parquoi toute l'assistance
Vint à Vénus supplier
De mitiger sa sentence,
Et son courroux oublier.

« Déliez-le donc, dit-elle,
» Puisque, pour mon ami mort,
» Il s'accuse à mort cruelle,
» Ayant de son fait remord.

» Mais qu'il jure qu'ès forests
» Jamais plus il n'entrera,
» Ains qu'en boues & marais
» Toujours il se vautrera :

» Et afin qu'en lui demeure
» Long souvenir du méfait,
» Je veux qu'il porte à toute heure
» Une marque de son fait ;

» C'eſt qu'en terre l'étendrez,
» Et, pour réparer l'injure,
» Les pieds autant lui fendrez,
» Que la plaie a d'ouverture,

» Afin que, par ce moyen,
» Ceux qui le rencontreront
» Entendent le malheur mien,
» Dont peut-eſtre pleureront ».

De Vénus ce mot ſacré
Ne fut point hors de ſa bouche;
Que la beſte, de ſon gré,
Deſſus la terre ſe couche.

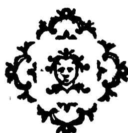
Il laiſſa patiemment
Exécuter la ſentence,
Puis debout, bien humblement
Remercia l'aſſiſtance.

Et pour montrer qu'il vouloit
Que l'on ſçuſt ſa déplaiſance,
N'a depuis, comme il ſouloit,
Aux bois fait ſa demeurance.



DIXAIN.

PAR ce Dixain, clairement je m'accuse
De ne sçavoir tes vertus honorer,
Fors du vouloir, qui est bien maigre excuse;
Mais, qui pourroit par écrit décorer
Ce qui de soi se peut faire adorer?
  Je ne dis pas, si j'avois ton pouvoir,
Qu'à m'acquitter ne fisse mon devoir,
A tout le moins du bien, que tu m'advoues.
Preste-moi donc ton éloquent sçavoir,
Pour te louer, ainsi que tu me loues.



PARFAITE AMITIÉ.

COMBIEN de fois ai-je en moi fouhaité
Me rencontrer, fur la chaleur d'été,
Tout au plus près de la claire fontaine,
Où mon défir avec cil fe promaine,
Qui exercite en fa philofophie
Son gent efprit, duquel tant je me fie,
Qu'en aucun temps ma vertu ne craindroit
D'eftre avec lui feule en une foreft.
Là, quand j'aurois bien au long vû fon cours;
Je le lairrois faire à part fes difcours:
Puis peu-à-peu de lui m'écarterois,
Et toute nue, en l'eau me jetterois.
Mais je voudrois lors quant & quant avoir
Mon petit luth accordé au devoir,
Duquel ayant connu, & pris le fon,
J'entonnerois fur lui une chanfon,
Pour un peu voir quels geftes il tiendroit:
Mais fi vers moi il s'en venoit tout droit,
Je le lairrois hardiment approcher;
Et s'il vouloit, tant foit peu, me toucher,
Lui jetterois (pour le moins) ma main pleine;
De la pure eau de la claire fontaine,
Lui jettant droit aux yeux, ou à la face.
O! qu'alors euft l'onde cette efficace

De le pouvoir en Actéon muer,
Non toutefois pour le faire tuer,
Et dévorer à ses chiens, comme cerf,
Mais que de moi se sentist estre serf;
Tant que Diane eut contre moi envie
De lui avoir sa puissance ravie.
Combien heureuse & grande me dirois!
Certes, Déesse estre me cuiderois:
Mais pour me voir contente à mon désir,
Dois-je aux neuf Sœurs faire un tel déplaisir
D'enlever cil qui les sert à leur gré,
Et fait honneur à leur haut chœur sacré?
Non, non, qu'il aille aux neuf Muses servir,
Sans se vouloir dessous moi asservir,
Sous moi, qui suis sans grace & sans mérite.
Laissez-le aller: qu'Apollon je n'irrite,
Le remplissant de déité profonde,
Pour contre moi susciter tout le monde,
Lequel, un jour par ses écrits, s'attend
D'estre avec moi, & heureux, & content.



LOUISE LABÉ.

LE fiecle de François I. fut celui des Mufes Françaifes ; & l'on a déjà vu que la fœur de ce Monarque fut un des principaux ornemens de ce regne mémorable. La ville de Lyon étoit deftinée à donner à cette Princeffe une digne rivale ; c'eft Louife Charly, dite Labé, & furnommée la belle Cordiere, qui naquit, vers l'an 1526, de Chafty Labé, dont l'état & la naiffance nous font inconnus.

Comme la queftion qu'on fait le plus communément, quand il s'agit d'une femme, c'eft de demander fi elle étoit jolie, nous allons commencer par y répondre. Les derniers

Editeurs de ses Œuvres (*) prétendent que sa beauté n'étoit pas remarquable; ils disent seulement que Louise Labé *étoit assez grande, d'une taille aisée, bien faite; qu'elle avoit de l'embonpoint, la peau très-blanche, de belles couleurs, le bras & la gorge admirables, les cheveux blonds, les sourcils noirs, de beaux yeux, le front grand, les levres vermeilles, de belles dents, le rire gracieux.* Il faut avouer qu'il y a bien de nos jolies femmes qui s'accommoderoient d'une semblable laideur, surtout en joignant à ces qualités, comme ajoutent les mêmes Editeurs, un air distingué, des manieres engageantes & gracieuses, de la gaieté, de la finesse & du jugement dans la conversation.

(*) C'est une Société de Gens de Lettres qui en donnerent une Edition à Lyon, en 1762.

Louiſe Labé ne négligea rien pour ajouter encore aux agrémens qu'elle tenoit de la nature. Elle ſavoit très-bien le français, l'eſpagnol, l'italien, le grec, le latin, &c. Elle écrivoit en vers & en proſe, chantoit, jouoit du luth, & montoit fort bien à cheval. En un mot, elle excelloit à la fois dans tous les ouvrages de ſon ſexe, & elle étoit rompue à tous les exercices du nôtre. Telle étoit Louiſe Labé, preſque avant de quitter l'enfance.

La premiere paſſion qui entra dans ſon ame fut celle des armes. Son pere, loin de s'oppoſer à ſon inclination, la mena lui-même aux champs de Mars. Louiſe Labé, ſous les habits de notre ſexe, ſe trouva, avant ſa ſeizieme année, au ſiege de Perpignan, où elle ſe diſtingua par ſa valeur, ſous le nom du *Capitaine Lois*. Cette anecdote, jointe à

l'éducation qu'elle avoit reçue, fait présumer que sa naissance n'étoit peut-être pas aussi commune qu'on l'imagine.

C'est au milieu des armes, que l'amour vint blesser notre Héroïne. Après avoir subjugué les cœurs les plus rebelles, elle devint elle-même la conquête d'un Guerrier, pour qui elle conserva toujours le plus tendre attachement. On ignore si c'est la passion de l'amour qui bannit de son cœur celle de la guerre; on sait seulement qu'elle renonça aux armes après sa premiere campagne.

Quand on songea à la marier, les partis se présenterent en foule. Louise Labé eût sans doute donné sa main à celui qui avoit déjà son cœur; mais l'état de sa fortune la força de préférer un riche Négociant, Ennemond Perrin, qui possédoit plusieurs

maiſons, avec de très-beaux & de très-vaſtes jardins, & qui faiſoit un gros commerce de cables & de corde : de là vint à Louiſe Labé le ſurnom de *la belle Cordiere*. Au lieu où elle demeura, fut bâtie une rue, qu'on appelle encore de ſon nom, la rue *belle Cordiere*.

Mais ſi elle s'engagea contre ſon gré, il paroît au moins que ſon eſclavage ne fut pas long ; ſon mari, qui étoit déjà vieux, lui laiſſa bientôt, par ſa mort, la liberté du veuvage. Avoir les divers talens de Louiſe Labé, être jeune, jolie & veuve, c'eſt de quoi, ſans doute, raſſembler autour de ſoi une cour nombreuſe. Celle de la belle Cordiere fut des plus brillantes. Sa maiſon étoit le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué par la naiſſance, ou par les talens. Il n'étoit bruit que d'elle ; &

tous les Savans, tous les Poëtes, dans toutes les langues, mortes ou vivantes, entonnerent les louanges de Louise Labé.

Son mérite personnel, sa réputation littéraire, & la cour assidue qu'elle recevoit, ne manquerent pas de réveiller l'envie, & à la suite de celle-ci marcha bien vîte la calomnie, sa compagne ordinaire. Ne pouvant lui ôter son mérite, on s'efforça de noircir ses mœurs. Nous n'osons croire, à la vérité, que sa conduite ait été absolument irréprochable : elle fournissoit trop d'armes à la séduction, pour n'y être pas exposée elle-même ; mais il faut bien pardonner quelques foiblesses, quand elles sont rachetées par tant d'heureuses qualités. Ce qu'il y a de plus répréhensible peut-être dans la vie de cette femme célebre, c'est une anecdote que nous allons rapporter ici. Nous la jugeons avec

moins d'indulgence que ses Editeurs, qui la racontent avec autant de phlegme que de légéreté, & nous avouons d'avance qu'il seroit difficile de justifier un pareil procédé.

Louise Labé étoit intimement liée avec Clémence de Bourges, qui fut assez célebre dans ces tems-là, & à qui elle avoit dédié ses Ouvrages. Clémence, qui avoit un amant, ayant fait des vers à sa louange, les communiqua à son amie. Le portrait sans doute étoit séduisant; il inspira à Louise Labé l'envie de subjuguer l'original. Dans cette vue, elle composa, sur le même sujet, des vers plus agréables apparemment, & qui eurent plus de succès. Louise Labé supplanta Clémence, qui fit éclater le plus vif ressentiment. Cette haine étoit sans doute méritée; mais observons ici que, d'après cette seule aventure, Clémence ne voulut plus voir

dans la conduite de ſon infidelle amie que le dérangement le plus ſcandaleux. Une ſeule faute en fit un monſtre aux yeux de Clémence, qui l'auroit jugée innocente dans ſes mœurs, avec deux ou trois intrigues de plus, ſi elles avoient été étrangeres à ſes propres amours. Elle ne mit plus de bornes à ſa vengeance ; & l'on n'oſeroit lui faire un crime de ſa cruauté : la faute de Louiſe Labé eſt de ces aventures qu'on voit toujours avec ſang-froid dans la ſociété, & qui indignent toujours dans une Hiſtoire. Louiſe Labé dédaigna de répondre : fiere de lui avoir enlevé ſa conquête, elle ſe conſola peut-être du tort qu'on faiſoit à ſa réputation, par le triomphe de ſon amour-propre.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'on a parlé de ſes mœurs fort diverſement ; ce

qui arrive toujours aux personnes du sexe, qui font du bruit dans le monde. Les uns ont fait le plus grand éloge de sa conduite; les autres l'ont diffamée sans ménagement. Du Verdier, par exemple, prétend que sa vertu ne résistoit point à l'appât de l'or. Croyons qu'il y a au moins de l'exagération dans ces reproches, & disons seulement, que si le ton passionné de ses Poësies, l'Anecdote que nous venons de raconter, & le témoignage de quelques Contemporains, peuvent faire suspecter sa conduite, il faut avouer aussi que sa liaison même avec Clémence de Bourges, également distinguée par sa naissance & par sa réputation d'honnêteté; les éloges qu'on a osé donner en face à Louise Labé sur sa vertu; éloges faits pour choquer celle même qui les reçoit, quand ils blessent trop

ouvertement la vérité ; & enfin les dernieres dispositions de son mari, qui, n'ayant point d'enfans d'elle, la nomma son héritiere, semblent réfuter tous les reproches injurieux à sa mémoire.

Ses Œuvres sont composées de trois Élégies, de vingt trois Sonnets, & d'une Comédie en prose, intitulée *le Débat de Folie & d'Amour*. Voici l'idée de cet ingénieux Ouvrage, qui, depuis, a été retourné en tant de manieres.

L'Amour ayant pris querelle avec la Folie, celle-ci lui arrache les yeux, & lui met un bandeau pour cacher la blessure. Vénus porte sa plainte à Jupiter ; & ce procès ayant été plaidé par deux Avocats, Apollon & Mercure, Jupiter prononce que la décision en sera remise à trois fois sept

fois neuf ſiecles, & en attendant, enjoint à la Folie de ſervir de guide à l'Amour.

Dans la fiction de cette Comédie morale, il y a autant de naturel que d'eſprit; &, comme l'a remarqué l'Editeur du *Parnaſſe des Dames*, c'eſt la premiere Piece connue dans le genre de l'Auteur *des Graces*.

Louiſe Labé avait fait auſſi des vers grecs, latins, eſpagnols & français, qui n'ont pas été recueillis dans ſes Œuvres.

Elle mourut au mois de Mars 1566, c'eſt-à-dire, âgée de trente-neuf à quarante ans. Sa Poéſie eſt quelquefois négligée, ſans être dépourvue d'élégance. Aux graces qui caractériſent ſon ſexe, elle réunit ſouvent une ſorte d'énergie. Son ſtyle a beaucoup de vivacité & de mouvement : on voit qu'elle a ſenti ce qu'elle a

exprimé, & que ſa verve étoit bien moins dans ſa tête que dans ſon cœur. Enfin, de toutes nos illuſtres Françaiſes, c'eſt celle qui, par ſon talent, & par le genre de ſon talent, a le plus approché de la célebre & malheureuſe Sapho.



LOUISE LABÉ.

ÉLÉGIE.

AU temps qu'Amour, d'hommes & Dieux
vainqueur,
Faisoit brusler de sa flamme mon cœur,
Encore lors je n'avois la puissance
De lamenter ma peine, & ma souffrance;
Encor Phœbus, ami des lauriers vers,
N'avoit permis que je fisse des vers:
Mais maintenant que sa fureur divine
Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,
Chanter me fait, non les bruyans tonnerres
De Jupiter, ou les cruelles guerres,
Dont trouble Mars, quand il veut, l'univers;
Il m'a donné la lyre, qui les vers
Souloit chanter de l'Amour Lesbienne;
Et qui enfin pleurera de la mienne.
Je sens déjà un piteux souvenir,
Qui à mon œil fait la larme venir.

Las! je riois en voyant l'un aimer,
L'autre brusler, & d'amour consommer:
En voyant tant de larmes répandues,
Tant de soupirs & prieres perdues,
Sans y songer, tout soudain me vint prendre
Le mesme mal qu'en eux soulois reprendre,
Qui me perça d'une telle furie,
Que de mes maux ne suis encor guérie.
Après long-temps. Dames qui les lirez,
De mes regrets avec moi soupirez.
Peut-estre un jour je ferai le semblable,
Et aiderai votre voix pitoyable,
A vos travaux & peines raconter,
Quand vos amours vous voudrez lamenter.
Quelque rigueur qui loge en votre cœur,
Amour s'en peut un jour rendre vainqueur;
Et plus d'abord lui serez ennemies,
Plus vous tiendra rudement asservies.
N'estimez point que l'on doive blâmer
Celles qu'a fait Cupidon enflâmer.
Autres que nous, nonobstant leur hautesse,
Ont enduré l'amoureuse rudesse:
Leur cœur hautain, leur beauté, leur lignage,
Ne les ont sçu préserver du servage
De dur Amour: les plus nobles esprits,
En sont plus fort & plus soudain épris.
Sémiramis, Reine tant renommée,
Qui mit en route avecque son armée,

Les noirs ſcadrons des Ethiopiens,
Et en montrant louable exemple aux ſiens,
Faiſoit couler, de ſon furieux branc,
Des ennemis les plus braves le ſang,
Ayant encor envie de conquerre
Tous ſes voiſins, ou leur mener la guerre,
Trouva Amour, qui ſi fort la preſſa,
Qu'armes & loix, vaincue, elle laiſſa.
Falloit-il donc, hélas! qu'à ſa grandeur
On fiſt ſubir un ſi faſcheux malheur,
Qu'aimer ſon fils? Reine de Babilone,
Où eſt ton cœur qui ès combats reſonne,
Qu'eſt devenu ce fer & cet écu,
Dont tu rendois le plus brave vaincu?
Où as-tu mis la martiale creſte,
Qui obombroit le blond or de ta teſte?
Où eſt l'épée, où eſt cette cuiraſſe,
Dont tu rompois des ennemis l'audace?
Où ſont fuïs tes courſiers furieux,
Leſquels traiſnoient ton char victorieux?
Quoi! le plaiſir d'armes plus ne te touche,
Et ſeulement languis en une couche!
Amour ſi fort de toi t'a étrangée,
Qu'on te diroit en une autre changée.
Donc qui me voit ainſi d'Amour épriſe,
Plaigne mon cœur, & point ne me mépriſe.
Telle j'ai vu qui avoit, en jeuneſſe,
Blaſmé amour, après en ſa vieilleſſe,

Brusler d'ardeur, & plaindre tendrement
L'apre rigueur de son tardif tourment.
Alors de fard, & eau continuelle,
Elle essayoit se faire venir belle,
Voulant chasser le ridé labourage,
Que l'âge avoit gravé sur son visage.
Sur son chef gris, elle avoit empruntée
Quelque perruque, & assez mal antée :
Et plus étoit à son gré bien fardée ;
De son ami moins étoit regardée :
Lequel, ailleurs fuyant, n'en tenoit conte,
Tant lui sembloit laide, & avoit grand'honte
D'estre aimé d'elle. Ainsi la pauvre vieille
Recevoit bien pareille pour pareille.
De maints, en vain un temps fut réclamée,
Ores qu'elle aime, elle n'est point aimée.
Ainsi Amour prend son plaisir à faire
Que le veuil d'un soit à l'autre contraire.
Tel n'aime point, qu'une Dame aimera :
Tel aime aussi, qui aimé ne sera.



SONNET.

BAISE m'encore, rebaise-moi & baise:
Donne-m'en un de tes plus savoureux,
Donne-m'en un de tes plus amoureux,
Je t'en rendrai quatre plus chauds que braise.

Las! te plains-tu? ça que ce mal j'apaise,
En t'en donnant dix autres doucereux:
Ainsi meslant nos baisers tant heureux,
Jouissons-nous l'un de l'autre à notre aise:

Lors double vie à chacun en suivra,
Chacun en soi, & son ami vivra.
Permets m'Amour penser quelque folie:

Toujours suis mal, vivant discrettement,
Et ne me puis donner contentement,
Si hors de moi ne fais quelque saillie.



SONNET.

Tant que mes yeux pourront larmes répandre,
Pour l'heur paſſé avecque toi regretter:
Et que pouvant aux ſoupirs réſiſter,
Pourra ma voix un peu ſe faire entendre :

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth, pour tes graces chanter:
Tant que l'eſprit ſe voudra contenter
De ne vouloir rien, fors que toi comprendre:

Je ne ſouhaite encore point mourir :
Mais quand mes yeux je ſentirai tarir,
Ma voix caſſée, & ma main impuiſſante,

Et mon eſprit, en ce mortel ſéjour,
Ne pouvant plus montrer ſigne d'amante,
Prirai la mort de me ravir le jour.



ÉLÉGIE.

D'UN tel vouloir, le ſerf point ne déſire
La liberté, où ſon port le navire,
Comme j'attends, hélas! de jour en jour,
De toi, ami, le gracieux retour.
Cruel, cruel, qui te faiſoit promettre
Ton brief retour en ta premiere lettre?
As-tu ſi peu de mémoire de moi,
Que de m'avoir ſi-toſt manqué de foi?
Comme oſe-tu ainſi abuſer celle
Qui de tout temps t'a été ſi fidelle?
Or, que tu es auprès de ce rivage
Du Pan cornu, peut-eſtre ton courage
S'eſt embraſé d'une nouvelle flame,
En me changeant pour prendre une autre Dame.
O! combien a de penſée & de crainte,
Tout à part ſoi, l'ame d'amour atteinte!
Ores je crois, vu notre amour paſſée,
Qu'impoſſible eſt, que tu m'aies laiſſée;
Tu es peut-eſtre, en chemin inconnu,
Outre ton gré malade retenu.
Je crois que non: car tant ſuis couſtumiere
De faire aux Dieux, pour ta ſanté, priere;

Que plus cruels que tigres ils feroient,
Si de tout mal ils ne te délivroient:
Bien que ta folle & volage inconftance
Méritaft bien avoir quelque fouffrance.
Telle eft ma foi, qu'elle pourra fuffire,
A te garder d'avoir mal & martire.
J'ai de tout temps vécu à ton fervice,
Sans me fentir coupable d'autre vice,
Que de t'avoir bien fouvent en fon lieu,
D'amour forcée, adoré comme Dieu.

Déjà deux fois, depuis le promis terme
De ton retour, Phebé fes cornes ferme,
Sans que, de bonne ou mauvaife fortune,
De toi, ami, j'aie nouvelle aucune.
Si toutefois, pour eftre enamouré
En autre lieu, tu as tant demeuré,
Si fçais-je bien que t'amie nouvelle
A peine aura le renom d'eftre telle,
Soit en beauté, vertu, grace, & faconde,
Comme plufieurs gens fçavans, par le monde
M'ont fait (peut-eftre à tort) eftre eftimée.
Mais qui feroit taire la Renommée?
Non-feulement en France fuis flattée,
Et beaucoup plus que ne veux exaltée.
La terre, auffi que Calpe & Pyrénée,
Avec la mer tiennent environnée,
Du large Rhin les roulantes arenes,
Le beau pays auquel or te promenes,

Ont entendu (tu me l'as fait accroire)
Que gens d'esprit me donnent quelque gloire.
Gouste le bien que tant d'hommes désirent :
Demeure au but, où tant d'autres aspirent ;
Et crois qu'ailleurs n'en auras une telle.
Je ne dis pas qu'elle ne soit plus belle :
Mais que j'amais femme ne t'aimera,
Ni plus que moi d'honneur te portera.
Maints grands Seigneurs à mon amour prétendent,
Et à me plaire & servir prests se rendent :
Joustes & jeux, maintes belles devises,
En ma faveur, sont par eux entreprises,
Et néanmoins, tant peu je m'en soucie,
Que seulement ne les en remercie :
Tu es tout seul, tout mon mal & mon bien ;
Avec toi tout, & sans toi je n'ai rien :
Et n'ayant rien qui plaise à ma pensée,
De tout plaisir je me vois délaissée ;
Et pour plaisir, ennui saisir me vient.
Le regretter & pleurer me convient,
Et sur ce point j'entre en tel déconfort,
Que mille fois je souhaite la mort.
  Ainsi, Ami, ton absence lointaine,
Depuis deux mois, me tient en cette peine ;
Ne vivant pas, mais mourant d'un amour,
Lequel m'occit dix mille fois le jour.

Reviens donc toſt, ſi tu as quelque envie
De me revoir encor un coup en vie;
Et ſi la mort, avant ton arrivée,
A de mon corps l'aimante ame privée,
Au moins un jour viens, habillé de deuil,
Environner le tour de mon cercueil.
Que pluſt à Dieu que lors fuſſent trouvés
Ces quatre vers en blanc marbre gravés:
Par toi, ami, tant vécus enflammée,
Qu'en languiſſant par feu ſuis conſumée,
Qui couve encor ſous ma cendre embraſée,
Si ne la rends de tes pleurs apaiſée.



SONNET.

POUR le retour du ſoleil honorer,
Jà le Zéphyr, l'air ſerein appareille ;
Et du ſommeil l'eau & la terre éveille.
L'une, en roulant, n'oſoit plus murmurer ;

Et l'autre encor n'oſoit plus ſe parer
De mainte fleur de couleur nompareille.
Jà les oiſeaux ès arbres font merveille,
Et aux paſſans font l'ennui modérer :

Les Nymphes jà en mille jeux s'ébattent
Au clair de Lune, & danſant, l'herbe abattent :
Veux-tu, Zéphyr, de ton heur me donner,

Et que par toi toute me renouvelle ?
Fais mon ſoleil devers moi retourner,
Et tu verras s'il ne me rend plus belle.



SONNET.

JE vis, je meurs, je me brusle & me noie:
J'ai chaud extresme en endurant froidure:
La vie m'est & trop molle & trop dure:
J'ai grands ennuis entremeslés de joie:

Tout-à-un-coup je ris & je larmoie,
Et en plaisir maint grief tourment j'endure:
Mon bien s'en va, & à jamais il dure:
Tout en un coup je seche & je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me meine:
Et quand je pense avoir plus de douleur,
Sans y songer, je me vois hors de peine;

Puis, me croyant au comble du bonheur,
Quand je maintiens ma joie estre certaine,
Il me remet en mon premier malheur.



ÉLÉGIE.

ÉLÉGIE.

QUAND vous lirez, ô Lyonnoiſes Dames,
Ces miens écrits pleins d'amoureuſes flames;
Quand mes regrets, ennuis, dépits & larmes,
M'orrez chanter en pitoyables Carmes,
Ne veuillez point condamner ma ſimpleſſe,
Et jeune erreur de ma folle jeuneſſe;
Si c'eſt erreur: mais qui deſſous les Cieux
Se peut vanter de n'eſtre vicieux!
L'un n'eſt content de ſa ſorte de vie,
Et toujours porte à ſes voiſins envie:
L'un forcenant de voir la paix en terre,
Par tous moyens taſche y mettre la guerre:
L'autre croyant pauvreté eſtre vice,
A autre Dieu qu'or, ne fait ſacrifice:
L'autre ſa foi parjure il emploira
A décevoir quelqu'un qui le croira;
L'un en mentant, de ſa langue leſarde,
Mille brocars ſur l'un & l'autre darde.
Je ne ſuis point ſous ces planettes née,
Qui m'euſſent pu tant faire infortunée.
Onques ne fut mon œil marri de voir,
Chez mon voiſin, mieux que chez moi pleuvoir;

Onc ne mis noise ou discorde entre amis ;
A faire gain jamais ne me soumis ;
Mentir, tromper & abuser autrui,
Tant m'a déplu, que médire de lui.
Mais si en moi rien se trouve imparfait,
Qu'on blasme Amour, c'est lui seul qui l'a fait.
Sur mon verd âge, en ses laqs il me prit,
Lorsqu'exerçois mon corps & mon esprit
En mille & mille œuvres ingénieuses,
Qu'en peu de temps me rendit ennuieuses.
Pour bien sçavoir avec l'aiguille peindre,
J'eusse entrepris la renommée éteindre
De celle-là, qui plus docte que sage,
Avec Pallas comparoit son ouvrage.
Qui m'eust vu lors en armes fiere aller,
Porter la lance, & bois faire voler,
Le devoir faire en l'estour furieux,
Piquer, volter le cheval glorieux,
Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
Sœur de Roger, il m'eust possible prise.
Mais quoi ? Amour ne put longuement voir,
Mon cœur n'aimant que Mars, & le sçavoir ;
Et me voulant donner autre souci,
En souriant, il me disoit ainsi :
« Tu penses donc, ô Lyonnoise Dame,
» Pouvoir fuir par ce moyen ma flame ;
» Mais non feras : j'ai subjugué les Dieux,
» Ès bas enfers, en la mer & ès cieux.

» Et penses-tu que n'aie tel pouvoir
» Sur les humains, de leur faire savoir
» Qu'il n'y a rien qui de ma main échappe?
» Plus se croit fort, & plutost je le frappe.
» De me blasmer quelquefois tu n'as honte,
» En te fiant à Mars dont tu fais conte;
» Mais maintenant vois, si pour persister,
» En le suivant, me pourras résister ».
Ainsi parloit; puis tout échauffé dire,
Hors de sa trousse une sajette il tire,
Et décochant de son extresme force,
Droit la tira contre ma tendre écorce,
Foible harnois, pour bien couvrir le cœur,
Contre l'archer qui toujours est vainqueur.
La breche faite, Amour entre en la place,
D'où le repos premiérement il chasse;
Et le travail, qu'il me donne sans cesse,
Boire, manger & dormir ne me laisse.
Il ne me chaut de soleil & d'ombrage;
Je n'ai qu'amour & feu en mon courage,
Qui me déguise, & fait autre paroistre,
Tant que ne peux moi-mesme me connoistre.
Je n'avois vu encore seize hivers,
Lorsque j'entrai en ces ennuis divers;
Et jà voici le treizieme été,
Que mon cœur fut par amour arresté.
Le temps met fin aux hautes pyramides;
Le temps met fin aux fontaines humides;

Il ne pardonne aux braves Colisées ;
Il met à fin les villes plus prisées ;
Finir aussi il a accoutumé
Le feu d'amour, tant soit-il allumé.
Mais, las ! en moi il semble qu'il augmente
Avec le temps, & que plus me tourmente.
Pâris aima Œnone ardentement,
Mais son amour ne dura longuement.
Médée fut aimée de Jason,
Qui tost après la mit hors sa maison.

Ne souffre, Amour, que de mort fasse épreuve,
Et, plus que toi, pitoyable la treuve ;
Mais si tu veux que j'aime jusqu'au bout,
Fais que celui que j'estime mon tout,
Qui seul me peut faire pleurer & rire,
Et pour lequel si souvent je soupire,
Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou bien égale flame.
Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand avec moi quelqu'un le portera.



SONNET.

OH ! ſi j'étois en ce beau ſein ravie,
De celui-là pour lequel vais mourant ;
Si avec lui vivre le demeurant
De mes courts jours ne m'empeſchoit envie ;

Si m'accollant, me diſoit : chere Amie,
Contentons-nous l'un l'autre, s'aſſurant
Que jà tempeſte, Euripe, ni courant,
Ne nous pourra disjoindre en notre vie ;

Si de mes bras le tenant accollé,
Comme du lierre eſt l'arbre encercelé,
La mort venoit, de mon aiſe envieuſe,

Lorſqu'à ſouhait plus il me baiſeroit,
Et mon eſprit ſur ſes levres fuiroit,
Bien je mourrois, plus que vivante heureuſe !



SONNET.

Tout aussi-tost que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos desiré,
Mon triste esprit, hors de moi retiré,
S'en va vers toi incontinent se rendre :

Lors m'est advis que, dedans mon sein tendre,
Je tiens le bien où j'ai tant aspiré,
Et pour lequel j'ai si haut soupiré,
Que de sanglots ai souvent cuidé fendre.

O doux sommeil, ô nuit à moi heureuse,
Plaisant repos, plein de tranquillité!
Continuez toutes les nuits mon songe!

Et si jamais ma pauvre ame amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité,
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.



ODE

En faveur de LOUISE LABÉ.

QUAND celui qui jadis naquit
Dans la tour d'airain, que conquit
Jupiter d'une caute ruse,
Eut tranché le chef qui muoit
En rocher celui qu'il voyoit,
Le chef hideux de la Meduse,

Adonques par l'air s'en allant,
Monté sur un cheval volant,
Il portoit cette horrible teste,
Et jà étant voisin des cieux,
Il faisoit voir en mille lieux
La grandeur de cette conqueste.

Tandis du chef ainsi tranché,
Etant fraischement arraché,
Distiloit du sang goutte à goutte,
Qui soudain qu'en terre il étoit,
Des fleurs vermeilles enfantoit,
Qui changeoient la campagne toute,

Non en serpent, non en ruisseau,
Non en loup, & non en oiseau,

En pucelle, satyre, ou cygne,
Mais bien en pierre, faisant voir,
Par un admirable pouvoir,
La vertu de leur origine.

Et c'est aussi pourquoi je crois
Que, fendant l'air en mille endroits
Sur mille étrangeres campagnes,
A la fin en France il vola,
Où du chef hideux s'écoula
Quelque sang entre ces montagnes:

Mesmement auprès de ce pont,
Opposé vis-à-vis du mont,
Du mont orgueilleux de Forniere;
En cet endroit où je te vois
Egayer mainte & mainte fois,
Entre l'une & l'autre riviere:

Car dès-lors que fatalement
J'en approchai premiérement,
Je vis, dès la premiere approche,
Je ne sçais quelle belle fleur,
Qui soudain m'esclavant le cœur,
Le fit changer en une roche.

Je vis encor, tout à l'entour,
Mille petits freres d'Amour,

Qui menoient mille douces guerres ;
Et mille craintifs Amoureux,
Qui tous, comme moi langoureux,
Avoient leurs cœurs changés en pierres.

Depuis, étant ainſi rocher ;
Près de moi je vis approcher
Une meduſe plus accorte
Que celle dont s'arme Pallas,
Qui changea jadis cet Atlas,
Qui le ciel ſur l'échine porte :

Car elle, ayant moins de beautés,
De ſes cheveux enſerpentés
Faiſoit ces changemens étranges ;
Mais celle-ci, d'un ſeul regard
De ſon œil doucement hagard,
Fait mille plus heureux échanges.

Celui qui voit ſon front ſi beau,
Voit un ciel, ainçois un tableau
De cryſtal, de glace, ou de verre ;
Et qui voit ſon ſourcil benin,
Voit le petit arc ébenin,
Dont Amour ſes traits nous deſſerre.

Celui qui voit ſon teint vermeil,
Voit les roſes qu'à ſon réveil

L 5

Phœbus épanit & colore ;
Et qui voit ses cheveux encor,
Voit dans l'Pactole le trésor
Dont ses riches sablons il dore.

Celui qui voit ses yeux jumeaux,
Voit au ciel deux heureux flambeaux,
Qui rendent la nuit plus sereine ;
Et celui qui peut quelquefois
Ecouter sa divine voix,
Entend celle d'une Syrène.

Celui qui flaire, en la baisant,
Son vent si doux & si plaisant,
Flaire l'odeur de la fabée ;
Et qui voit ses dents en riant,
Voit des terres de l'orient
Mainte perlette dérobée.

Celui qui contemple son sein
Large, poli, profond & plein,
De l'Amour contemple la gloire ;
Qui voit son teton rondelet,
Voit deux petits gazons de lait,
Ou bien deux boulettes d'ivoire.

Celui qui voit sa belle main,
Se peut assurer tout soudain

D'avoir vu celle de l'Aurore ;
Et qui voit ses pieds si petits,
S'assure que ceux de Thetis
Heureux il a pu voir encore.

Quant à ce que l'accoustrement
Cache, ce semble, expressément,
Pour mirer sur ce beau chef-d'œuvre,
Nul que l'ami ne le voit point ;
Mais le grasselet embonpoint
Du visage nous le descœuvre.

Et voilà comme je fus pris
Aux rets de l'enfant de Cypris,
Eprouvant sa douce pointure ;
Et comme une Meduse fit,
Par un dommageable profit,
Changer mon cœur en pierre dure.

Mais c'est, au vrai, la rareté
De sa grace & de sa beauté
Qui ravit ainsi les personnes,
Et qui leur oste cautement
La franchise & le sentiment,
Ainsi que faisoient les Gorgonnes.

Le Temps, cette grand' faux tenant,
Se vest de couleur azurée,

L 6

Pour nous montrer qu'en moissonnant
Les choses de plus de durée,
Il se gouverne par les cieux ;
Et porte ainsi la barbe grise,
Pour faire voir qu'hommes & Dieux
Ont de lui leur naissance prise.

Il assemble mainte couleur
Sur son azur, pource qu'il traisne
Le plaisir après la douleur,
Et le repos après la peine,
Montrant qu'il nous faut endurer
Le mal, pensant qu'il doit fin prendre,
Comme l'Amant doit espérer,
Et merci de sa Dame attendre.

Il porte sur son vestement
Un millier d'aisles empennées,
Pour montrer comme vistement
Il s'envole avec nos années ;
Et s'accompagne, en tous ses faits,
D'une gentille Damoiselle,
Confessant que tous ses effets
N'ont grace ni vertu sans elle.

Elle s'appelle Occasion,
Qui, chauve par derriere, porte,
Sous une docte allusion,
Ses longs cheveux en cette sorte,

Afin d'enſeigner à tous ceux
Qui la rencontrent d'aventure,
De ne ſe montrer pareſſeux
A la prendre à la chevelure :

Car s'elle ſe tourne & s'enfuit,
En vain après on ſe travaille ;
Sans eſpoir de fruit on la ſuit.
Le Temps, ce doux loiſir nous baille,
De pouvoir gayement ici
Dire & ouïr maintes ſornettes,
Et adoucir notre ſouci,
En racontant nos amourettes.



HUITAIN.

SUR LOUISE LABÉ.

Vous qui le los de Louïſe écrivez,
Et qui avez, par gaie fantaiſie,
Cette beauté, votre ſujet choiſie,
Voyez quel bien, pour vous, vous pourſuivez:
Elle, des dons des Muſes cultivés,
S'eſt pour ſoi-meſme & pour autrui ſaiſie;
Tant qu'en louant ſa digne poéſie,
Mieux que par vous, par elle vous vivez.



DES LOUANGES

DE LOUISE LABÉ, LYONNOISE.

Ainsi que Sémiramide,
Qui, feignant eſtre l'enfant
De ſon mari, prit la guide
Du Royaume triomphant,
Puis, démentant la nature
Et le ſexe féminin,
Haſarda à l'aventure
Son corps jadis tant benin,
Courant furieuſe, en armes,
Parmi les Mores Gendarmes,
Et ès indiques dangers,
De ſa rude cimeterre
Renverſant deſſus la terre
Les eſcadrons étrangers:

Ainſi qu'ès Alpes cornues,
Qui, ſoit hiver, ſoit été,
Ont toûjours couvert de nues
Leur front au ciel arreſté,

On voit la ſuperbe teſte
D'un roc, de pins emplumé,
Ravie, par la tempeſte,
De ſon corps accoutumé,
En roulant par ſon orage,
Froiſſer tout le labourage,
Des bœufs les âpres travaux,
Ne laiſſant rien en ſa voie,
Qu'en pieces elle n'envoie
Cherchant les profondes eaux:

Louiſe, ainſi furieuſe,
Ayant ſes habits changés,
D'honneur, de gloire envieuſe,
Par les Eſpagnols rangés
Souvent courut en grand' noiſe,
Et maint aſſaut leur donna,
Quand la jeuneſſe françoiſe
Perpignan environna.
Là, ſa force elle déploie;
Là, de ſa lance elle ploie
Le plus hardi aſſaillant;
Et brave deſſus la ſelle,
Ne démontroit rien en elle
Que d'un Chevalier vaillant.

Un peu plus haut que la plaine,
Où le Rhone impétueux

Embraſſe la Sône humaine
De ſes grands bras tortueux,
De la mignonne Pucelle
Le plaiſant jardin étoit
D'une grace & façon telle,
Que tout autre il ſurmontoit.
En regardant la merveille
De la beauté nompareille
Dont tout il étoit armé,
Celui bien on l'euſt pu dire
Du juſte Roi de Corcyre,
En pommes tant renommé.

Tout-autour étoient des treilles,
Faites avec un tel art,
Qu'aucun n'euſt ſçu, ſans merveilles,
Là eſpandre ſon regard.
La vouſte en étoit ſacrée
Au Dieu en Inde invoqué;
Car elle étoit accouſtrée
Du ſep au raiſin muſqué:
Les colonnes bien polies
Etoient au tour enrichies
De romarins & roſiers,
Leſquels, faciles à tordre,
S'entrelaçoient avec ordre
En mille nœuds faits d'oſiers.

Au milieu, pour faire ombrage,
Etoient maints arceaux couverts
De coudriers, & d'un bocage
Fait de cent arbres divers:
Là, l'olive paslissante
Qu'Athenes tant réclama,
Et la branche verdissante
Qu'Apollon jadis aima:
Là, l'arbre droit de Cybelle,
Et le cervérin rebelle
Au plaisir vénérien,
Avec l'obscure ramée,
Par Phebe jadis formée,
Du corps cyparissien.

Sous cette douce verdure,
Soit en la gaye saison,
Ou quand la triste froidure
Nous renferme en la maison,
Tarins, rossignols, linotes,
Et autres oiseaux des bois,
Exercent en gayes notes
Le doux jargon de leurs voix;
Et la veuve tourterelle
Y plaint & pleure à par elle
Son amoureux tout le jour:
De sa parole enrouée,

A plaints & à pleurs vouée,
Effrayant l'air tout-au-tour.

Et afin qu'à beauté telle
Rien manquer on ne puſt voir,
De la beauté naturelle
Qu'un beau jardin peut avoir,
Il y eut une fontaine,
Dont l'eau coulant contre val,
En ſautant hors de ſa veine,
Sembloit au plus clair cryſtal:
Elle ne fut point ornée,
Ni au tour environnée
De beaux myrthes cypriens,
Ni de buis, ni d'aucun arbre,
Ni de ce précieux marbre
Qu'on taille ès monts pariens:

Mais elle étoit tapiſſée,
Tout l'environ de ſes bords,
Où ſon onde courroucée
Murmuroit ſes doux accords,
D'herbe toujours verdoyante,
Peinte de diverſes fleurs,
Qui en l'eau douce ondoyante
Mesloient leurs belles couleurs.
Qui euſt regardé la teſte
D'un Narciſſe qui s'arreſte

Tout penchant le col ſur l'eau,
On euſt dit que ſon courage
Contemploit encor l'image,
Qui trop & trop lui fut beau.

Auſſi, par cette verdure,
Etoit le jaune ſouci,
Qui encor la peine dure
De ſes ſens n'a adouci,
Ains toujours ſe vire & tourne
Vers ſon ami qu'il veut voir,
Soit au matin, qu'il ajourne,
Ou quand il eſt pris du ſoir.
Là auſſi étoient brunettes,
Maſtis, damas, violettes,
Çà & là ſans nul compas,
Avec la fleur en laquelle
Hyacinthe renouvelle
Son nom après ſon trépas.

Le ruiſſeau de cette ſource
A par ſoi s'ébanoyant,
D'une foible & lente courſe
Deçà, delà tournoyant,
Faiſoit une portraiture
Du lieu où fut renfermé
Le monſtre contre nature,
En Paſiphaé formé;

Puis ſon onde entrelacée,
De longues erreurs laſſée,
Par un beau pré s'épandoit,
Où, malgré toute froidure,
Une plaiſante verdure
Eternelle elle rendoit.

Titan, laiſſant ſa campagne,
Peu-à-peu ſous nous couloit,
Et dans la tiede eau d'Eſpagne,
Son char il déſatteloit,
Quand, en ce lieu de plaiſance,
Louiſe étoit pour un ſoir,
Qui, cherchant réjouiſſance,
Près la font ſe vint aſſeoir :
Elle, ayant aſſez du pouce
Taſté l'harmonie douce
De ſon luth, ſentant le ſon
Bien d'accord, d'une voix franche,
Jointe au bruit de ſa main blanche,
Elle dit cette Chanſon :

« La forte Tritonienne,
» Fille du Dieu Candien,
» Et la Vierge Ortygienne,
» Sœur du beau Dieu Cynthien,
» Sont les deux ſeules Déeſſes
» Où j'ai mis tout mon deſir,

» Et que je sçus pour maistresses,
» Dès mon enfance, choisir.
» Si Vénus m'a rendu belle,
» Et toute semblable qu'elle
» Avec sa divinité,
» Que pourtant elle ne pense
» Qu'en un seul endroit j'offense
» Ma chaste virginité ».

La Pucelle Lyonnoise,
Fredonnant maints tons divers,
Au son plein de douce noise,
N'eut deux fois chanté ces vers,
Qu'un sommeil de course lente,
Descendant parmi les cieux,
Finit sa voix excellente
Et son jeu *mélodieux.*
Sur la verdure épandue
Tout doux il l'a étendue,
Flattant ses membres dispos:
Dessus ses yeux il se pose,
Et tout son corps il arrose
D'un très-gracieux repos.

Vénus vient, & par merveille,
Elle examine de près
Son haut front, sa ronde oreille,
Et son teint vermeil & frais;

Le vif coral de sa bouche,
Ses sourcils tant gracieux,
Que doucement elle touche,
Pour voir les rais de ses yeux;
Non sans contempler encore
Cette beauté qui décore
La rondeur de son tetin,
Qui ni plus ni moins soupire
Qu'au printemps le doux Zéphire,
Haleinant l'air du matin.

Après que la Cyprienne
Eut son regard contenté,
Voyant de la fille sienne
La plus qu'humaine beauté,
Ebahie, en son courage,
De sa grand' perfection,
Elle sentit davantage
Croistre son affection :
Puis, toute gaye & joyeuse,
D'une voix très-gracieuse,
Pour découvrir son souci,
Tenant les vermeilles roses
De sa bouche un peu décloses,
Elle parola ainsi :

» Fille, bien qu'on ne te donne
» L'honneur d'estre de mon sang,

» Et du fier Dieu qui ordonne
» Les puiſſans ſoudars en rang,
» Si m'eſt-ce choſe aſſurée
» Que, de Gradive le fort,
» En moi tu fus engendrée,
» Tout près du gracieux bord
» Où la Sône plus docile,
» Par une courſe tranquille,
» S'en va traverſer Lyon;
» Dans lequel on voit encore
» Un Mont (1), où chacun m'honore,
» Et qui de moi prit ſon nom.

» Le lieu, où tu fus conçue,
» Ne fut ville ni chaſteau,
» Ains une foreſt tiſſue
» De maint plaiſant arbriſſeau,
» Dont je veux, en témoignage
» De ta race, te pourvoir,
» Ainſi que d'un héritage
» Que je tiens en mon pouvoir.
» Là autour ſont maintes plaines,
» Eſquelles les blondes graines
» De Cérès pourras cueillir,
» Et la liqueur qui agrée

(1) Le mont de Fourniere, anciennement appellé *forum Veneris*.

» A

» A Bacchus, & mainte prée
» Où l'herbe ne peut faillir.

» Mais d'Amour crains la vengeance:
» Au bon Poëte Romain (1)
» Toujours, ſans nulle allégeance,
» Ton cœur fut trop inhumain.
» Bien prendra à ta jeuneſſe
» D'avoir appris à ſouffrir
» Des durs harnois la rudeſſe,
» Et à maint travail s'offrir:
» Souvent feras rencontrée
» Depuis la tarde veſprée
» Juſqu'au point du prochain jour,
» Parmi les bois languiſſante,
» Et tendrement gémiſſante
» La grand' cruauté d'amour.

» Alors, pour eſtre aſſurée,
» Point en femme tu n'iras,
» Ains, d'une lance parée,
» Chevalier tu te diras.
» Jà en ton harnois bravante,
» Je te regarde aſſaillir

(1) *Un Poëte italien, qui d'après la réputation de Louiſe Labé, étoit venu en France pour lui offrir ſa main.*

» Maint Chevalier, qui se vante
» Hors de l'arçon te faillir :
» Puis, dextrement apprestée,
» Ayant la lance arrestée,
» Le désarçonner en bas ;
» Lui, tout froissé, à grand' peine
» Lever son ame incertaine,
» Chancelant à chaque pas.

» Mais, laissant dague & épée,
» Ton habit tu reprendras ;
» A plus doux jeux occupée,
» Ton doux luth tu retendras :
» Et lors maints nobles Poëtes,
» Pleins de célestes esprits,
» Diront tes graces parfaites
» En leurs très-doctes écrits :
» Marot, Moulin, La Fontaine,
» Avec la Muse hautaine
» De ce Sceve audacieux,
» Dont la tonnante parole,
» Qui dans les astres carole,
» Semble un contre-foudre ès cieux ».

Alors la Déesse belle
Mit fin à son doux parler ;
Son chariot elle attelle,
Toute preste à s'envoler :

Les mignonnes colombelles,
Par le vague, doucement
Ebranlent leurs blanches aîles
D'un paiſible mouvement.
Louiſe, étant éveillée,
Reſta toute émerveillée
De la ſainte viſion,
Elle ignore ſi ſon ſonge
Eſt vérité ou menſonge,
Ou quelqu'autre illuſion.

Son corps droit, ſa bonne grace,
Son doux regard, ſes beaux yeux,
Les divins traits de ſa face,
Son port, ſon ris gracieux,
Le front ſerein, ſa main belle,
Le ſein comme albaſtre blanc,
Montrent évidemment qu'elle
Sortit du cyprien flanc :
Puis ſa vaillance & prouesse,
Son courage, ſon adreſſe,
Et la force du bras ſien
De grand heur accompagnée,
La montrent de la lignée
Du Gradive Thracien.

Mais d'autre part, ſa doctrine,
Sa ſageſſe, ſon ſçavoir,
La penſée aux arts encline,
Autant qu'autres onc put avoir :

Les vers doctes qu'elle accorde,
En les chantant de sa voix,
A l'harmonieuse corde,
Fretillante sous ses doigts;
Et la chasteté fidelle,
Qui toujours est avec elle,
Nous rendent quasi tous seurs
Qu'elle eut la naissance sienne
De la couple Cynthienne,
Ou de l'une des neuf Sœurs.

Toutefois il nous faut croire
Ce que nous disent les Dieux,
Qui, par la nuitée noire,
Se montrent aux dormans yeux.
Ainsi Hector à Énée
En un songe s'aparut,
Et la sienne destinée,
En songe, il lui discourut.
Souvent la future chose
Du sain esprit qui repose
On éprouve de bien loin:
Ce songe presqu'incroyable,
Qui après fut véritable,
En pourra estre témoin.



A LOUISE LABÉ.

O ma Belle rebelle,
Las! que tu m'es cruelle!
Ou quand d'un doux ſouris,
Larron de mes eſprits,
Ou quand d'une parole
Si mignardement molle,
Ou quand d'un regard d'yeux
Traiſtrement gracieux,
Ou quand d'un petit geſte
Non autre que céleſte,
En amoureuſe ardeur
Tu m'enflammes le cœur!

O ma Belle rebelle,
Las! que tu m'es cruelle!
Quand la cuiſante ardeur,
Qui me bruſle le cœur,
Veut que je te demande,
A ſa bruſlure grande,
Un rafraiſchiſſement
D'un baiſer ſeulement!

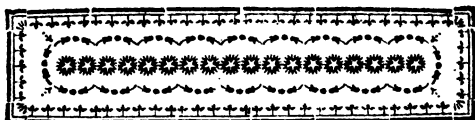
O ma Belle rebelle,
Que tu ferois cruelle,

Si d'un petit baiser
Ne voulois l'appaiser,
Au lieu d'allégement,
Accroissant mon tourment!
Me puisse-je un jour, dure,
Venger de cette injure!
Mon petit maistre Amour
Te puisse outrer un jour;
Et pour moi langoureuse,
Il te fasse amoureuse,
Comme il m'a, langoureux,
Pour toi fait amoureux!
Alors, par ma vengeance,
Tu auras connoissance
Que vaut d'un doux baiser
Un Amant refuser:
Et si je te le donne,
Ma gentille mignonne,
Quand plus fort le desir
En viendra te saisir,
Lors, après ma vengeance,
Tu auras connoissance
Quel bien fait, d'un baiser
L'Amant ne refuser.



NOTICE

DES PRINCIPAUX AUTEURS dont on n'a point recueilli de Poésies.



NOTICE

Des principaux Auteurs dont on n'a point recueilli de Poésies.

GUILLAUME BIGOT, né en 1502, à Laval au Maine, Auteur de Poésies latines imprimées, avec quelques Epîtres en prose, en 1537. On ne connoît de lui que quelques vers français, & une Epître adressée à *Charles de Sainte-Marthe*, qui se trouve à la suite des poésies de cet Auteur. *Bigot* vint au monde avec deux dents. A peine avoit-il un an, que la peste ayant enlevé le mari & les enfans de sa nourrice, cette femme le déposa dans une haie, & mourut. Le pere de *Bigot* passa fort heureusement, le reconnut

pour ſon fils, l'emporta, & le fit élever comme il put. A quinze ans, comme il aimoit beaucoup à ſe battre, il ſe mêla d'une querelle qui lui attira de vives pourſuites de la part de MM. *de la Tour Landry*. Alors il ſe retira en Allemagne avec *du Bellay-Langey*. Il fut chargé enſuite d'enſeigner la Philoſophie à Tubinge, & ne tarda pas à ſe brouiller avec toute l'Univerſité. Il étoit Docteur en Médecine, lorſqu'il revint en France en 1538. On l'appella à Niſmes, pour remettre ſur pied l'Univerſité, dont un nommé *Claude Baduelle* avoit jetté les fondemens. Grande diſpute entre les deux Maîtres & les Ecoliers. *Guillaume Bigot* s'abſente pendant quelque temps : un ſien Compere, nommé *Fontanus*, ſéduit ſa femme ; & un Valet de *Bigot*, zélé pour l'honneur de ſon Maître, fit du Compere un *Abailard*. *Fontanus* avoit

à Nisme un grand nombre de partisans; *Bigot* eut l'imprudence de se rendre prisonnier : on ne lui rendit la liberté qu'après l'avoir ruiné. On ne sait ce qu'il devint depuis, ni quand il est mort.

JEAN DORAT, né à Limoges, en 1508, d'une famille connue depuis le commencement du quatorzieme siecle. Elle avoit porté long-tems le nom de *Dinemandi*, sobriquet qui, en langage limosin, signifie *Dîne-matin*. Cet Auteur, qui avoit l'extérieur d'un paysan, étoit noble du côté de son pere; sa mere étoit fille d'un Marchand. Arrivé à Paris en 1537, il fut pendant sept ans Précepteur de *Jean-Antoine de Baïf*, fils naturel de *Lazare de Baïf*, Ambassadeur à Venise; soldat pendant trois ans; ensuite Principal du College de *Coqueret*, & prenant des pensionnaires (il eut entr'autres *Ronsard* & le même

Jean-Antoine de Baïf) ; Précepteur pendant un an du *Duc d'Angoulême*, fils naturel de *Henri II* ; enfin Profeſſeur au College Royal. La profonde connoiſſance qu'il avoit de la langue grecque & ſes poéſies latines lui firent une grande réputation. On ne publioit aucun livre, qu'il n'en ornât le frontiſpice de quelques vers ; & ſes Contemporains lui donnerent le ſurnom de *Pindare François*, qui ne lui eſt pas reſté. Il fut le premier qui introduiſit en France les Anagrammes. Son véritable mérite fut de ſervir beaucoup au rétabliſſement de la langue grecque, qu'il avoit appriſe ſous d'excellens Maîtres. Il fut aimé de *Henri II*, de *Charles IX* & de *Henri III*. *Charles IX*, en 1567, lui donna la qualité de ſon Poëte. On a eu tort de dire qu'il avoit vécu & qu'il étoit mort dans la pauvreté ; il étoit fort économe : il acheta,

de ses épargnes, une maison à Saint-Cloud, & une autre à Paris, au fauxbourg Saint-Marceau. Il fut marié deux fois. De son premier mariage, il eut un fils nommé *Louis*, qui, à l'âge de dix ans, traduisit en vers français une Piece latine que son pere avoit composée sur le retour de la Reine mere du Roi, *Catherine de Médicis*, & une fille nommée *Madeleine*, qui épousa *Nicolas Goulu*, & devint elle-même fort habile en grec & en latin. Il épousa en secondes noces, dans un âge avancé, une jeune personne de vingt-deux ans, dont il n'eut qu'un fils, qui mourut fort jeune. Ses amis le plaisantant sur ce second mariage, il dit pour excuse que *c'étoit une licence poétique*. Le Recueil de ses Poésies latines est de douze ou quinze mille vers; encore ne contient-il qu'une partie de celles qu'il avoit composées. *Scaliger* pré-

tend qu'il avoit fait plus de cinquante mille vers grecs ou latins. Quant à ses vers français, *il ne nous en reste que l'ombre*, dit *Du Verdier*. C'est une quinzaine de Pieces insérées parmi ses Poésies latines, & qui presque toutes ne sont que des traductions ou des imitations de ces mêmes Pieces. Il mourut le premier Novembre 1588, âgé de quatre-vingts ans, suivant son épitaphe, qu'on lit, avec celle de sa fille *Madeleine*, dans l'Eglise de Saint Benoît.

GILLES CORROZET, Imprimeur-Libraire & Auteur, né à Paris le 4 Juillet 1510. Ses écrits en vers sont une traduction du *Tableau de Cebès, ancien Philosophe, & Disciple de Socrate*; une *traduction des Fables d'Esope*; *la Tapisserie de l'Eglise Chrétienne*, ou *Huitains pour l'intelligence des figures de l'Histoire de Notre-Seigneur*; *les exemples des œuvres de*

Dieu & des hommes, *avec la Doctrine de vérité extraite de Salomon ;* des *Vers moraux ; la fleur des Sentences ; Apophtegmes & ſtratagêmes*, *extraits tant des Anciens que des Modernes ; les Sentences des ſept Sages de la Grece ;* des *Epitaphes ; les Fleurs de Poéſies ; le Jeu de Cartes ;* des *Chants Royaux pour le May de Notre-Dame à Paris*, & le *Conte du Roſſignol*, Piece aſſez bien narrée. Il a donné auſſi, ſous le titre de *Parnaſſe*, un Recueil *des plus riches & graves Sentences* de trente-deux Poëtes Français modernes. Les principaux de ces Poëtes ſont *Joachim du Bellay*, *Ronſard*, *Belleau* & *Grevin*. *Corrozet* a fait lui-même une aſſez médiocre figure ſur le Parnaſſe ; mais il eſt un des premiers qui aient débrouillé les Antiquités de Paris ; & ce qu'il a composé à ce ſujet eſt encore eſtimé. Il mourut en 1568, âgé de cinquante-huit ans,

& fut enterré chez les Carmes de la Place Maubert, où on lit cette épitaphe :

L'an mil cinq cent ſoixante & huit,
A cinq heures devant minuit,
Le quatrieme de Juillet,
Décéda Gilles Corrozet,
Agé de cinquante-huit ans,
Qui Libraire étoit en ſon tems.
Son corps repoſe en ce lieu-ci :
A l'ame, Dieu faſſe merci !

JACQUES SIREULDE, Poëte preſque inconnu, Auteur d'une exhortation à faire l'aumône, intitulée : *Le tréſor immortel trouvé & tiré de l'Ecriture-Sainte*, Poëme en vers de dix ſyllabes, qui a paru en 1556. On a imprimé à la ſuite pluſieurs Chants Royaux, Ballades & Rondeaux *faits & compoſés par aucuns Poëtes François, & préſentés au puy des Pauvres de Rouen* en 1552, & les deux années ſuivantes. *Sireulde* étoit Huiſſier au Parlement de la même Ville.

Étienne du Tronchet, né à Montbrison au commencement du seizieme siecle, Trésorier du Douaine du Forès, & Secrétaire de Jean d'Albon, Seigneur de Saint-André, Auteur de quelques Pieces de vers insérées dans le *Parnasse* de *Corrozet*, d'une imitation en vers français de soixante & dix Sonnets de *Pétrarque*, & de diverses autres poésies. Il étoit, en 1567, Secrétaire de *Catherine de Médicis*. Il mourut à Rome, où il avoit suivi l'Ambassadeur du Roi. Il avoit beaucoup perdu dans le massacre de Montbrison en 1562; il y avoit même été fait prisonnier. Il étoit mauvais Poëte.

Charles de Sainte-Marthe naquit à Fontevrault, en 1512, d'une famille qui est devenue féconde en Savans & en Poëtes. Son pere, Médecin de *François I.* passoit pour l'Oracle de la Médecine. *Charles* fut chargé

d'enſeigner au College de Lyon l'hébreu, le grec, le latin & le français; ce qui, dans ce tems-là, ſuppoſoit la connaiſſance de toutes ces langues. Il fut lié avec les Gens de Lettres les plus célebres de ſon ſiecle. La *Reine de Navarre*, ſœur de *François I*, le fit Maître des Requêtes de ſon Hôtel, & la *Ducheſſe de Vendôme* lui donna la Charge de Lieutenant-Criminel d'Alençon. Il eut plus de paſſion que de talent pour les vers; ſes amis lui en adreſſerent, pour l'exhorter à quitter la Poéſie. *Sainte-Marthe* ſuivit leur exemple, & non leurs conſeils. Son Recueil eſt diviſé en trois livres: le premier contient des Epigrammes; le ſecond, des Rondeaux, des Ballades, des Chants Royaux; le troiſieme, des Epîtres & des Elégies. Diſciple de *Clément Marot*, il l'appelloit ſon *pere d'alliance*. Un faux bruit de la mort de ce

Poëte sétant répandu, il lui adressa cette Epigramme :

Il fut un bruit, ô Marot, qu'étois mort!
Et ce faux bruit un menteur assura.
L'un, d'un costé, se plaignoit de la mort,
Faisant regret qui longuement dura ;
L'autre, par vers piteux la déplora,
Jettant soupirs de dur gémissement :
Moi, de grand deuil pleurant amérement,
Duquel étoit ma triste ame saisie ;
Las! dis-je, mort est notre ami Clément!
Morte donque est françoise poésie.

La plus importante de toutes les pieces de *Charles de Sainte-Marthe*, est son *Elégie du Tempé de France, en l'honneur de Madame la Duchesse d'Etampes.* Il y célebre, en vers assez médiocres, les Poëtes qui avoient alors quelque réputation.

Edmond du Boullay, Lorrain, premier Héraut & Roi d'armes de *Charles*, Duc

de Lorraine & de Bar, a donné, en 1549, *le Combat de la Chair & de l'Esprit*, Dialogue rimé. Ces deux adverſaires ne s'épargnent ni les vérités, ni les injures : cependant *la Chair* finit par conclure qu'elle ne ſera heureuſe qu'en ſe ſoumettant à *l'Eſprit:* elle conſent à cette ſoumiſſion, ſigne le traité de paix, & chante un beau Cantique.

NICOLAS DENISOT, né au Mans en 1515, Auteur de pluſieurs *Cantiques & Noëls* oubliés depuis long-tems. Il eut cependant la réputation de bon Poëte Latin & Français, & même celle de Peintre & de Deſſinateur, & fut appellé en Angleterre, pour inſtruire dans les Lettres *Anne*, *Marguerite* & *Jeanne Seymour*, trois ſœurs d'une des plus illuſtres Maiſons de ce Royaume. *Remi Belleau* lui a prodigué des éloges ſur ſes talens poétiques. Il mourut à Paris, en 1559, âgé de qua-

rante-quatre ans. Il étoit autant & plus connu sous le titre de *Comte d'Alsinois*, que sous son nom propre. Il avoit trouvé cette Seigneurie dans l'anagramme de son nom. *François I* fit à ce sujet un calembourg. Selon lui, ce Comté n'étoit pas d'un grand revenu, puisqu'il n'étoit que de *six noix*.

Berenger de la Tour, d'Albenas en Vivarais, a vécu sous *François I* & *Henri II*. L'amour est presque par-tout le sujet de ses vers; aussi avoit-il pris pour devise : *Soupir d'espoir*. On a de lui trois Recueils de Poésie : *le Siecle d'or*, qui est une description de l'âge d'or, imprimé en 1551; *la Choreïde*, ou *Louange du Bal aux Dames*, en 1556, & *l'Amie des Amies*, imitation de l'Arioste, en 1558. *Du Verdier* & *La Croix du Maine* font mention d'un quatrieme Ouvrage; sous le titre de *l'Amie rustique*. Tous ces Poëmes

ſont ſuivis de différentes Traductions, Epîtres, Epigrammes, Enigmes. Nous citerons cette Epigramme d'un nommé *Janet de l'Orme* :

Celui qui giſt ici dedans,
Fut appellé Janet de l'Orme,
Lequel fut ſi bon en ſon tems,
Que tous ſes voiſins ſont contens
Que, ſans relever, il y dorme.

Laurent de la Graviere, Secrétaire de M. le *Vicomte de Joyeuſe*, Capitaine & Gouverneur de Narbonne, & Lieutenant pour le Roi au pays de Languedoc. Il a traduit cinq Eglogues du Mantuan, une vingtaine d'Epigrammes de *Voulté*, & deux Pieces de *Salmon Macrin*. Les Poéſies de ſa compoſition conſiſtent en quarante Epigrammes, dont pluſieurs ſont fort libres, & en trente Epitaphes, dont les objets étoient tantôt réels, tantôt imaginaires. Le tout a été imprimé à Lyon, en 1558.

ROBERT LE ROCQUEZ, né à Carentan en Normandie, a fait le *Miroir d'Eternité*, *comprenant les ſept âges du monde ; les quatre monarchies & diverſités des regnes d'icelui ; le jugement dernier ; la peine des réprouvés*, & *la gloire des prédeſtinés*. Ce *Miroir* eſt dédié à *François de Valois*, depuis François II. Il n'a paru qu'en 1589, trente ans après la mort de *le Rocquez*, Docteur en Téologie, mais non en Poéſie.

JACQUES PELLETIER, Philoſophe, Médecin, Mathématicien, Traducteur & mauvais Poëte, né au Mans, le 25 Juillet 1517. L'inquiétude de ſon caractere le tranſporta ſucceſſivement à Paris, à Bordeaux, à Poitiers, à Annecy, &c. Il mourut à Paris, Principal du College du Mans, en 1582. On a de lui quatre Recueils de Poéſies peu eſtimées, & même très-peu connues. « Ce ſe-

» roit perdre ſon tems », dit l'*Abbé Goujet*, » que de lire ſes Amours des Amours en » quatre-vingt-ſeize Sonnets, ſon Amour » volant, ſon Parnaſſe, ſon Uranie, &c. » Il a donné des traductions en vers d'*Homère*, de *Virgile*, d'*Horace*, de *Martial*, de *Pétrarque*, & a inventé une ortographe ridicule. Il étoit de cette famille des *Pelletier* qui a produit tant d'illuſtres Magiſtrats.

Barthelemi Tagault, Balthasar Bailly & Etienne Thevenet, Auteurs preſque inconnus. On a du premier *le raviſſement d'Orithie*, imprimé en 1558, ſujet pris de la fable onzieme du ſixieme livre des Métamorphoſes d'Ovide. C'eſt une deſcription fort languiſſante des Amours de Borée, & de l'enlevement d'Orithie, fille d'Erechtée, Roi d'Athenes. *Balthaſar Bailly*, Conſeiller du Roi à Troyes en Champagne, a compoſé, en

en 1576, un Poëme intitulé, *L'importunité & malheur de nos ans*, dans lequel il remonte jusqu'aux *Perses* & aux *Babiloniens*; de-là il revient aux désordres causés en France par les *Reistres*. Pour *Etienne Thevenet*, il étoit Avocat au Parlement de Paris, & n'a fait que quelques méchans Sonnets, qu'il appelle des *Etrennes*.

ANNE DE MARQUETZ, Religieuse de l'Ordre S. Dominique, d'une famille noble, a traduit du latin, en vers français, quelques Poésies saintes de *Marc-Antoine Flaminio*, & de *Claude Despenses*: elle a publié en outre onze Cantiques & quarante Sonnets, & elle a laissé à une Religieuse de ses amies, dans le même Couvent, trois cent quatre-vingts *Sonnets spirituels sur les Dimanches & principales solemnités de l'année*. Ils ont été imprimés en 1605. *Anne de Marquetz* étoit morte

en 1588. *Ronsard* a fait l'éloge de son talent en plusieurs endroits de ses Poésies.

ARTUS DÉSIRÉ, Prêtre Normand, a fait une quantité prodigieuse d'écrits en mauvaises rimes contre les Huguenots. Le plus considérable a pour titre : *Les combats du fidele Papiste, Pelerin Romain, contre l'Apostat Antipapiste.* C'est une espece de controverse entre un Calviniste & un Catholique. Voici de la poésie d'*Artus Désiré* : il s'adresse à *Henri II.*

Prince sacré, de tous Rois le plus digne,
Confutateur d'erreur problématique,
Pour récréer Ta Majesté bénigne,
J'ai composé, contre la gent maligne,
A ton honneur, ce livre catholique :
D'un fervent zele & vraie amour pudique,
T'en fais présent & salutation,
Pour ce que sçais qu'as bonne intention
Sur les errans, que punir tu proposes :
Regarde-le par récréation,
Et tu verras de *merveilleuses choses.*

Le zele d'*Artus Désiré* alla si loin, qu'il osa se charger d'une Requête adressée à *Philippe II*, Roi d'Espagne, pour le prier de venir au secours de la Religion Catholique en France. Il fut arrêté & condamné à faire amende honorable, & à être enfermé cinq ans aux Chartreux, pour y faire pénitence. Cet Arrêt dut lui paroître fort doux: car il avoit demandé, comme une grace, la prison perpétuelle ou les galeres. Quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à s'évader des Chartreux, & il recommença à écrire plus que jamais. La liste de ses prétendues Poésies tiendroit deux ou trois pages. Il en veut partout aux Huguenots, qu'il appelle des *marmots*, des *guenons*, des *larrons*, des *voleurs*, & de *francs taupins*. Un de ses Ouvrages, qui est de l'année 1560, a pour titre: *Les deux contre-poisons des cinquante-deux Chan-*

sons de Clément Marot, faussement intitulées par lui Psalmes de David. Il s'y embarrasse beaucoup moins de rendre exactement le sens des pseaumes, que de contrecarrer la version de MAROT qui, disoit-il, *allait précipiter en Enfer toute la France.* (Voyez l'Abbé Goujet T. XIII. page 149.)

MILLES DE NORRY, Gentilhomme Chartrain, Arithméticien & Philosophe, a composé quelques Farces pour les *enfans sans souci*, & une *Description du Ciel*, en vers héroïques, & en quatre livres, qu'il publia en 1583. Il y parle de ce qu'il appelle le premier, le second & troisieme Ciel, des douze signes du Zodiaque, des Planettes, des météores, &c.

CLAUDE TURRIN, Dijonnais, fut un de ces malheureux martyrs de l'Amour & de

la Poésie, qui abandonnent toute occupation sérieuse, pour adresser, sans relâche, des fadaises rimées à des Beautés qu'ils ne peuvent fléchir. *Chrétienne de Baissey*, *Demoiselle de Saillant*, étoit la Divinité & la Muse de *Claude Turrin*. Il ne cessoit de l'importuner de ses *soupirs*, *larmes*, *angoisses* & peines amoureuses. Il se mit à lire & à relire *Théocrite*, *Anacréon*, *Pétrarque*, &c. pour tâcher d'apprendre à exprimer sa tendresse; mais il ne s'enrichit pas à ce métier-là, & il eut beau faire valoir à la *Demoiselle Saillant* une indigence dont elle étoit la cause, un si beau sacrifice ne la toucha point. Son Recueil contient deux livres d'Elégies, un livre de Sonnets, quatre Chansons, deux Eglogues & neuf Odes suivies de trois Sonnets italiens, & d'un Sonnet français. Une de ses Elégies est intitulée: *Discours de ses miseres.*

Il s'y plaint des Muses avec amertume; l'apostrophe suivante est à-peu-près ce qu'il y a de plus passable dans cette piece.

Muses, tenez, tenez cette couronne;
Tenez ce luth, Muses, je vous le donne
Dès maintenant, je vous quitte le jeu:
Adieu, Phœbus, adieu, Muses, adieu;
Gardez pour vous votre bel héritage:
Quant est de moi, je veux estre plus sage
Dorénavant que je n'ai pas été:
Gardez pour vous, Muses, la pauvreté, &c.

Turrin vivoit encore en 1566.

PONTUS DE TYARD DE BISSY, né vers 1521, au Château de Bissy, dans le Diocese de Mâcon, de *Jean Tyard, Seigneur de Bissy*, Lieutenant-Général au Bailliage du Mâconnois. Il s'adonna, dans sa jeunesse, à la poésie, & fut le dernier Auteur vivant de la fameuse Pleïade Françaife, à la tête de laquelle *Ronsard* se mit lui-même sous les regnes

de *Henri II* & de *Charles IX*. Il s'acquit alors de la réputation. Toutes ses œuvres poétiques ont été recueillies en 1573. La premiere partie, intitulée *Erreurs amoureuses*, avoit paru dès 1549. Les autres parties renferment des Sonnets, des Chants, des Stances, des Epigrammes, des Chansons & des *vers lyriques en faveur de quelques excellens Poëtes de ce téms*. *Pontus de Tyard* quitta la poésie de bonne heure, pour étudier la Philosophie, les Mathématiques & la Théologie. Il avoit embrassé l'état ecclésiastique : il devint Archidiacre & ensuite Evêque de Châlons sur Saône. En 1588, s'étant trouvé le premier des Députés de sa Province dans l'Assemblée des Etats qui se tint à Blois, il se fit honneur par son zèle à défendre l'autorité du Roi contre ceux du Clergé qui favorisoient la Ligue : il réussit même à en ramener plusieurs à leur

devoir. Au bout de vingt ans, il se démit de son Evêché en faveur de son neveu, & se retira dans sa Terre de Bragny : il y mourut le 23 Septembre 1605.

Maclou de la Haye, de Montreuil en Picardie, Valet-de-Chambre de *Henri II*, passa une partie de sa vie dans le Vendomois. Ses poésies parurent en 1553 : ce sont soixante-neuf Stances sur la paix, cinquante-huit sur l'amour, cinq Blasons, dix-huit Sonnets, *vingt vœux aux vingt beautés de s'Amie*, des Epigrammes & des Enigmes. Il loue, dans ses Œuvres, *Joachim du Bellay* & *Ronsard*, & se met avec raison fort au-dessous d'eux.

FIN DU QUATRIEME VOLUME.

TABLE.

N 6



TABLE

DE LA NOTICE.

FIN DE LA TABLE.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Seaux, cette Collection curieuſe de nos anciens Poëtes. On ne peut que ſavoir gré aux Rédacteurs de cet Ouvrage des recherches qu'ils ont faites pour mettre le Public en état d'en jouir. A Paris, le 12 Juillet 1778.

PIDANSAT DE MAIROBERT.

FAUTES A CORRIGER

DANS LE TROISIEME VOLUME.

PAGE 68, *ligne 2*, & dont il fut auſſi le Bibliothécaire, *liſez*, dont il fut auſſi le Bibliothécaire.

Pag. 125, *vers 13*, intruite, *liſez* inſtruite.

Pag. 141, *vers 9*, ni aucun, *liſez* n'aucun.

Pag. 150, *au dernier vers*, plus ſur ſa vigne que pour lui, *liſez* plus ſur ſa vigne que ſur lui.

Pag. 171, *au dernier vers*, & ſans guerre, *liſez* & ſans guerres.

Pag. 174, *vers 14*, puis ſoudain fait la mine, *liſez* puis ſoudain fait la moue.

Pag. 203, *ligne 13*, un Cohorry, *liſez* un Gohorry.

Pag. 207, *vers 22*, le demeurant, *liſez* le demourant.

Pag. 218, *à la premiere ligne*, avant la mort, *liſez* après la mort.

AVIS.

IL paroît un Volume de cette Collection tous les mois ; ce qui fait douze Volumes par an.

On souscrit pour tout l'Ouvrage, à raison de 2 liv. par Volume. On paie, en souscrivant, 24 liv. & 24 liv. à mesure qu'on recevra douze Volumes. En Province, à raison de 2 liv. 10 s. par Volume, *franc de port*, c'est-à-dire 30 liv. en souscrivant, & 30 liv. de douze en douze Volumes, toujours d'avance.

On souscrit à Paris, chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françoise, & en Province, chez les principaux Libraires de chaque Ville. Les Volumes séparés se vendront 48 s. chacun,

au lieu de 40 f. que le paient les Souscripteurs.

On recevra des souscriptions pour des Exemplaires en papier d'Hollande, à raison de 4 liv. par Volume.

Les Amateurs qui possedent de jolies Pieces fugitives peu connues sont invités à les envoyer à l'adresse de DELALAIN ; on les placera à l'époque où elles paroîtront avoir été faites.

De l'Imprimerie de STOUPE, rue de la Harpe.